

LANGELOT EN PERMISSION

LIEUTENANT X



BIBLIOTHEQUE
VERTE

LANGELOT EN PERMISSION

LIEUTENANT X



BIBLIOTHEQUE
VERTE

LIEUTENANT X

**LANGELOT
EN PERMISSION**

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN



HACHETTE

L'ESPAGNE, le soleil, la plage, son amie Chouquette... L'horizon avait, pour Langelot en permission, le bleu serein de la Méditerranée.

Mais le S.P.H.I.N.X., ce redoutable cartel de financiers sans scrupules, en avait décidé autrement. Le jeune agent secret se retrouva prisonnier dans une *hacienda* entourée d'un fossé où grouillaient de dangereux reptiles.

« Maintenant, Langelot, vous allez nous parler du S.N.I.F., ordonna Sidney la Gélatine en suçant ses éternels bonbons roses. Et ensuite... » Son regard diabolique vint caresser les formes inquiétantes qui ondulaient sous la surface de l'eau.

Pour Langelot commençait les vacances les plus chaudes de sa carrière...



S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES



SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

Agent N° .. 222

sous-lieutenant. LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

le chef du S.N.I.F.

SIGNATURE DU TITULAIRE

LangeLOT



Montigny



PROLOGUE

« ... ET POUR le nommé Langelot, la capture, l'interrogatoire, et l'élimination définitive », acheva le gros homme rose dont les joues ballottaient comme de la gélatine.

Sept personnages étaient assis autour d'une table ovale recouverte d'un tapis vert.

Il y en avait de gros, de maigres, de grands, de petits, de bruns, de blonds, de roux, de chauves. Les uns portaient des lunettes ; les autres n'en portaient pas. Les uns fumaient le cigare, la pipe, des cigarettes ; les autres ne fumaient rien. Certains paraissaient vieux, certains semblaient jeunes, la plupart étaient entre deux âges.

À eux sept, ils représentaient sept nations, cinq continents et au moins trois races.

Mais il y avait entre eux un dénominateur commun : ils étaient riches à milliards.

Et un deuxième : ils étaient prêts à tout pour le devenir plus.

Avec cet objectif en vue, ils s'étaient associés, formant un groupe, un trust, un cartel, un consortium, un gang... comme on voudra. Ils avaient baptisé cette conspiration la Société Financière Internationale.

L'un d'entre eux, ayant le sens du mystère, ajouta un x à la fin de cette dénomination qui lui paraissait un peu plate. Cela donna la Société Financière Internationale x. Un autre, qui avait lu *Ubu-roi*, s'amusa à orthographier Phynancière au lieu de Financière. Un troisième, qui aimait les sigles et les allusions mythologiques, releva les initiales des mots ainsi obtenus. En trichant un peu, cela donnait SPHINX.

À partir de ce jour, le groupe s'était appelé SPHINX, et, sous ce nom, il avait permis à ses adhérents de décupler leurs fortunes déjà colossales. Il avait fallu passer sur le corps de quelques autres sociétés, casser les reins de plusieurs rivaux ; des services officiels y avaient perdu des plumes, d'honnêtes gens y avaient laissé la vie... peu importait aux Sept.

Ils ne reconnaissaient ni les principes de la morale, ni la souveraineté des nations. Ils n'avaient qu'un seul dieu : Mammon, qu'une seule règle de conduite : la règle à calcul. Leurs « actions » ne visaient qu'à en acquérir d'autres ; leurs « obligations » leur rapportaient mais ne les obligeaient à rien ; les « valeurs » sur lesquelles ils fondaient leur existence étaient toutes cotées en Bourse. Quant à la vie humaine... Aucune décision ne fit l'unanimité aussi facilement cet après-midi que celle que l'un des Sept venait de proposer à l'approbation des six autres, et qui consistait à capturer (c'est-à-dire kidnapper), à interroger (c'est-à-dire malmener) et à éliminer (c'est-à-dire assassiner) certain garçon de dix-huit ans nommé Langelot.

Un coup d'œil au dossier qui leur était proposé leur avait suffi. En effet, le jeune Langelot appartenait à un service secret français, le SNIF, qui s'était à plusieurs reprises opposé avec succès aux sinistres desseins du SPHINX. En mainte occasion, Langelot lui-même avait mis des bâtons – que dis-je des bâtons ? des troncs d'arbres – dans les roues du SPHINX, et il devenait évident que dans l'intérêt de cette profitable association, le SNIF en général et l'agent Langelot en particulier devraient être mis hors d'état de nuire¹.

« Mon cher Sidney, déclara celui des Sept qui, ce jour-là, présidait la réunion, vous parlez d'or – je dirai même : de platine – comme d'habitude.

– Combien de milliers de dollars devons-nous débloquer pour mener à bien cette opération ? demanda le trésorier.

— Des milliers de dollars ! se récria le plus riche du groupe. Mais ne s'agit-il pas d'un jeune garçon que n'importe quel tueur éliminerait d'une chiquenaude, entre la poire et le fromage ? Il me semble qu'un pourboire un peu généreux suffirait... On ferait passer cela dans les faux frais.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, objecta le plus pauvre (auprès de qui les pétroliers du Texas et les armateurs grecs étaient des clochards). Quand on veut quelque chose, il faut savoir y mettre le prix. Langelot n'est rien, mais le Service National d'Information Fonctionnelle demeure l'un des services secrets les plus modernes du monde. Il peut nous être extrêmement avantageux de savoir ce qui se passe dans cette boutique qui, s'il faut appeler les choses par leur nom, nous a ridiculisés plus d'une fois. Je vote cent mille dollars.

— Treize dollars et six *cents*, laissa tomber le « riche ».

— La discussion est ouverte, annonça le président.

— Messieurs, reprit Mr. Sidney, surnommé, à juste titre « la Gélatine », je crois avoir les moyens de vous mettre tous d'accord. Comme nous disons en anglais, le jeune Langelot m'a donné une hache personnelle à aiguiser. Vous, cher ami, ajouta-t-il en se tournant vers son collègue français, vous disposez aussi d'une expression assez pittoresque : vous diriez à ma place que vous lui gardez un chien de votre chienne. Plus exactement, je lui garde un requin de ma requine et un cachalot de ma cachalotte, sans compter un babouin de ma babouine. Trois fois, messieurs, ce garnement m'a joué ! Trois fois, il m'a filé entre les doigts, faisant manquer mes opérations les plus lucratives... »

Le teint rose de Sidney avait viré au cramoisi.

« L'interrogatoire et l'élimination du jeune agent secret français important au SPHINX, c'est indéniable. Pour moi, il s'agit en outre d'un compte personnel à régler. Je ne dormirai pas tranquille – oui, messieurs, je serai obligé de me ruiner en médicaments coûteux contre l'insomnie – tant que ce galopin sera là, vivant, à me narguer de ses victoires passées. Par conséquent, à condition que vous m'autorisiez à utiliser les moyens techniques de notre association, je vous propose, moi, de prendre les frais à mon compte. Qu'en dites-vous ?

— Excellente idée ! s'écria le plus riche.

— L'idée n'est pas mauvaise, reconnut le plus pauvre. Mais avez-vous, mon cher Sidney, la compétence nécessaire pour vous mesurer

à un garçon qui, si jeune qu'il soit, est tout de même un professionnel, et sera appuyé par tout son service ? »

Sidney eut une moue ironique :

« Même les agents secrets prennent des permissions. Quant à la compétence, mon cher ami, si on est assez riche... on l'achète. Ne vous inquiétez pas. Je recruterai les plus grands spécialistes du monde. »

Le plus pauvre des Sept – il ruinait une compagnie rivale tous les matins et en fondait une tous les soirs, pour se faire de la concurrence à lui-même – se le tint pour dit. Il n'y eut même pas besoin de voter : tout le monde était d'accord. Mais le président ne put s'empêcher de poser une question.

« Mon cher Sidney, vous qui avez, vous le reconnaissez vous-même, une dent contre ce Lancelot, Angelot, Orgelot – comment s'appelle-t-il déjà ? – vous n'allez sûrement pas le faire mourir d'une balle dans la tête, une fois que vous aurez fini de l'interroger ? Je suis persuadé que vous avez votre petite idée là-dessus et que les derniers moments du snifien ne seront pas agréables. Nous sommes tous curieux de savoir ce que votre ingéniosité bien connue vous a inspiré pour poivrer un peu les choses et, comme qui dirait, varier les plaisirs ?... »

Six visages curieux ou plutôt six têtes de rapaces se tendirent vers la grosse face gélatineuse de Mr. Sidney.

Mr. Sidney prit son temps pour répondre. Dans une bonbonnière en or, il préleva un bonbon rose qu'il fit délicatement glisser dans sa bouche et qu'il savoura pendant quelques instants en faisant entendre des bruits de succions appréciatifs.

Puis il promena son regard froid sur ses six collègues, grimaça un sourire narquois de sa petite bouche en cœur, et, faisant claquer sa langue, répondit :

« Vous ne vous trompez pas, mes amis. J'ai prévu de quoi régaler M. Langelot.

— Nous direz-vous de quel régal il s'agit ? interrogea le président.

— Je vous le dirai..., prononça Mr. Sidney d'un ton taquin, ou plutôt je vous en rendrai compte. À notre prochaine réunion trimestrielle. Lorsque l'ami Langelot aura reçu une décoration de plus, mais cette fois à titre posthume.

— Pourquoi ne pas nous faire partager vos projets ? questionna le trésorier. Vous nous avez fait venir l'eau à la bouche.

— Parce que, répliqua Mr. Sidney, les plats les plus succulents se savourent en cachette. »



I

« ALLÔ, Langelot ? Ici Roche-Verger.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, mon petit, bonjour. Dites-moi : connaissez-vous la différence entre une limace et un cheval de course ?

— Euh...

— Il n'y en a pas. Ils vont tous deux ventre à terre.

— C'est juste. Et vous, monsieur, connaissez-vous la différence entre la roue arrière de votre bicyclette et la femme du grand vizir ?

— Facile. Il n'y en a pas non plus. Elles sont voilées toutes les deux. À propos, Langelot, ces vacances que nous devons aller passer ensemble en Espagne...

— Professeur, ne me dites pas que vous ne pouvez pas venir ! Nous avons fait les réservations il y a trois mois ! J'ai ma permission en poche...

— Ne vous inquiétez donc pas. Simplement, j'ai appris par une indiscretion que mon collègue américain, le fameux Wolfgang von Grün, vient en Europe. J'aimerais beaucoup le rencontrer, mais cela va me forcer à faire un petit détour.

— Par où ?

— Par Rome.

— Paris-Marbella via Rome, c'est ce que vous appelez un petit détour ?

— Mais oui. Avec ma fidèle 403 qui me sert depuis trente ans, il y en a pour quelques heures. Un ou deux jours au plus. Enfin, peut-être trois...

— Je peux venir à Rome avec vous ?

— Désolé, Langelot. Étant donné votre profession, cela n'est pas possible. Von Grün me soupçonnerait de vouloir le faire enlever, ou quelque chose d'approchant.

— Alors laissez Chouquette venir avec moi. Vous nous retrouverez à Marbella.

— Si ma fille avait un ou deux ans de plus, peut-être. Pour l'instant, elle est trop jeune. Songez qu'elle n'a même pas encore son bachot ! Il vaut mieux que vous partiez tout seul, et nous irons vous rejoindre dès que j'aurai vu von Grün. Ça va comme ça ? Connaissez-vous la différence entre une addition et une somme ?

— Non, professeur, je ne la connais pas.

— C'est qu'une somme ne peut pas vous additionner tandis qu'une addition peut fort bien vous assommer. »

Clic.

Langelot raccrocha, pensif. Il se faisait une grande joie de ces vacances de quinze jours qu'il devait passer avec les seuls amis qu'il eût au monde. Les voir amputées d'un laps de temps indéfini, ce n'était pas gai. Mais qu'y faire ? La permission était signée : il fallait la prendre.

« Essayons de voir le bon côté des choses, se dit Langelot. Au lieu de voyager dans la 403 du « professeur Propergol », qui tient avec des ficelles et du fil de fer, je pourrai prendre ma jolie Midget bleu roi qui vient d'être remise à neuf². »

Et c'est ainsi qu'un beau matin, ayant soigneusement fait sa valise, vérifié la pression de ses pneus et le niveau d'huile, Langelot quitta Paris par la porte d'Orléans. Il faisait beau, bien qu'un peu frais : le voyage n'en serait que plus agréable.

Un agent secret n'est pas un rond-de-cuir : il ne peut pas prendre un congé et oublier son métier sous prétexte qu'il n'est plus obligé de se rendre au bureau tous les matins. Langelot n'omit donc pas de recourir à certaines précautions considérées comme indispensables. Il s'assura à plusieurs reprises qu'il n'était pas suivi, et, s'étant garé

pour quelques minutes dans un chemin peu fréquenté, remplaça sa plaque d'immatriculation par une autre, que le SNIF lui avait fournie. Au bout de quelques heures, il jugea que personne ne s'intéressait à lui : il allait pouvoir redevenir un garçon comme un autre... C'était délicieux.

Langelot trouva une station de radio qui diffusait du Mozart et, sifflotant (un peu faux) pour accompagner les violons, il se livra tout entier à la joie de la vitesse et de la liberté.

En conduisant pour son service, le jeune agent secret avait pris des habitudes qui ne sont pas recommandées aux chauffeurs ordinaires : une fois l'accélérateur enfoncé jusqu'au plancher, il avait tendance à l'y maintenir, sauf événements exceptionnels et nécessités du ravitaillement. Étant parti de bonne heure, il arriva le soir à la frontière espagnole, et décida de faire encore cent ou deux cents kilomètres, afin d'être plus avancé le lendemain.

Dans une petite hôtellerie de campagne, il dîna d'une truite navarraise et la trouva si bonne qu'il en demanda la recette. Depuis ses aventures de gâte-sauce³, il prêtait une attention presque professionnelle à tous les mets inusités qu'il mangeait. Puis il se coucha, dormit cinq heures, et reprit la route, malgré le brouillard qui la recouvrait encore.

La Midget tournait rond ; la radio émettait des chansons espagnoles ; la permission était à peine entamée : Langelot respirait largement, ravi de se retrouver dans ce pays qu'il aimait et dont il parlait la langue comme un vrai Castillan.

Vers midi, il eut un petit ennui : sa jauge d'essence était coincée. Le réservoir était presque à sec, et elle indiquait le plein. Pas question de s'arrêter pour si peu, bien entendu : il faudrait simplement tenir un compte strict des kilomètres parcourus pour ne pas tomber en panne sèche.

À dix heures du soir, Langelot aperçut enfin la mer. La tête lui tournait un peu, il faut bien le reconnaître, mais enfin une heure plus tard il s'arrêtait devant le perron illuminé de l'hôtel Torremar. Un énorme portier galonné se ployait en deux pour lui ouvrir sa petite portière, et Langelot, chancelant légèrement, posait le pied sur ce sol hospitalier où il allait passer une dizaine de jours de repos, de sécurité et de détente...

C'était du moins ce qu'il imaginait.



II

LANGELOT n'avait pas plus tôt tourné le dos que le portier rentrait dans sa loge et formait un numéro de téléphone.

Un grésillement retentit. Où ? Le portier n'en savait rien. Il avait touché ses pesetas d'avance et, en homme consciencieux, ne cherchait qu'à rendre le service qu'on lui avait demandé.

« *Señor*, prononça-t-il simplement lorsqu'on eut décroché à l'autre bout, *il est là.* »

Il raccrocha et retourna sur le perron.

À quelque cent kilomètres de là, Mr. Sidney reposa le combiné de nacre de son téléphone, et glissa un bonbon rose dans sa bouche. Un sourire de gourmandise s'était répandu sur ses traits, mais il n'était pas certain que cette gourmandise fût inspirée par le bonbon...

« Qu'on appelle Sybil ! » commanda-t-il.

Puis il se rappela que les deux hommes qui se tenaient devant lui attendaient une décision. Il les considéra d'un œil moqueur. Il aimait jouer avec les hommes comme les chats avec les souris.

« *Gentlemen*, leur dit-il, je vous appelle *gentlemen* parce que c'est l'usage, mais ne vous faites pas d'illusions à mon sujet. Je sais parfaitement que loin d'être des *gentlemen*, vous êtes en réalité de fieffés coquins. »

Les deux hommes tressaillirent. Ils étaient habillés avec soin et avaient manifestement une haute idée de leur propre importance.

« À vrai dire, reprit Mr. Sidney, c'est précisément cela que j'aime en vous. Les fieffés coquins sont les seuls humains en qui j'ai confiance. Vous, docteur Scavenger, vous avez échoué à vos examens de l'École de médecine, falsifié vos diplômes, exercé de manière illicite pendant vingt ans, assassiné par ignorance je ne sais combien de personnes, séjourné longuement dans une prison de l'État de Kentucky, obtenu une remise de peine pour avoir espionné vos co-détenus au profit des autorités, et vous vous trouviez dans la rue, vous demandant si vous n'alliez pas être obligé de la balayer, quand je vous ai pris à mon service. »

Le docteur Scavenger, homme émacié, à l'expression hagarde, au cou décharné, tailladé de coups de rasoir, ne répondit pas.

« Vous, poursuivit Mr. Sidney en se tournant vers le deuxième personnage, après expulsion de l'ordre des médecins espagnols pour trafic de drogues, vous vous trouvez, mon cher docteur Casarabonela, dans une situation aussi peu enviable. Vous devez être bien heureux d'avoir rencontré le SPHINX sur votre route.

— Je ne me plains de rien, illustrissime seigneur, remarqua le deuxième médecin, un petit homme rondouillard qui peignait ses rares cheveux noirs en diagonale pour cacher sa calvitie.

— Scavenger est venu avec moi d'Amérique, reprit Mr. Sidney. Vous êtes mon contact local. Scavenger a déjà fait pour moi quelques petits travaux dont il s'est tiré à son déshonneur mais à mon profit. Vous avez organisé mon P.C. actuel. Scavenger a une sale tête. Votre bobine ne me revient pas beaucoup non plus. Je m'étais entendu avec Scavenger pour l'utilisation de son procédé. Vous m'affirmez que le vôtre est supérieur... À qui donnerai-je la préférence ?

— À moi ! À moi ! glapit Scavenger.

— À l'humble serviteur de votre Seigneurie, ronronna Casarabonela.

— *Gentlemen*, je vous ai dit que j'aimais les coquins. Je vous dirai encore que je déteste les farceurs. Si l'un d'entre vous a entrepris de m'en faire accroire, il s'expose, je vous préviens, à des désagréments sérieux et... définitifs. Scavenger, vous me garantissez l'efficacité de votre méthode ?

— Sur ma vie, patron.

— Cas', vous m'assurez de l'excellence de votre recette ?

— Sur la tête de mes enfants, Seigneurie. »

Mr. Sidney, allongé sur une chaise-longue, tira de sa poche une pièce d'argent et interrogea les deux docteurs du regard.

« Pile ! fit l'Américain.

— Face », accepta l'Espagnol.

Ils échangèrent un regard de haine mortelle.



« Celui qui gagne, expliqua Sidney, essaiera le premier. S'il réussit, tant pis pour l'autre. S'il échoue... tant pis pour lui. Vous avez bien compris mes conditions ? Je ne peux pas m'exposer à renvoyer vivant un bousilleur.

— Nous avons compris », répondirent d'une seule voix les deux candidats.

L'Espagnol ajouta seulement :

« Illustrissime ! »

Mr. Sidney lança la pièce en l'air et la rattrapa avec la main droite sur le poignet gauche. Pendant quelques secondes, il se donna le plaisir de ne pas révéler le vainqueur. Les deux médecins véreux attendaient avec impatience la décision du sort : après tout, il y avait dix mille dollars à gagner.

Enfin Mr. Sidney releva la main, découvrit la pièce, passa sa langue sur ses lèvres, jeta un regard espiègle à Scavenger, polisson à Casarabonela...

« Mon cher docteur Cas', commença-t-il d'un ton doucereux, vous êtes le... »

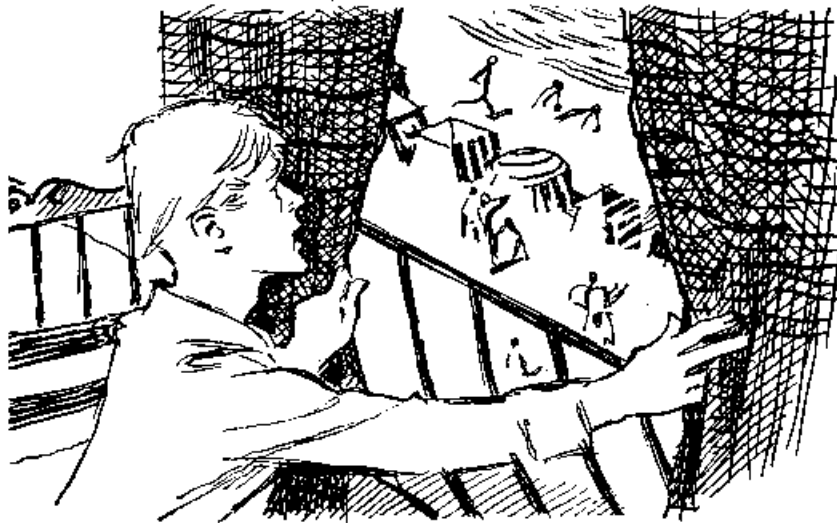
Ses petites lèvres s'épatèrent en un sourire mignon :

« Perdant. »

Scavenger poussa un glapisement de triomphe. Casarabonela s'éloigna de quelques pas en marmonnant entre ses dents quelque chose qui ressemblait à :

« Maudite Gélatine à tous les diables ! »

Mr. Sidney gloussa de plaisir et s'octroya un autre bonbon.



III

IL ÉTAIT dix heures quand Langelot s'éveilla le lendemain. Il courut à la fenêtre et tira les rideaux. Couleur turquoise, la Méditerranée miroitait doucement dans le soleil. L'air sentait le sel, le phosphore, le pin. Des rires joyeux montaient de la plage. C'était le premier jour des vacances.

Convoqué d'un coup de téléphone, un jeune chasseur à l'air aimable apporta le petit déjeuner. Ah ! cette odeur de café au lait espagnol ! Langelot se rappela comme elle l'avait frappé lorsque ses parents l'avaient amené pour la première fois à San Sebastian. Alors aussi, ç'avait été le premier jour des vacances. De longues vacances de trois mois pendant lesquelles il s'était tant amusé. La plage, la voile, les excursions, les jeux, cette langue et ce peuple qui l'avaient tout de suite séduit...

Maintenant ses parents étaient morts dans un accident d'avion ; il était presque un adulte lui-même ; ses vacances ne dureraient guère plus de dix jours. Mais l'odeur de café au lait était la même, et le chasseur de Marbella souriait aussi gentiment que celui de San Sebastian. Pas de nostalgie ! Allons plutôt voir si la douche fonctionne.

Elle fonctionnait, l'hôtel Torremar étant un établissement moderne, qui prétendait non seulement au luxe mais aussi au confort.

Rassasié et douché, Langelot mit une chemise bleue, un pantalon blanc, et descendit inspecter les lieux. S'étant repéré, il conduisit la Midget dans un garage que lui indiqua le portier.

« Eh ! l'homme, dit-il au mécanicien, pourriez-vous me réparer ma jauge d'essence ? Elle marque le plein quand le réservoir est vide.

— On va voir ça, l'homme, répondit le mécano.

— Quand pourrez-vous vous en occuper ?

— *Mañana.* »

Langelot savait ce que signifiait *mañana*. Avec un peu de chance : après-demain. Peut-être le jour suivant. Et, s'il oubliait d'insister, la semaine prochaine. Il décida donc de revenir tous les jours rappeler sa promesse au mécanicien et jugea que la jauge serait réparée pour le jour de l'arrivée de Choupette, avec laquelle il avait l'intention de faire de longues randonnées dans la région, pendant que le professeur construirait des châteaux de sable sur la plage. En attendant, Langelot n'avait aucun besoin de voiture.

Comme il sortait du garage, il avisa dans un coin une Citroën-Maserati dont toute l'aile gauche avait été emportée.

« Elle en a pris un coup, celle-là, remarqua-t-il.

— Ouais, fit le mécanicien. Ce n'est pas *mañana* qu'elle sera réparée. Tiens, voilà justement son propriétaire qui vient demander de ses nouvelles. Est-ce qu'il croit que j'ai pondu les pièces nécessaires pendant la nuit ? Il n'a qu'à attendre. »

Un monsieur en complet veston, chemise blanche, chaussures noires, pochette, cravate et chaussettes assorties, venait de faire son entrée. Sur une face poupinie et solennelle, il portait une petite moustache en touffe.

« Alors, ma voiture, c'est bientôt prêt ? » commença-t-il d'un ton pincé.

Sans attendre la suite, Langelot fit un petit tour en ville – pour autant qu'on puisse parler de ville à Marbella, qui n'est guère qu'une agglomération d'hôtels, de restaurants, de boîtes de nuit et de boutiques pour touristes. Puis, étant repassé par sa chambre pour enfiler un slip de bain, il alla piquer une tête dans la Méditerranée. En rentrant, il se renseigna sur la possibilité de louer un voilier et des chevaux. Bientôt ce fut l'heure de déjeuner.

La vaste salle à manger climatisée, ornée d'orangers et de palmiers en caisses, donnait sur la mer. Pour que la lumière n'en parût pas trop éblouissante, les stores avaient été baissés. Un brouhaha hispano-franco-anglo-germano-hollandais montait des tables aux nappes amidonnées.

« Vous êtes seul, aujourd'hui, señor ? demanda le maître d'hôtel en habit noir.

— Pour encore deux ou trois jours, oui.

— Ah ! Je vous demande pardon. Je croyais... »

Le maître d'hôtel n'acheva pas. Il conduisit Langelot à une petite table placée derrière un palmier. De l'autre côté du palmier étaient installés des Français, et Langelot ne put s'empêcher d'entendre leur conversation.

« Papa, quand est-ce que j'aurai une voiture à moi ?

— Quand tu sauras en prendre soin. De la manière dont tu as arrangé la mienne...

— Oh ! écoute, pour une fois que tu me la prêtais ! Je n'ai pas eu de chance. C'est tout.

— Il n'a pas eu de chance, c'est tout ! Tu entends cela, Germaine ? Monsieur n'a pas eu de chance ! Il conduisait dans un désert. Il est allé chercher le seul arbre à cent kilomètres à la ronde, il a réussi à rentrer dedans, et il prétend n'avoir pas eu de chance.

— Tu ne crois pas que tu l'as déjà suffisamment morigéné à ce sujet, Georges ? Il t'a fait des excuses, non ? Qu'est-ce que tu peux lui demander de plus ?

— Moi, je ne lui demande rien. C'est le mécanicien qui me demande six mille francs.

— Mais tu es assuré.

— Assuré, assuré. Oui, je suis assuré d'avoir un fils qui ne sait pas conduire. Tiens, Edmond, si j'avais prêté ma voiture à ta cousine Mirabelle, je suis sûr que cela ne serait pas arrivé.

— Je n'ai même pas mon permis de conduire, oncle Georges.

— Je sais bien que tu n'as pas ton permis de conduire. Je veux dire : si tu l'avais.

— Papa, quand j'aurai une voiture à moi, qu'est-ce que ce sera ?

— Ce sera ce que tu pourras te payer. Je n'ai certainement pas l'intention d'offrir de voiture à un incapable qui me bousille les miennes.

— Papa, je voudrais une Midget bleue, comme celle qui est au garage. Ou peut-être une rouge. Oui, papa, la même mais en rouge. Tu y penses pour mon petit Noël ?

— Peut-être une Midget d'occasion, Georges ? Cela ne doit pas coûter trop cher. Tu ne veux pas qu'Edmond soit gêné vis-à-vis de ses camarades, n'est-ce pas ?

— Ça, maman, c'est bien vrai : je n'ai pas l'air malin d'arriver en taxi à une surprise-partie quand Nathanaël se présente en Porsche et Hervé en Jaguar. Ils doivent sûrement se dire que mes parents sont complètement fauchés.

— Tais-toi, Edmond, tu dérites des bêtises. Prends plutôt exemple sur ta cousine Mirabelle. Est-ce qu'elle a une Porsche, elle, ou une Jaguar ?

— Elle, c'est son père qui a une 2 cv. Alors...

— Edmond, je te prie d'être poli avec ta cousine Mirabelle.

— Mais c'est vrai que Papa a une 2 cv. Nous l'aimons beaucoup. Elle s'appelle Titine.

— Ah ah ! Titine ! C'est presque aussi idiot que Mirabelle. Tout le monde sait que tu t'appelles Marie-Belle. Alors pourquoi te fais-tu appeler Mirabelle ? Pour des prunes ?

— Germaine, voilà comment tu as élevé mon fils ! Je ne sais pas ce qui me retient de le gifler. En tout cas, Edmond, je te préviens d'une chose. Ta mère et moi, nous sommes obligés de partir pour Madrid. Si, quand nous rentrerons, j'apprends que tu as commis la moindre bêtise ou la moindre incorrection à l'égard de ta cousine, tu n'auras pas de Midget pour Noël : ni rouge, ni bleue, ni neuve, ni d'occasion. C'est compris ?

— Oui, papa.

— Aïe !

— Qu'est-ce que tu as, Mirabelle ?

— Euh... rien. J'ai dû me cogner le genou contre un pied de la table, c'est tout. »



Heureusement, l'aimable famille en était au dessert ; elle défila bientôt devant Langelot, laissant sa table à un couple de vieux Anglais distingués et silencieux. Le papa était, comme Langelot l'avait deviné le propriétaire de la Citroën-Maserati ; la mère, une grande perche aux mains couvertes de bagues ; la cousine Mirabelle, une toute jeune fille blonde et potelée, jolie, l'air timide et plutôt gêné ; Edmond, un garçon de dix-huit ans, blond aussi, petit, mince, avec des traits fins et des yeux gris.

Après déjeuner, Langelot se permit une petite sieste digestive. Ensuite, il retourna sur la plage. Des estivants de diverses nationalités l'invitèrent à participer à un jeu de volley-ball, et, malgré son peu de sympathie pour les sports d'équipe, il accepta d'enthousiasme, car il y avait plusieurs jolies filles dans le groupe. Lorsqu'on se fut bien échauffé à sauter et à courir, on alla nager. Le soleil se couchait du côté de Gibraltar. L'un des garçons, qui habitait Malaga, connaissait un pêcheur, et proposa d'organiser une partie de pêche pour le surlendemain.

« J'en suis ! » déclara Langelot.

Il vivait en solitaire et avait l'habitude de nouer et de dénouer ces relations faciles et superficielles qui durent quelques jours ou quelques semaines, jamais plus. On lui demanda son métier. Il expliqua, comme d'habitude, qu'il était « dans les machines à écrire ». On ne l'interrogea pas plus avant. Personne n'était venu là pour parler travail.

Vers huit heures, on se sépara : chacun retournait dans sa chambre pour se doucher et s'habiller avant le dîner.

« Bonsoir, Dolores. Bonsoir, Suzette. Bonsoir, Jill... »

Avant de remonter chez lui, Langelot alla faire un tour du côté de la piscine. Personnellement, il trouvait ridicule de nager dans un bassin qui sentait le désinfectant, alors que la Méditerranée était à deux pas en contrebas, mais, tolérant et curieux de nature, cela l'amusait de voir quel genre de personnages préféraient l'eau de Javel.

Il trouva la piscine presque vide, malgré les faisceaux lumineux et multicolores qui la traversaient. Quelques plongeurs et plongeuses faisaient encore admirer leurs talents, mais la plupart des usagers faisaient la planche sur leurs chaises longues. Ils n'avaient pourtant même plus l'excuse de prendre des bains de soleil, car le soleil était couché depuis longtemps et le ciel noircissait à vue d'œil : les plaisirs du farniente, de l'apéritif et du papotage leur suffisaient. Des lampions rouges, jaunes, orange, suspendus à la clôture de fer forgé, se reflétaient dans l'eau verte. Des serveurs en veste blanche circulaient, portant des plateaux. En maillots de bain, en jupes, en pantalons, en robes du soir, en blue-jeans, les vacanciers des deux sexes prenaient le frais...

Langelot se fraya un passage dans la foule et allait entrer dans l'hôtel lorsque le bruit d'une discussion animée retint son attention. Il tourna la tête et vit les deux cousins se disputer au bord de l'eau.

« Allez, Mirabelle, à la flotte ! criait Edmond, qui avait agrippé sa cousine par les cheveux et la tirait vers la piscine.

— Non, Edmond, je t'en supplie ! Pas dans le grand bain. Tu sais bien que j'ai peur de l'eau.

— Idiote ! À seize ans, ça ne sait pas nager ? Moi, je vais t'apprendre ! »

Mirabelle portait une petite robe de quatre sous. Edmond arborait un magnifique smoking blanc, une chemise à jabot de dentelle bleue, avec nœud papillon noir, boutons de manchette faits avec des louis d'or, pantalon noir à bande de satin, escarpins pointus comme des couteaux. Manifestement, il comptait mettre l'absence de ses parents à profit pour aller courir les boîtes de nuit.

« Edmond ! cria Mirabelle d'une voix plaintive. Essaie de comprendre. Tu sais bien que Maman s'est noyée, non ?

— Justement, il faut apprendre à nager pour ne pas faire comme elle. »

Les buveurs d'apéritif regardaient la scène sans intervenir : ce n'étaient, après tout, que des enfants qui se querellaient à la piscine ;

cela arrivait tous les jours... Peut-être même que personne ne comprenait le français.

Langelot ne fit qu'un bond. Avoir peur de l'eau lui paraissait absurde, mais cette fille avait ses raisons. D'ailleurs on ne choisit pas ce dont on a peur.

« Eh, défonceur de voitures ! appela-t-il. Arrête, ou je te défonce toi-même ! »

Mais il arriva trop tard. D'une dernière traction, Edmond avait envoyé sa cousine valser dans l'eau.

Langelot plongea.

Mirabelle avait à peine atteint la surface de l'eau que déjà elle était maintenue, protégée, propulsée jusqu'à l'échelle la plus proche, hissée sur le bord et renvoyée gentiment d'un :

« Moi, je vous apprendrai à nager dans le petit bain, si vous voulez. Maintenant, courez vous changer. »

Cela fait, Langelot n'écoula même pas les remerciements de la jeune fille. Il marcha droit au smoking. Comprenant qu'un incident venait d'avoir lieu, les vacanciers se rapprochaient pour voir la suite. Déjà, on formait cercle.

« C'est toi qui m'as traité de défonceur de voitures ? » demanda le smoking.

Langelot le toisa. Ils étaient de la même taille ; mais l'un, un garçon comme tout le monde ; l'autre, un combattant de profession. La lutte serait par trop inégale.

« Je vais essayer de lui expliquer ça par la douceur », pensa Langelot.

« Oui, dit-il, mais en fait, tes voitures, ça ne me regarde pas.

— Et mes cousines, ça te regarde, peut-être ?

— Pas tes cousines, mais une fille qui a peur de l'eau parce qu'elle y a perdu sa mère.

— Tu vas me faire pleurer si tu continues, fit Edmond, sarcastique.

— Ça, répliqua Langelot agacé, ce ne serait pas difficile.

— Moi, dit Edmond, je crois que tu vas pleurnicher le premier. »

Il lança son poing en avant.

La tentation était trop forte. Langelot pivota sur le côté, attrapa le poignet au passage, et tira dessus.



Edmond décrit une superbe trajectoire parabolique et, avec son smoking, ses louis d'or, son jabot et ses escarpins, amerrit en plein milieu de la piscine : plouf !

Furibond, il nagea jusqu'au bord. Ses cheveux blonds lui pendaient dans les yeux et il était en train de recracher la tasse qu'il avait bue.

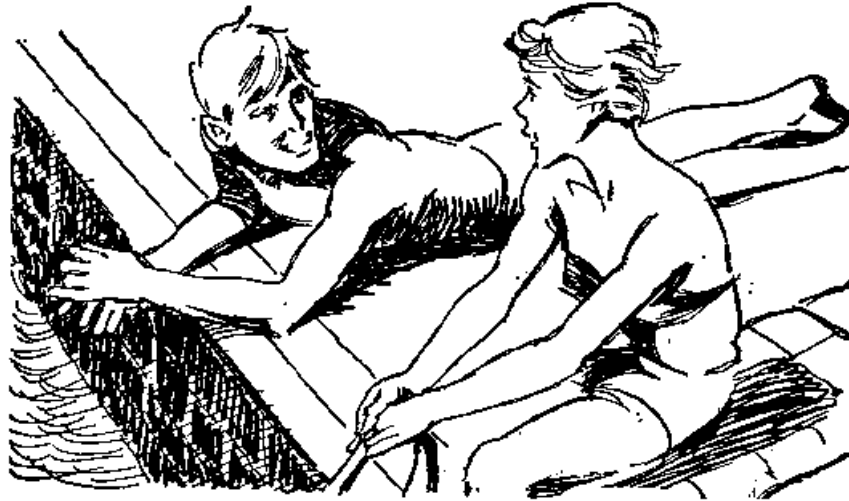
« On se retrouvera ! jeta-t-il à Langelot qui n'avait pas bougé.

— Volontiers, répondit le snifien. Je m'appelle Langelot. Chambre 734. Tu vois, cette fenêtre, là-haut, entre les deux qui sont éclairées ?

— Je vois.

— Tu noteras qu'elle surplombe la piscine. Mais si tu ne veux pas abîmer tes affûtiaux, un conseil d'ami : viens en slip de bain. »





IV

LE LENDEMAIN matin, entre deux parties de volley-ball, Langelot fit un saut à la piscine. Mirabelle, en maillot de bain, était assise les pieds dans l'eau. Il s'installa à côté d'elle.

« Bonjour, Mirabelle. Alors, tu la prends, cette leçon de natation ? »

Elle leva sur lui des yeux intimidés.

« Comme vous nagez bien ! dit-elle. Je n'ai presque pas eu le temps d'avoir peur hier : vous m'aviez déjà retirée de l'eau. Mais vous avez été méchant avec Edmond. Il était si fier de son smoking ! »

En se rappelant l'air gribouille qu'avait son cousin en émergeant de la piscine, et les flaques qu'il avait laissées dans le hall de l'hôtel, elle ne put retenir un sourire espiègle.

« Moi, dit Langelot, je trouve que c'est Edmond qui a été méchant avec toi. À propos, si tu préfères le « vous »...

— Non, non. Simplement tu as l'air si...

— Si quoi ? Si croulant ?

— Non, pas du tout. Au contraire. Je ne sais pas comment expliquer ça. Enfin... Edmond, par exemple, a l'air d'un petit garçon à côté de toi. Et pourtant vous avez la même taille et vous devez avoir le même âge. »

Langelot s'étonna. Généralement, on le prenait pour un garçon ordinaire. Personne ne devinait qu'il avait couru des aventures, risqué sa vie, pris des responsabilités... Peut-être, se trouvant en vacances, avait-il relâché sa vigilance ? Peut-être oubliait-il de jouer son rôle de naïf ?

« Je pense, reprit Mirabelle, que tu as eu une vie plus difficile que lui. Une fille sent cela...

— Cela dépend. Je n'ai jamais essayé de nager en smoking, répliqua Langelot légèrement. Est-ce que tu habites avec ton oncle et ta tante ?

— Seulement pendant les vacances. Papa est artiste peintre. Il ne gagne pas très bien sa vie. Mais sa sœur a épousé M. Balantinier, qui est un homme d'affaires très riche. Et ils ont eu la gentillesse de m'inviter à venir passer un mois avec eux.

— Je croyais que l'Espagne n'était plus à la mode comme lieu de vacances. Moi, tel que je me figure ton oncle Balantinier, je l'imagine plutôt en week-end aux Caraïbes ou pêchant le saumon en Colombie Britannique.

— Oh ! mais il n'est pas en vacances. Pour lui, c'est un voyage d'affaires très important. C'est pour cela qu'il était si furieux quand Edmond a eu ce petit accident.

— Il va partir pour Madrid par avion ?

— Il est déjà parti, avec tante Germaine.

— Alors Edmond va pouvoir te faire toutes les misères possibles ?

— Il n'est pas si mauvais que ça, tu sais. Et puis, si je n'ai pas oncle Georges pour me défendre, au moins je n'aurai pas non plus tante Germaine pour...

— T'attaquer ?

— Ce n'est pas qu'elle m'attaque, mais pour elle, Edmond a toujours raison.

— Oui, dit Langelot d'un ton rêveur. Il m'arrive d'avoir mes moments de cafard et de penser que rien n'est plus triste que d'être orphelin. Mais peut-être n'est-il pas beaucoup plus drôle d'avoir à supporter une famille. Surtout quand ce n'est pas la sienne.

— Tes parents sont morts ? »

Langelot inclina la tête. Il savait que Mirabelle aussi avait perdu sa mère. Cela créait entre eux une sorte de lien. Mais ce n'était pas une raison pour s'adonner à la mélancolie.

« Allez, viens, dit-il en se levant. Si j'ai appris à plonger à Edmond, c'est bien le moins que je t'apprenne à nager. »

La leçon se passa agréablement. Au bout d'une demi-heure, Langelot eut même persuadé Mirabelle de mettre la tête sous l'eau le temps de compter jusqu'à trois. Ensuite on passa au bar, où les deux jeunes gens burent chacun une orangeade.

« Tu ne prends pas d'alcool ? s'étonna Mirabelle. Edmond commande toujours « un double scotch ». Et il le fait mettre sur le compte de son père.

— Je ne suis pas un petit saint, répondit Langelot. Je bois de la bière ou du vin en mangeant. Mais j'ai quelques petites prétentions sportives : alors, tu comprends, l'alcool, c'est un peu hors de question. On ne peut pas tout avoir dans l'existence : il faut choisir. Ceux qui préfèrent ce qu'ils appellent la belle vie et une bedaine à trente ans, ça les regarde. Moi, j'ai l'intention de me maintenir en forme. »

Il allait ajouter : dans mon métier, c'est indispensable, mais il songea à temps que la vente des machines à écrire ne nécessite pas une forme physique exceptionnelle et se tut.

Edmond, qui n'avait pas paru de la matinée, se montra vers une heure, portant un blue-jean à pattes d'éléphant, rapiécé, ramolli, effrangé, décoré d'insignes divers, y compris un cœur percé d'une flèche, collé à l'endroit où l'on se serait le moins attendu à trouver cet organe. Il avait en outre un maillot de corps sur lequel on lisait « THIS IS THE PROPERTY OF ALCATRAZ JAIL » (Propriété de la prison d'Alcatraz) et une ceinture de chez Hermès. Il fumait un cigarillo. Faisant mine de ne remarquer ni sa cousine ni son maître-nageur improvisé, il se rendit au snack-bar, où il se fit servir un « chien chaud ». Mirabelle et Langelot déjeunèrent agréablement dans la salle à manger, et se séparèrent ensuite pour écrire des lettres.

Dans sa chambre, Langelot écrivit un mot à son chef, le capitaine Montferrand, et quelques cartes postales à certains de ses camarades. Il n'était pas très doué en matière d'originalité, et, à quelques variations près, le même texte lui resservit chaque fois :

Cher Untel ou Chère Unetelle,

Il fait beau. Je m'amuse bien. Surtout ne te surmène pas. À bientôt, hélas ! Bien à toi, Langelot.

Vers quatre heures et demie, les jeunes gens se retrouvèrent sur la plage. Langelot présenta Mirabelle à ses amis internationaux. On

joua, on se baigna ; Mirabelle, qui avait moins peur dans la mer que dans la piscine parce que personne ne l'y avait jamais jetée de force, alla même jusqu'à faire quelques brasses pendant que Langelot la maintenait par le menton.

Comme Edmond, vêtu d'un slip de bain en fausse peau de léopard, longeait le bord de l'eau, elle l'appela :

« Viens t'amuser avec nous, Edmond ! Tout le monde est très gentil, je t'assure. »

Le jeune Balantinier braqua sur sa cousine des lunettes de soleil impénétrables :

« Ma petite fille, lui dit-il, je ne t'ai pas invitée à jouer au baccara, n'est-ce pas ? Alors laisse-moi tranquille avec tes jeux de plage.

— Tu n'es pas obligé de jouer avec nous. Mais au moins viens faire la paix avec Langelot. Tu sais qu'il m'apprend à nager ?

— Moi, je veux bien pardonner à ton maître-nageur s'il me fait des excuses.

— Tout de suite et très volontiers, dit Langelot en sortant de l'eau la main tendue. À condition que tu en fasses d'abord à Mirabelle. »

Edmond le détailla des pieds à la tête et puis de la tête aux pieds.

« Tout bien examiné, prononça-t-il, je ne vois pas pourquoi je ferais la paix avec vous. Vous n'avez pas l'air de quelqu'un que j'aurais plaisir à fréquenter.

— Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'expression de mes sentiments les plus réciproques », répondit Langelot en saluant très bas.

Les rires fusèrent.

« Vous pouvez faire le clown tant que vous voulez, dit Edmond, mais...

— Je ne serai jamais aussi drôle que vous ? lui souffla Langelot.

— Un jour, vous le regretterez », acheva l'autre, les dents serrées.

Il tourna les talons et remonta vers l'hôtel.

La partie de pêche était prévue pour le lendemain, et le garçon de Malaga invita Mirabelle à s'y joindre, mais elle refusa, et Langelot fit signe qu'il ne fallait pas insister. Il était fort compréhensible que la jeune fille hésitât à se hasarder sur la mer dans une coque de noix. Les participants prirent rendez-vous pour le lendemain à sept heures du matin.

En rentrant dans sa chambre, Langelot eut une surprise agréable : le téléphone sonnait ; c'était Choupette.

Le professeur et sa fille étaient arrivés sans encombre à Rome. Wolfgang von Grün s'était déclaré fort désireux de rencontrer « son illustre homologue français ». L'entrevue était prévue pour le soir même.

« Alors tu vois, dans trois jours, nous serons peut-être à Marbella.

— Le plus tôt sera le mieux, ma vieille.

— Je n'en suis pas sûre. Tu as certainement déjà cinq ou six flirts sur la plage, tel que je te connais.

— Un petit flirt n'a jamais fait de mal à personne. D'ailleurs je compte te présenter un garçon exquis, tout à fait dans ton genre, M^ôssieu Edmond Balantinier ! »

Choupette raccrocha un peu plus tard, et Langelot descendit à la salle à manger de fort bonne humeur. Pour ne pas agacer Edmond, il s'abstint d'inviter Mirabelle à dîner avec lui, mais lorsque, les hors-d'œuvre une fois servis, il s'aperçut que la jeune fille était seule à sa table, il alla la rejoindre en emportant son assiette.

« Ton cher cousin n'a pas l'intention de nous honorer de sa présence ?

— Je ne sais jamais ce qu'il a l'intention de faire. Il est peut-être allé au restaurant avec quelqu'un ? S'il lui arrive encore des ennuis, oncle Georges va être dans une colère ! Et tante Germaine dira probablement que c'est ma faute.

— Allons, allons, pas de pessimisme ! Pense, Mirabelle, que dans une semaine tu sauras nager comme une championne.

— Je vais m'ennuyer demain pendant que tu seras à la pêche.

— Je rentrerai tôt, j'espère. Nous aurons encore le temps pour une bonne leçon. »

Après dîner, les jeunes gens firent une promenade au clair de lune, et, fort satisfaits l'un de l'autre, ils se dirent bonsoir. Langelot mit son réveil pour six heures, et s'endormit du sommeil le plus profond et le plus réparateur qui soit : celui de l'agent secret en vacances.

Des coups frappés à sa porte le réveillèrent en sursaut.

« Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce ? Entrez ! *Pase por favor !* » s'écria-t-il en se dressant sur son séant.

Il avait oublié de fermer ses rideaux, et la clarté du matin pénétrait à flots dans la chambre. Le ciel était blanc. Il jeta un coup d'œil à son réveil. Il était six heures moins le quart.

« Je ne peux pas entrer : c'est fermé à clef », prononça une petite voix timide et angoissée.

Langelot sauta du lit et courut ouvrir.

Mirabelle, vêtue d'une robe de chambre, pas encore coiffée, pâle d'inquiétude, se tenait sur le seuil.

« Langelot, demanda-t-elle, remuant à peine les lèvres pour ne pas pleurer, qu'est-ce que tu as fait d'Edmond ? »



V

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il n'était pas rentré à minuit.

— Et maintenant ?

— Je viens de frapper à sa porte : il ne répond pas.

— Tu es entrée ?

— Je n'ai pas osé.

— Et pourquoi crois-tu que c'est moi qui... ?

— Je ne sais pas. Tu n'es pas un garçon comme les autres, je sens cela. Si Edmond t'a encore provoqué...

— S'il m'avait provoqué, je me serais moqué de lui.

— Je n'en sais rien. Tu l'as bien jeté dans la piscine. Tu aurais pu le jeter dans la mer. »

Langelot réprima un mouvement d'irritation. La noyade, c'était visiblement une obsession pour Mirabelle. Quoi d'étonnant, après tout ?

« Je te donne ma parole que je n'ai pas touché à un cheveu de ton précieux cousin. Il doit probablement être un peu ivre. Allons voir.

— Mais sa porte est sûrement fermée à clef.

— Ça, dit Langelot, c'est le moindre de mes soucis. »

Il enfila une robe de chambre dans la poche de laquelle il glissa son canif. Sans bruit, les jeunes gens descendirent trois étages.

« C'est ici », dit Mirabelle.

Langelot frappa à la porte. Pas de réponse. Il frappa plus fort, colla son oreille au battant. Rien. Alors il tira le canif. C'était un instrument un peu spécial qui permettait de déverrouiller la plupart des serrures simples. Le SNIF venait d'en fournir en dotation à tous ses agents, et Langelot était ravi d'étrenner le sien.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Mirabelle.

— Crocheter la serrure. L'enfance de l'art. »

La porte s'ouvrait déjà.

Les jeunes gens entrèrent. Le lit était vide. La femme de chambre l'avait ouvert la vieille, mais personne n'y avait dormi.

« Qu'est-ce que je vais faire ? s'écria Mirabelle en se prenant la tête à deux mains. Tante Germaine va encore dire que c'est ma faute !

— Mais non, Mirabelle. Edmond n'est pas un bébé qu'on t'aurait confié. Cela lui arrive souvent, de ne pas rentrer de toute une nuit ?

— Jamais. Il a bien trop peur qu'il lui arrive quelque chose. Tu es sûr, Langelot, que ce n'est pas toi qui... ? On ne sait jamais avec les garçons.

— Ma petite Mirabelle, je t'ai déjà donné ma parole. Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

— M'aider à le retrouver.

— Il vaudrait mieux téléphoner à ses parents.

— Je n'ai pas leur numéro : ils se déplacent tout le temps.

— À la police, alors.

— Oh ! non ! Surtout pas à la police. Oncle Georges serait furieux si les Espagnols découvraient que son fils avait fait une bêtise quelconque. Il est en train de passer un contrat très important avec le gouvernement. Il veut produire une impression impeccable... »

Le snifien hésita.

« Je t'en supplie, Langelot. Aide-moi. »

Les yeux gris de la jeune fille étaient bien jolis... Surtout quand des larmes y brillaient et les faisaient paraître encore plus grands.

« Écoute, moi, je veux bien mener une petite enquête. Ton Edmond ne doit pas être bien loin. Mais si d'ici quelques heures nous n'avons rien trouvé, on prévient la police. D'accord ?

— Et ta partie de pêche ?

— Au lieu de pêcher la sardine, je pêcherai l'Edmond : c'est tout. Va t'habiller. J'y vais de mon côté. On se retrouve dans le hall. »

S'étant vêtu à la va-vite, Langelot dégringola l'escalier. Le portier de nuit, un bonhomme aux pommettes rougeaudes, se leva à son approche.

« Bonjour, señor. Vous vous levez bien matin pour un vacancier. Vous allez à la pêche peut-être ?

— Justement, je devais y aller, mais j'ai un empêchement. Est-ce que vous pourriez demander aux amis qui se réuniront ici à sept heures de ne pas m'attendre ?

— Je ferai la commission au portier de jour.

— Et à propos, vous n'auriez pas vu sortir ou rentrer le jeune Edmond Balantinier ?

— Je ne le connais pas.

— Un petit, mince, blond, prétentieux...

— Il y a tant de jeunes señors prétentieux !

— Le cousin de la señorita qui arrive.

— Ah ! celui qui vous ressemble un peu.

— Merci du compliment.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Personne ne pourrait être moins prétentieux que vous, señor. Vous parlez du jeune homme à qui vous avez fait l'honneur de le jeter dans la piscine ?

— Celui-là même. »

Le portier s'épanouit.

« Ah ! cela devait être beau à voir ! s'écria-t-il. Le barman m'a tout raconté. Nous en avons ri pendant deux heures à l'office. Vous l'avez saisi par le poignet, vous avez tiré dessus – viens par ici, mon mignon – et... plouf ! En smoking ! Ha ha ha ! »

Le portier mimait la scène, représentant tour à tour Langelot et Balantinier. Le snifien s'impatienta un peu :

« Alors, vous l'avez vu entrer ? Ou sortir ?

— Non. Mais ça, ça m'est égal. Ce que je regrette, c'est de ne pas l'avoir vu valser dans la piscine ! Ha ha ha ! En jabot. Lui qui n'est jamais content du travail des femmes de chambre. Il faut toujours quelles repassent trois fois ses lambeaux de pantalons : ce n'est jamais assez bien pour lui. Allez ! Dans la piscine, mon grand ! En escarpins ! Ha ha ha ! »

Le portier avait dû s'aider d'une bouteille de xérès ou de manzanilla pour passer la nuit, et Langelot vit qu'il n'y avait rien de

plus à en tirer.

« Viens, dit-il à Mirabelle, nous allons chercher ma voiture et faire le tour de la ville pour voir si ton cher cousin n'est pas ivre mort sous un réverbère.

— Mais le garage sera fermé à cette heure-ci.

— Je ne crois pas. Les Espagnols se couchent à minuit, se lèvent à cinq heures et se portent comme des charmes. Je ne sais pas comment ils font. »

En effet la porte du garage était entrouverte. Les jeunes gens entrèrent dans le vaste local où régnait la pénombre. Une ampoule solitaire se balançait au bout d'un fil et allumait quelques reflets sur les voitures garées le long des murs. La Citroën-Maserati n'avait pas bougé, mais la Midget n'était plus là : le mécanicien avait dû la conduire à l'atelier.

« Eh ! l'homme ! appela Langelot.

— Qu'est-ce que tu me veux, l'homme ? » répondit le mécanicien en montrant la tête.

Couché sur le dos sous une automobile, il était en train d'en examiner le moteur à la lueur d'une torche électrique.

Le tutoiement est facile entre Espagnols, et Langelot s'y prêta aussitôt.

« Tu n'as peut-être pas encore réparé ma jauge, mais ça ne fait rien. J'aurais besoin de la Midget ce matin. Je te la ramènerai cet après-midi.

— La Midget ? »

Le mécanicien glissa en arrière en s'aidant des coudes et se mit sur son séant, les jambes toujours sous l'automobile.



« Mais c'est toi qui l'as, la Midget.

— Comment, c'est moi qui l'ai ?

— Eh bien, oui. Tu es venu la chercher hier soir.

— Moi ?

— Tu veux dire que ce n'est pas toi qui as pris la Midget hier ? Tu m'as même demandé si les clefs étaient dessus. Je t'ai dit oui. »

Le mécanicien s'était levé. Il vint fourrer sa grosse tête embroussaillée dans le visage de Langelot.

« Moi, dit Langelot, je ne t'ai pas revu depuis le premier jour où je t'ai amené la Midget et où tu m'as dit : *mañana*.

— Par tous les saints du Paradis, s'écria le mécanicien, je crois que tu dis vrai. L'autre te ressemblait, mais ce n'était pas la même voix. Et puis, il avait les traits mous, il mangeait trop bien. Toi, tu as l'air d'un homme !

— Je te remercie de ta bonne opinion, mais pour le moment...

— Tu préférerais avoir ta voiture ?

— Sans vouloir te vexer.

— Ah ! malheureux que je suis ! s'écria le mécanicien en se donnant de grands coups sur la tête. Je suis déshonoré. J'ai aidé un voleur. La police va croire que je suis complice. Je te jure sur la tête de ma mère que je t'ai pris pour le voleur. C'est-à-dire non : que j'ai pris le voleur pour toi.

— Trop aimable.

— Allons, il n'y a rien à faire. Il faut aller au commissariat. J'ai perdu ma place. Je suis déconsidéré pour le restant de mes jours. Mais l'honneur réclame que je perde l'honneur. Allons-y.

— Pas si vite, l'homme. Il ne s'agit peut-être que d'une farce. À quelle heure mon sosie est-il venu prendre la Midget ?

— Vers sept heures du soir.

— Comment était-il habillé ?

— Il avait une saharienne blanche. Un foulard rouge autour du cou. Un pantalon rouge.

— C'est bon. Ne t'inquiète pas. Si c'est celui que je pense, il a simplement voulu plaisanter. Où pourrais-je louer une voiture ?

— À ton hôtel : ce serait le mieux.

— Je te reverrai aujourd'hui ou demain. Adieu, l'homme.

— Adieu, l'homme, et rappelle-toi : si tu as besoin de mon témoignage, je dirai la vérité. Je te le jure sur la tête de ma mère. »

Sur le trottoir Mirabelle s'arrêta.

« Langelot ! Si c'est Edmond qui a emprunté ta voiture hier soir, nous ne le retrouverons jamais.

— Pourquoi cela ?

— Il peut être n'importe où. À Madrid ! À Gibraltar ! À Tanger !

— Oh ! non, dit Langelot. Bien au contraire. Cette idée qu'il a eue de se transporter à mes dépens nous permettra de le retrouver beaucoup plus vite. Je nous voyais déjà faisant le tour de tous les restaurants et night-clubs de Marbella, mais comme cela... dans deux ou trois heures nous aurons remis le poing dessus.

— Pourquoi ?

— Parce que, ma chère amie, la jauge de ma Midget indiquait le plein, tandis que le réservoir était presque vide. Il devait y avoir de quoi faire une dizaine de kilomètres au plus, là-dedans. Et à supposer que le gars Edmond ait pu disparaître, il n'a pas emporté la Midget dans sa poche, si petite qu'elle soit. Donc, nous aurons une piste. Allez, on rentre à l'hôtel pour louer une voiture. »

À l'hôtel, le réceptionniste venait d'entrer en fonctions. Il donnerait immédiatement le coup de téléphone nécessaire et une Seat serait mise à la disposition du señor dans l'heure qui suivrait.

« À propos, dit Langelot, vous n'avez pas de courrier pour moi ? Chambre 734. »

Le réceptionniste jeta un coup d'œil aux casiers.

« Rien, depuis le mot qui a été déposé pour vous hier.

— Eh bien, donnez-le-moi.

— Mais señor... je vous l'ai donné hier.

— C'est vrai. Je perds la mémoire. Vers quelle heure me l'avez-vous donné ?

— Vers six heures du soir.

— Et vous ne vous rappelez plus qui l'avait apporté ?

— On n'oublie pas une personne pareille.

— Décrivez-la.

— Une jeune fille très pâle, avec des cheveux noirs qui se tordaient sur ses épaules comme des serpents.

— Elle n'a pas laissé de nom ?

— Non, señor. Le mot n'était-il donc pas signé ?

— Justement pas. Vous aviez déjà vu cette jeune fille ?

— Jamais.

— Était-elle Espagnole ?

— Non. Elle parlait plutôt avec un accent américain. »

Langelot ne savait guère que penser de tout cela. Mirabelle le prit à part.

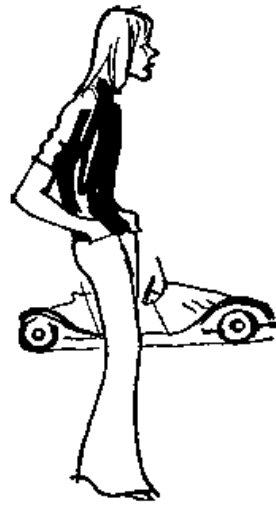
« Je ne comprends pas très bien l'espagnol, lui dit-elle, mais il me semble que mon cousin t'a volé ta voiture et est allé prendre ton courrier à ta place. C'est bien cela ?

— Est-il capable de faire des choses pareilles ?

— Je le crains. Il n'est pas méchant, tu sais, ni malhonnête. Mais quand il a décidé de se venger de quelqu'un, il n'hésite plus devant rien ! Et penser que je te soupçonnais, toi, de lui avoir fait du mal. Toi, Langelot, qui es si gentil.

— Je ne suis pas si gentil que ça, dit Langelot, et l'ami Edmond risque de l'apprendre à ses dépens. J'ai bien envie de lui mettre la tête au carré. Comme cela, personne ne le prendrait plus pour moi. »

La Seat arrivait. Langelot signa les papiers nécessaires, et les deux jeunes gens se mirent en chasse.





VI

Ils firent d'abord le tour de Marbella. Les Espagnols commençaient à essaimer par les rues. Les touristes faisaient encore la grasse matinée. De Midget, il n'y en avait point.

« Essayons la route de l'ouest, jusqu'à San Pedro, dit Langelot. Il y a dix kilomètres. À la rigueur la Midget aurait pu se traîner jusque-là. »

Ils roulèrent jusqu'au village de San Pedro.

« J'ai peut-être sous-estimé mon réservoir, dit Langelot. Faisons seize kilomètres de plus jusqu'à Estepona. »

Le snifien conduisait. Mirabelle fouillait du regard les bas-côtés, les cours, les stations-service, les chemins creux. Les jeunes gens parcoururent en tous sens les quelques rues d'Estepona.

« Pourtant, bleu roi comme elle est, ma voiture est assez voyante !... »

On fit demi-tour, on retraversa San Pedro de Alcantara et on roula une trentaine de kilomètres sur la route de l'est, jusqu'à Fuengirola. Là, une Midget bleue était parquée devant un hôtel. Mirabelle poussa un cri de joie. Mais Langelot dut la décevoir : le numéro d'immatriculation n'était pas le sien. Par acquit de conscience il alla

voir si, par hasard, Edmond n'avait pas changé la plaque. Mais l'intérieur était différent. C'était simplement une autre Midget.

« À mon avis, fit Langelot, il est temps de prévenir la police.

— Nous n'avons encore interrogé personne, répliqua Mirabelle. On pourrait demander aux gens s'ils n'ont rien vu. »

Langelot fit le tour des stations-service. Personne n'avait remarqué de Midget bleue conduite par un petit jeune homme blond. Se rappelant la description de sa mystérieuse visiteuse, Langelot ajoutait :

« Vous n'avez pas vu non plus de jeune fille pâle avec des cheveux comme des serpents ? »

Toutes les réponses furent négatives.

« On pourrait poser les mêmes questions à San Pedro », proposa Mirabelle.

Direction San Pedro. Chou blanc comme à Fuengirola.

« Il va falloir mettre la police dans le coup, dit Langelot.

— Les restaurants doivent commencer à ouvrir à Marbella, répondit Mirabelle. Nous pourrions aller interroger les garçons. Tu ne veux pas, Langelot ? » ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

Résister aux prières d'une jolie fille est difficile, mais possible. Cependant, en l'occurrence, les désirs de Mirabelle allaient dans le même sens que les instincts de Langelot. Lui, l'agent secret professionnel, qui avait réussi tant de missions difficiles, obligé de s'adresser à la police pour retrouver un petit imbécile de cet acabit ?

« Va pour les restaurants. »

Pour gagner du temps, Langelot visitait les uns tandis que Mirabelle allait parlementer dans les autres. Certaines personnes interrogées avaient vu des garçons blonds en sahariennes blanches, ou des Midgets, mais chaque fois quelque chose clochait : le foulard était bleu, ou il n'y en avait pas, ou la Midget était rouge, ou le garçon, brun.

« Bon, conclut Langelot sans enthousiasme. On va voir ces messieurs au chapeau de carton bouilli⁴. Je crois qu'ils seront plus efficaces que la police municipale.

— Tu n'as vraiment pas d'autre idée ? Si tu vas voir les autorités, tu vas être obligé de déposer une plainte. Une plainte contre mon cousin ! Pour vol de voiture ! Oncle Georges n'y survivra pas.

— Ça, dit Langelot, c'est son affaire. Il n'avait qu'à élever son fils un peu mieux. Ce qui m'ennuie davantage, c'est que ce pauvre mécano va avoir des ennuis. Écoute : voici ce que je te propose. Jusqu'à maintenant nous avons cherché seulement sur la corniche. Mais après tout, il y a aussi une route qui mène dans le nord. Le cher Edmond aurait pu avoir la fantaisie d'aller respirer l'air de la montagne. Déjeunons, et puis poussons une pointe jusqu'à Coin, qui est à vingt-sept kilomètres. Si nous ne trouvons rien, nous faisons appel au carton bouilli. Ça va ?

— Merci, Langelot. Tu es généreux. »

Les jeunes gens déjeunèrent donc – un peu tôt pour l'Espagne : à une heure et demie – et prirent la route de Coin, que Mirabelle prononçait « coin » au lieu de « co-in », ce qui fit rire le snifien hispanisant.

« On va voir dans quel coin Edmundo est allé se fourrer ! » dit-il.

La route était pittoresque, dominée d'un côté par le massif d'Alhaurin el Grande, de l'autre par celui de Torrecilla, qui culminent respectivement à 1 160 et 1 919 mètres. Il n'y avait guère de circulation : les touristes ne s'aventuraient pas jusque-là. De temps en temps on croisait quelque montagnard poussant un baudet chargé de deux paniers remplis de figes.

À l'entrée de Coin, une pompe d'essence se dressait devant une petite épicerie. Langelot descendit de voiture. Un homme maigre au teint terreux venait à sa rencontre.

« Vous désirez ?

— Faites-moi le plein, s'il vous plaît. Dites-moi, vous n'auriez pas vu, hier soir, un garçon blond qui me ressemble un peu, conduisant une Midget bleu roi ?

— Je n'ai pas vu de Midget, señor, mais un garçon qui aurait assez l'air de votre frère cadet est entré ici.

— Vers quelle heure ?

— Vers huit heures du soir. Il était accompagné d'une jeune fille étrangère.

— Très pâle ? Avec des cheveux noirs rappelant des serpents ?

— C'est cela. La señorita a demandé à téléphoner. Sans faire exprès, j'ai entendu ce qu'elle disait. Elle se plaignait d'être tombée en panne sèche. Elle demandait à quelqu'un de venir la chercher.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Une Landrover est arrivée. Votre frère et la jeune personne ont embarqué et ils sont partis.

— Vous ne connaissez pas cette Landrover ? »

L'épicier-pompiste fronça le sourcil :

« Si, je la connais. Elle appartient à des étrangers qui ont acheté une maison dans la montagne, il y a un mois ou deux.

— Qui sont-ils ?

— C'est leur affaire. Ils ne s'approvisionnent pas chez moi.

— Pourriez-vous m'expliquer où se trouve cette maison ?

— Il faudrait aller jusqu'à Carratraca, et ensuite continuer à pied : les Seat sont de bonnes voitures, mais ce ne sont pas des Landrover : elles n'ont pas de crabotage.

— Faites-moi un plan, s'il vous plaît. »

Mirabelle était descendue de voiture elle aussi et, tant bien que mal, elle avait suivi la conversation.

« Oh ! Langelot, merci ! s'écria-t-elle. Je suis si soulagée. Edmond a dû se lier d'amitié avec ces gens et il sera resté coucher chez eux. Seulement si cette jeune fille brune est une amie à toi...

— Je n'ai pas l'habitude de fréquenter les Gorgones, dit Langelot. En route pour Carratraca. »

À partir de Coin jusqu'à Pizarra, la route était, selon l'expression de la carte qu'utilisait Langelot, « *en muy mal estado* » – en très mauvais état. M. Michelin ne se trompait pas. De Pizarra à Alora les choses allèrent mieux, mais d'Alora à Carratraca l'*estado* devint encore plus *mal*. Ce fut finalement un soulagement de laisser la Seat sur la place du village, et d'entreprendre l'escalade d'un honnête chemin de montagne fait pour les piétons, les mulets et les Landrovers.

Tout en marchant, Langelot essayait de reconstituer les événements : la mystérieuse Américaine, trompée par la ressemblance, avait dû déposer dans son casier une lettre qu'elle destinait en réalité à Edmond Balantinier. Peut-être s'était-elle aperçue de son erreur, et l'avait-elle avouée à Edmond, qui, jouant d'audace, s'était fait passer pour Langelot auprès du réceptionniste et avait récupéré la lettre égarée. Un point pour lui. Mais de là à emprunter la voiture de Langelot pour courir la prétentaine...

« Je vais lui demander des explications, et il aurait intérêt à ce qu'elles soient de mon goût ! » marmonnait le snifien, tout en aidant

Mirabelle à sauter par-dessus les trous et à grimper sur les bosses du chemin.



L'après-midi s'avavançait. Le soir allait tomber. L'épicier avait une notion approximative des distances, et Mirabelle n'était pas précisément sportive. Une course que Langelot estimait à une heure et demie allait en prendre près de quatre...

« On ferait peut-être mieux de retourner en arrière ? proposa-t-il.

— Oh ! non, dit Mirabelle. D'après ton plan, on a déjà fait les trois quarts du chemin. Je peux bien en faire encore un quart, mais pas recommencer tout ça. D'ailleurs, dans une heure ou deux il fera nuit. »

Agacé de s'être laissé attirer dans une histoire pareille, Langelot se rendit à ce raisonnement. Les amis d'Edmond accepteraient sûrement de reconduire Mirabelle et le propriétaire de la Midget « empruntée ».

Le paysage devenait presque désertique. Des rochers nus s'élevaient de tout côté. On traversait un plateau à peine hérissé d'un maquis malingre. La première étoile brilla dans le ciel vert pâle.

« Nous y voilà », dit Mirabelle en s'arrêtant devant une grille de trois mètres de haut, sur laquelle on lisait en grosses lettres noires sur fond blanc :

ENTRÉE INTERDITE
CLÔTURE ÉLECTRIFIÉE

« Tiens ! on n'a pas le droit d'entrer, fit la jeune fille. Et il n'y a même pas de sonnette ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que ces gens n'aiment pas les visites. C'est tout. Ce qui me turlupine davantage, vois-tu, c'est ma Midget. Edmond la chipe. Bon. Elle tombe en panne sèche. D'accord. La fille-serpent téléphone pour faire venir une Landrover. Je veux bien. Mais la Midget devrait être restée au bord de la route, non ?

— Qu'est-ce que tu déduis de tout cela ?

— Je déduis que j'ai envie d'aller jeter un coup d'œil discret à cette maison dont l'épicier me parlait d'un ton si renfrogné. Écoute, Mirabelle. S'il le faut, tu serais capable de rentrer toute seule à Carratraca ? C'est tout droit, et il y aura de la lune.

— S'il le faut, oui.

— Bon. Alors tu vas m'attendre ici pendant deux heures. Si je n'ai pas reparu, tu rentres à Carratraca, tu alertes la police, la garde civile, la gendarmerie, les pompiers. Et tu prends garde à ne pas te profiler comme ça sur une crête. Au contraire, tu te camoufles dans ce fourré.

— Pour quoi faire ?

— Pour le cas où des activités bizarres se passeraient dans cette maison, et où je me serais fait cravater par les amis de ton cher cousin.

— Quelles activités... ?

— Je ne sais pas, moi. Peux-tu me jurer que Balantinier junior ne s'occupe pas de trafic de drogue ?

— Euh...

— Tu vois bien. Alors fais comme je te dis : ce sera plus prudent. »

Ayant installé Mirabelle dans son fourré épineux, Langelot longea la clôture sur quelques mètres, et atteignit un endroit où elle traversait une rigole à sec. Le snifien s'étendit à plat ventre, et, tirant son canif, il se mit à agrandir la rigole. En vingt minutes, il l'avait élargie suffisamment pour pouvoir y passer le bras et la tête. Par mesure de prudence, il creusa encore un peu plus. Puis, prenant bien garde à ne pas toucher la clôture ni de la tête, ni des omoplates, ni du postérieur, ni des talons, il rampa. Il en avait fait bien d'autres à l'école du SNIF. Il se releva indemne.

Le chemin par lequel les jeunes gens étaient arrivés reprenait après la grille. Langelot le suivit, mais sans s'y engager, et en utilisant les couverts qui s'offraient. Une clôture électrifiée pouvait annoncer

aussi des chiens et des sentinelles. Or, Langelot n'avait pas d'autre arme que son canif.

La nuit était tombée. Le maquis sentait bon. Des bêtes nocturnes se faufilaient de temps en temps entre les pierres. Une chouette hulula. Langelot marchait toujours. La propriété paraissait très vaste.

Ayant atteint une crête, il s'arrêta. À une centaine de mètres en avant, légèrement en contrebas, brillait une lumière. Et à une cinquantaine de mètres en arrière, sur le chemin, des cailloux avaient roulé !

Langelot se jeta à plat ventre, l'oreille tendue. Oui, on marchait sur le chemin. Il se posta derrière un laurier-rose et attendit.

Une silhouette petite, féminine et potelée apparut : c'était Mirabelle.

Langelot siffla doucement, de peur qu'elle ne criât de surprise :

« Ssssst, Mirabelle !

— C'est toi, Langelot ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je t'avais dit de rester dans ton fourré.

— Je ne voulais pas te laisser courir de dangers tout seul. Après tout, c'est mon cousin, ce n'est pas le tien. »

Langelot soupira profondément. Cette logique sentimentale le dépassait. Mais comment forcer Mirabelle à rester en arrière ? À moins de l'assommer...

« Bon. Viens avec moi. Mais essaie de faire moins de bruit. Je croyais que c'était déjà le bataillon de pompiers qui arrivait. »

Aussi silencieusement que possible, les jeunes gens atteignirent enfin les abords de la maison.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et s'élevait sur une espèce d'île de béton, recouverte de terre et plantée de quelques pins. Cette île carrée était entourée d'un fossé, également de béton, et d'une coupe singulière. À fleur de terre, il était large de six mètres environ ; plus bas, il s'élargissait. On ne pouvait pas en deviner la profondeur. Mais, à un mètre approximativement de la surface du sol, on voyait miroiter l'eau. Étant donné la forme du fossé, il serait bien difficile à un nageur d'en sortir. À aucun endroit il n'y avait de pont.

« Comment font-ils pour rentrer chez eux ? s'étonna Mirabelle.

— Il doit y avoir un pont-levis quelque part. Faisons le tour. »

À ce moment la lune se leva, éclairant le paysage, et rendant l'exploration à la fois plus facile et plus dangereuse. Langelot prit Mirabelle par la main et la tira dans l'ombre des pins qui croissaient

de ce côté-ci du fossé. Puis, cherchant à faire le moins de bruit possible, ils contournèrent la maison.

« Regarde ! » chuchota Langelot.

Quelque chose flottait à la surface de l'eau.

Profitant de l'ombre projetée par un talus, les jeunes gens se glissèrent jusqu'au fossé. Tout à coup, Langelot plaqua sa main sur la bouche de Mirabelle pour l'empêcher de crier.

Ce qui flottait ainsi, c'était un corps humain.

Mort.



VII

« QUI est-ce ? souffla Mirabelle, pâle comme une morte. Est-ce que c'est... ? »

Langelot, étendu à plat ventre, se pencha vers l'eau. Non, cet homme n'était pas Edmond. Il avait une cinquantaine d'années au moins, un cou décharné, tailladé de coups de rasoir.

« Rassure-toi. Ce n'est pas ton cousin.

— Langelot ! Regarde ! Quelle horreur ! »

Mirabelle tendait le doigt. Le snifien se rejeta en arrière. Des formes mystérieuses ondulaient dans l'eau. À première vue, on aurait dit des anguilles, mais en réalité il s'agissait de serpents. Venimeux, sans doute. Ne pouvant sortir du fossé, à cause de sa forme singulière. Pas étonnant qu'il n'y eût pas de sentinelles pour garder la maison.

Les dents de la pauvre Mirabelle s'entrechoquaient, mais elle parvint à balbutier :

« Maintenant, je crois qu'il va falloir appeler la police.

— Tu vas penser que je suis fou, répondit Langelot, mais à présent je te l'interdis absolument. J'ai mes raisons. D'abord, si nous appelons la police, ton cousin est perdu. »

La situation s'était soudain présentée à lui sous un jour nouveau. Non seulement, il pensait en effet qu'une intervention de la police

serait fatale au jeune Balantinier, mais en outre il se disait qu'il tenait là une affaire qui concernait la France et le SNIF beaucoup plus que les Pandores locaux.

« Reste ici, souffla-t-il à Mirabelle. Je vais continuer à explorer.

— Oh ! non, répondit-elle. J'aurais bien trop peur sans toi. »

Elle paraissait sur le point de s'évanouir. Peut-être en effet valait-il mieux ne pas l'abandonner. Les deux jeunes gens achevèrent donc ensemble le tour du fossé qui, de place en place, était coupé de minces grillages verticaux, dont l'utilité n'était pas évidente. En revanche, Langelot devina que les plates-formes ménagées çà et là le long du bord servaient de lieu de repos aux serpents aquatiques qui ne pouvaient pas passer tout leur temps dans l'eau. Il y en avait des quantités qui dormaient là, enroulés les uns dans les autres.

La lumière qui avait d'abord attiré Langelot provenait d'une fenêtre grillagée au-dehors et voilée de rideaux au-dedans. C'était la seule qui fût allumée et elle s'éteignit à l'instant même où les jeunes gens passaient devant. Langelot en compta huit autres, et autant de soupiraux sans vitres. On aurait dit une ferme ancienne, récemment remise en état, sans souci de style ni de pittoresque, des réparations de béton se plaquant sur de vieux murs de pierres sèches.

Sur trois faces, la maison était séparée du fossé par une terrasse en U. Des pins parasols y poussaient ; le jour, ils devaient donner une ombre bienvenue. La quatrième façade, élevée à ras du fossé, comprenait une porte d'acier qui devait pouvoir servir de pont-levis télescopique, car sa hauteur semblait égale à la moitié de la largeur du fossé.

« Impossible d'entrer là-dedans, chuchota Mirabelle. Partons.

— Pas si vite. Je commence à peine à m'amuser », répondit Langelot sur le même ton.

Le chemin par lequel les jeunes gens, étaient arrivés contournait le fossé et continuait jusqu'à une masse indistincte.

« Allons voir ce qui se passe là-bas. »



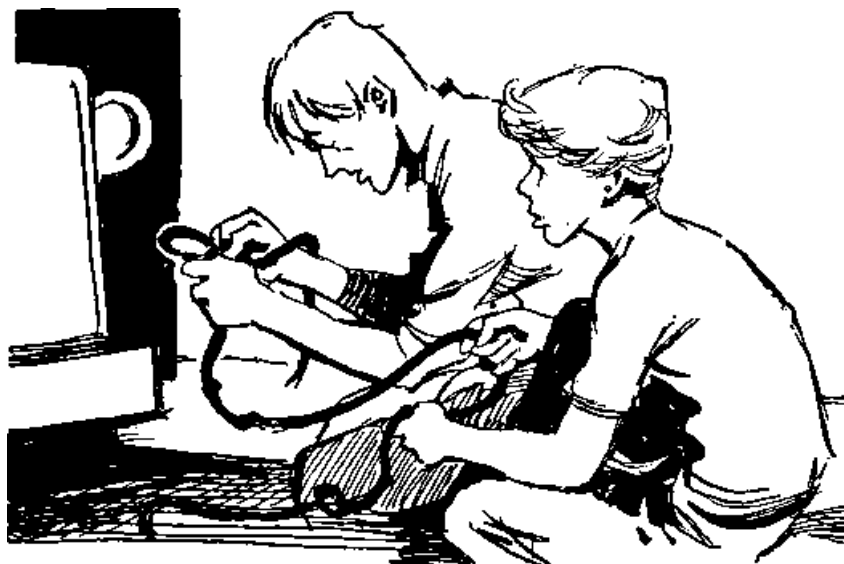
Éclairée par la lune, la masse se révéla être un hangar métallique. Le quatrième mur, inexistant, formait portail. À l'intérieur – ô joie – se trouvait la Midget chère au cœur de Langelot. Plus loin, une Landrover. Celle-ci apparemment avait remorqué celle-là, car une grosse corde de nylon attachait le pare-chocs arrière de la seconde au pare-chocs avant de la première.

« Encore une chance que ces messieurs n'aient pas eu de chaîne ! remarqua Langelot à mi-voix.

— Pourquoi ?

— Tu vas voir. »

L'agent secret s'accroupit, et commença à défaire les nœuds. Il n'avait jamais été scout, mais il avait fait un stage dans la marine, et aucun nœud ne lui résistait longtemps. Lorsqu'il eut terminé, il avait en main une corde de dix mètres environ, qui devait résister à des tractions d'une tonne au moins. Alors il se tourna vers Mirabelle.



« Je vais entrer dans la maison, lui dit-il. Tu m'attendras une heure. Pas une minute de plus. Si je ne reparais pas, ou si, même plus tôt, tu vois des lumières s'allumer ou si tu entends du bruit, prends tes jambes à ton cou et rentre à Carratraca. Pas de petites plaisanteries héroïques cette fois, hein ?

— Je te le promets. Et je vais avertir la police.

— En aucun cas. Tu vas chez un commerçant et tu demandes la permission de téléphoner. Tu peux te rappeler un numéro ?

— Il vaudrait mieux que tu me l'écrives. J'ai mauvaise mémoire. »

Sur un bout de papier, Langelot griffonna un des numéros du SNIF. Il donna aussi à Mirabelle son portefeuille, pour qu'elle pût payer la communication et un taxi jusqu'au Torremar.

« Tu peux avoir confiance dans la personne qui te répondra. Tu lui racontes tout ce que tu sais.

— Qui est-ce ? Quelqu'un de ta famille ?

— En un certain sens, c'est même toute la famille que j'ai.

— Mais comment vas-tu entrer dans cette maison ? Je ne veux pas que tu nages parmi les serpents.

— Je n'en ai pas l'intention, je t'assure.

— Les grillages sont trop minces : tu ne peux pas marcher dessus. D'ailleurs les serpents pourraient te piquer aux chevilles.

— C'est bien évident.

— Tu as beau être sportif, tu ne peux pas sauter six mètres en longueur ?

— Moi, non. Un champion, oui. C'est pourquoi je pense qu'il doit y avoir des fils électrifiés tendus le long du bord : nous ne les voyons pas parce qu'il fait nuit.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire ? »

Langelot ne répondit pas. Il était assez fier de son idée et préférait faire une démonstration plutôt qu'une conférence.

Il ramassa d'abord un gros marteau qui traînait dans un coin, et l'attacha au bout de la corde. Puis, suivi de Mirabelle, il remonta vers la maison et s'arrêta à un endroit où un pin de hauteur convenable poussait à deux ou trois mètres du bord du fossé, face à la terrasse. S'écorchant un peu les mains et les cuisses, le snifien grimpa à l'arbre. Ses muscles, soumis au rigoureux entraînement du SNIF, fonctionnaient parfaitement, et il n'eut pas grand mal à s'élever jusqu'aux premières branches, qui se trouvaient à cinq mètres environ du sol. Il s'assit confortablement sur l'une d'entre elles, ajusta un pin qui poussait de l'autre côté du fossé, et, visant une de ses branches, lança le marteau...

Le marteau vola, dépassa la branche, arriva en bout de corde, et, entraîné par l'inertie, décrivit un cercle vertical, survolant la branche une deuxième fois et y enroulant la corde. Langelot tira de toutes ses forces, pour bien assurer la fixation, puis il attacha l'autre bout de la corde au tronc du pin sur lequel il se trouvait, la tendant au maximum.

Cela fait, il s'étendit à plat ventre sur la corde, les deux mains la tenant fermement, la jambe gauche repliée dessus, la droite pendante, pour servir de balancier. En bas, Mirabelle retint son souffle.

Il n'y avait plus qu'à se hisser horizontalement.

Évidemment, la corde sciait un peu la poitrine, l'aine et la cheville gauche de l'agent secret ; évidemment, un moment d'inattention pouvait le faire dégringoler de cinq mètres, mais, somme toute, ce moyen de franchir le fossé était encore le plus sûr.

Et les exercices auxquels Langelot s'était livré dans les haubans du *Monsieur-de-Tourville* à l'école du SNIF⁵ l'avaient amplement préparé à une traversée de ce genre.

Les choses se compliquèrent un peu lorsqu'il fut parvenu en milieu de course : la corde eut alors tendance à se balancer plus qu'il n'était confortable, et l'idée des serpents qui nageaient en bas diminuait aussi quelque peu le plaisir de l'opération...

Mais enfin les six mètres les plus dangereux furent parcourus. Quelques tractions encore, et Langelot put, non sans soulagement, mettre la main sur autre chose qu'une corde de nylon. Il s'accrocha à la branche du second pin, bascula de côté, enserra le tronc avec ses jambes, et se sentit presque en sécurité.

Sécurité toute relative d'ailleurs, et qui consistait à avoir mis la tête dans la gueule du lion.





VIII

APRÈS avoir vérifié que Mirabelle s'était placée dans l'ombre d'un rocher, de manière à ne pas pouvoir être vue de la maison, Langelot descendit de l'arbre et posa enfin le pied sur la terrasse.

Un hamac, des meubles de jardin, une piscine, deux plates-bandes de fleurs, l'entouraient. La terrasse elle-même était sablée ; des vases de marbre, d'où débordaient des plantes grimpantes, se dressaient à intervalles réguliers. Des fils, probablement électrifiés, couraient le long du fossé, comme Langelot s'y était attendu. Dans l'eau, des formes sinistres et agiles serpentaient.

Une porte permettait d'accéder de la terrasse à l'intérieur de la maison, mais elle était sans doute pourvue d'un système d'alarme. Les fenêtres étaient équipées de barreaux récemment scellés dans le béton. Il en allait de même de certains soupiraux ; d'autres, au contraire, paraissaient avoir été laissés en l'état où ils avaient été trouvés. Il y avait un espoir de ce côté-là. Langelot s'étendit devant l'un d'eux et tira son canif.

Il ne lui fallut pas plus d'une demi-heure pour desceller aux deux bouts un vieux barreau rouillé. L'ouverture ainsi obtenue était suffisante pour que l'agent secret s'y glissât. S'agrippant à un

deuxième barreau, il introduisit ses jambes à l'intérieur et les laissa pendre dans le vide. Puis, il sauta.

La cave où il atterrit était peu profonde. Il sentit un peu d'humidité sous ses pieds, due probablement à la proximité du fossé. D'abord, il ne put rien voir, mais peu à peu ses yeux s'accommodèrent à l'obscurité et il vit qu'il se trouvait dans une pièce carrée, parfaitement vide. Un mur était percé d'une embrasure de porte ; la porte manquait. Langelot se dirigea de ce côté.

L'embrasure donnait sur un couloir encore plus obscur que la première pièce. Le snifien s'y glissa. Dans le silence de la nuit, un bruit lui parvint. Se trompait-il ? Non. C'étaient bien des sanglots entrecoupés de reniflements.

À tâtons, il se dirigea de ce côté. Au niveau du sol, il finit par distinguer un rai de lumière, correspondant à une fente en bas d'une porte. Il tâtonna encore et finit par trouver non seulement la serrure, mais une clef engagée dedans. La chance commençait à lui sourire. Il tourna la clef, poussa la porte et entra.

Un soupirail versait quelque lumière dans une pièce carrée, peinte à la chaux, meublée d'un lit de camp, d'une table, d'un escabeau ; le sol était carrelé ; les barreaux du soupirail, neufs et brillants. Une odeur de pharmacie régnait. On aurait cru une chambre d'hôpital. Sur le lit, une forme humaine était étendue, pleurnichant et hoquetant.

Langelot s'assit sur le bord du lit.

« Tu pleureras demain si tu en as encore envie, dit-il. Pour le moment, tu ferais mieux de me raconter ce qui s'est passé. »

Edmond Balantinier se redressa.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il. C'est vous, l'autre docteur ? Ah ! non. Vous êtes Langelot. Mais enfin, qu'est-ce que je vous ai fait ? Je ne vous ai même pas touché. Je ne vous empêche pas de faire du gringue à ma cousine. Pourquoi vous ne me laissez pas tranquille ? Je veux rentrer chez moi. Papa est un homme très important. Ça ne se passera pas comme ça. Et maman connaît la femme d'un sous-préfet. Alors vous voyez. Vous avez intérêt à me relâcher tout de suite. Et je vous promets de ne pas porter plainte. D'accord ? »

Il s'essuya le nez du revers de la main.

« Les crises d'hystérie, dit Langelot, avec moi, ça ne prend pas. Ou bien tu te calmes et tu me mets au courant de la situation avec ordre et méthode, ou bien je te laisse croupir ici et je rentre à Marbella. Je

suis venu pour te libérer, mais si tu te plais ici, libre à toi d'y rester. Moi, si je me dépêche, j'ai encore des chances de voir le dernier show au Torremar Night-Club. »

Edmond renifla. En le regardant de plus près, Langelot vit qu'il avait un œil au beurre noir.

« Qui est-ce qui t'a fait ça ?

— Le docteur.

— Tu choisis drôlement tes médecins.

— Je n'ai pas choisi, et il paraît que le deuxième va être pire. Enfin, le premier a été jeté aux serpents : bien fait pour lui !

— Tu ne pourrais pas essayer d'être un peu cohérent ? Commençons par le commencement. Pourquoi es-tu allé chercher mon courrier au Torremar ?

— Ah ! tu sais ça ? Eh bien, parce que j'étais furax contre toi, et j'ai vu tout à fait par hasard cette fille superbe qui demandait M. Langelot et qui déposait un mot pour toi. J'ai eu la curiosité de voir ce que c'était. Une fois déjà le maître d'hôtel avait cru que j'étais toi. Je pensais que le réceptionniste ferait peut-être de même. J'arrive, le nez dans un journal, et je dis : « Sept cent trente-quatre ! » Aussi sec, il me tend le billet de la fille. Je le prends, je me mets dans un coin, j'ouvre. C'était écrit en français : « Je ne vous connais pas, mais je vous admire. Ce soir, 7 heures, *Chez Flamenco*. »

— Signé ?

— Signé : Sybil. Tu risques de ne pas apprécier, mais l'occasion était trop belle. Remarque : la fille ne te connaissait pas. Elle risquait donc de me prendre pour toi, puisque j'ai le malheur de te ressembler. Tu me flanquais dans la piscine, je te soufflais une fille : j'étais gagnant. Je vais au rendez-vous...

— Avec ma Midget.

— Tu sais ça aussi ? Oui. Tu comprends, d'une part, je n'avais pas de voiture parce que cet imbécile d'arbre n'avait rien trouvé de mieux que de me rentrer dedans quand je conduisais la Maserati du paternel ; d'autre part, te souffler une fille en utilisant ta propre voiture, ça avait un chic ! Je ne sais pas si tu es capable de comprendre ?

— Je fais des efforts surhumains. Continue.

— Au garage, je me fais encore passer pour toi. Me voilà motorisé. J'arrive *Chez Flamenco*, je commande un double scotch. Manque de

chance, il a fallu le payer, parce que le paternel n'a pas de compte dans la maison. Mais l'argent, ce n'est pas ce qui me dérange. Je mets 50 pour 100 de pourboire. Et j'attends. Il faisait sombre. Ça grattait de la guitare. Moi, j'étais installé au bar, tourné vers la salle, les coudes sur le zinc. Je fumais un cigarillo.

— Je vois ça d'ici.

— « Je suis Sybil », susurre une fille dans mon oreille. Superbe, mon vieux. Des cheveux noirs ! On aurait dit des serpents. Je lui commande un double scotch. Elle le touche à peine des lèvres. Elle me dit : « Je vous admire tant. Je donne une fête ce soir dans mon hacienda. Vous ne voulez pas venir ? — Mais si, bien sûr. Je vous emmène dans ma Midget. » Remarque, j'étais un peu gêné que ce soit une Midget. Alors je lui dis : « C'est ma deuxième voiture. J'ai aussi une Ferrari, mais celle-ci se gare plus facilement. » Elle ne tique pas. Nous montons en voiture — enfin : si on peut dire qu'on monte en Midget : moi, je dirais plutôt qu'on descend — et nous voilà partis. Sybil me guidait, mais elle n'était pas aussi affectueuse que je m'y attendais. Je lui demande : « Où m'as-tu vu pour la première fois ? » Je croyais qu'elle allait me dire « Chez les Goldenstraus » ou « Chez les Pelucheux de la Roche-Tampon » ou peut-être « Chez Régine »... Et la voilà qui répond : « Mais au Torremar, hier, j'étais là. Tu ne m'as pas remarquée ? — Non. Quand cela ? — Mais quand tu as jeté cet imbécile dans la piscine. »

— Bravo, Sybil !

— Ne ris pas comme ça. Ça n'est pas si drôle.

— Peut-être pas drôle pour toi, mais pour moi... Continue. C'est devenu encore moins drôle quand tu es tombé en panne sèche, oui ?

— Précisément. Si tu veux mon avis, quand on n'est pas capable d'avoir une jauge en bon état, on ne se laisse pas voler ses bagnoles. J'avais l'air malin, moi, quand ta Midget a commencé à tousser et qu'elle s'est arrêtée en plein désert.

— Oh ! ça ne devait pas te changer beaucoup.

— J'ai tout essayé : pousser, tirer, donner des coups de pied. Finalement Sybil, qui s'énervait de plus en plus, me dit : « On va à pied jusqu'à Coin. » Moi, marcher, je déteste ça, mais je ne voulais pas rater la grande fête à l'hacienda. Elle m'avait raconté qu'il y aurait des matadors, des picadors, des tenedors, et des grands d'Espagne, et des actrices d'Hollywood... Bon. On se traîne une bonne dizaine de kilomètres jusqu'à Coin. Sybil téléphone. Une

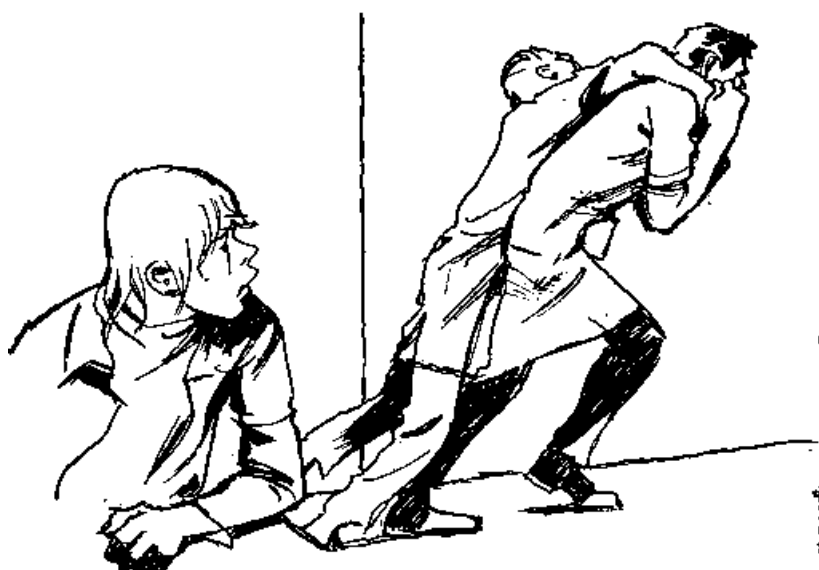
Landrover arrive, nous embarque. Je m'attendais à un château gothique roman, si tu vois ce que je veux dire : j'aperçois cette ferme retapée, entourée d'un fossé. « C'est pour quoi faire, le fossé ? — C'est pour mes serpents », répond Sybil. Elle me les montre en passant. On entre. Sybil disparaît. Le chauffeur de la Landrover, qui doit peser cent kilos, et un autre gars en blouse blanche, qui doit bien en faire le double – rien que des muscles – me conduisent ici et ferment la porte à clef. Je crie, je hurle, je déclare que ma mère connaît la femme d'un sous-préfet. Au bout d'un moment, la porte s'ouvre. Un type maigre, au cou tailladé, se présente. « Je suis le docteur Scavenger. » Moi, sans me démonter : « Eh bien, si vous êtes docteur, faites-moi libérer immédiatement, ou je vous dénonce au conseil de l'Ordre. » Je ne sais pas ce qui lui a pris : il m'allonge un coup de poing. Tu en vois les conséquences. À ce moment-là entre un gros homme aux joues qui ballottent comme de la gélatine. « Scavenger, dit-il, d'un ton de reproche, ne vous emportez pas comme ça. Si vous êtes un médecin véreux, ce n'est pas la faute de ce bon jeune homme. »

— Quelle langue parlait-il ?

— Français, avec l'accent américain. Puis il se tourne vers moi, et il m'interpelle sur un drôle de ton « Alors, mon petit Geronimo del Portillo, me dit-il, comment allez-vous ? — J'irais mieux si j'étais ailleurs. Et je ne m'appelle pas Geronimo. Je suis Edmond Balantinier. — Edmond Balantinier ? Ah ! vraiment ? Et vous croyez que nous allons gober ça, mon cher Pierre-Louis Crépon ? » Moi, je commençais à m'énerver. « Écoutez, mon gros, lui dis-je, mettez-vous d'accord avec vous-même. Crépon ou del Portillo ? — Ah ! mon aimable Simien Mac Ak, réplique-t-il, il ne faut pas vous emporter comme ça. » Avec Simien Mac Ak, je commençais à comprendre : il s'agissait d'un fou dangereux. « Écoutez, monsieur, je m'appelle comme vous voulez. Seulement, ramenez-moi à l'hôtel Torremar. Ma mère connaît la femme d'un sous-préfet et je... » Il commence à rire ; ses joues... on aurait cru qu'elles allaient se décoller. « Très bien, me dit-il, très convaincant. Vous jouez remarquablement les idiots. Et même vous donnez à vos traits une expression si molle que pour un peu je ne vous aurais pas reconnu. Votre œil gauche qui enfle y est peut-être pour quelque chose. Mais comprenez donc que vous êtes entre mes mains. Je sais que vous êtes... Langelot ! » Alors là, j'y perdais mon latin. « Mais non, je suis Balantinier. Tenez, voilà mon

permis de conduire, ma carte d'identité... » Je les lui tends. Il les prend et, sans les regarder, les jette à terre. « Quand vous auriez des papiers prouvant que vous êtes l'Aga Khan, je n'en serais pas plus étonné. Mais vous comprendrez bientôt que toute cette comédie est parfaitement inutile. Docteur, à vous de jouer. » Je commençais à avoir sérieusement peur. « Monsieur, lui dis-je, que voulez-vous de moi ? Je ferai n'importe quoi, mais je ne veux pas être torturé. » Il se met à rire. « Qui vous parle de torture, mon petit Langelot ? Vous avez lu trop de romans d'espionnage ! » Ce mot-là l'a fait rire pendant cinq minutes. Et ses joues ballottaient, ballottaient... « Nous ne vous soumettrons, me dit-il, à rien d'aussi romanesque. Nous savons parfaitement qu'il existe des méthodes pour résister à la torture, et que vous avez dû avoir 19 sur 20 à ce cours-là comme à tous les autres. Non, non, détendez-vous. *Relax*, comme on dit dans mon pays. Couchez-vous sur ce lit. Le bon docteur Scavenger vous fera une injection, et dans quelques heures vous nous raconterez toute votre vie. — Je vous la raconterais bien sans injection. — Essayez. — Je m'appelle Edmond Balantinier. Je suis né le... — Vous voyez bien que vous essayez toujours de jouer au plus malin avec moi. Au dodo, monsieur Crépon-Mac Ak-Langelot-del Portillo, et au plaisir de vous entendre. » Il est sorti. Le chauffeur et l'infirmier m'ont couché de force sur ce lit. Scavenger m'a nettoyé le bras et y a plongé une aiguille. C'était une piqûre comme une autre. Je lui ai demandé si c'était du sérum de vérité. Il m'a dit : « Oui. — Très bien, ai-je répondu. Alors je n'ai rien à craindre. » On m'a laissé tranquille. Deux heures après, Scavenger est revenu et a commencé à me poser toutes sortes de questions sur je ne sais quel service secret, — une histoire à dormir debout. Je m'entêtais à répondre la vérité. De temps en temps, j'aurais bien menti pour lui faire plaisir, mais je ne pouvais pas : le sérum agissait. Je me suis entendu lui raconter des choses que je n'avais jamais confiées à personne. Comment je fais pour faucher de l'argent à papa, comment Sabine m'a laissé tomber pour Thierry, même comment tu m'as jeté en smoking dans cette piscine, enfin tout quoi. Il n'était pas content. Il m'a refait une injection. L'interrogatoire a continué toute la nuit. Au matin, la Gélatine est arrivée. Pas heureuse du tout, la Gélatine. Nouvelle injection. Nouvel interrogatoire. Moi, j'essayais toujours de me rappeler d'autres détails sur ma vie. Les compositions où j'ai triché, les cendriers que j'ai empruntés dans des cafés, tout ça

défilait. « Il est décidément très fort, disait Scavenger. — Moi, je crois que c'est vous qui êtes un crétin », répondait la Gélatine. Finalement Scavenger a reçu un délai de grâce d'une heure pour me faire parler. Parler ! Mais je ne faisais pas autre chose. « Avouez, me disait-il, avouez, ou je suis un homme mort. » Je lui ai avoué tous les tours que j'ai joués à Mirabelle. Après ça, c'était fini : j'avais vidé mon sac.



À l'heure dite, l'infirmier est arrivé, il a pris le Scavenger par le bras, il l'a jeté sur son épaule et il l'a emporté. J'ai entendu un grand cri, et puis plus rien. L'infirmier est venu me dire de me reposer. Demain, un autre docteur reprendrait l'interrogatoire. C'est tout.

— Je vois, dit Langelot.

— Eh bien, tu as de la chance.

— C'est vrai. Mais toi aussi, plus que tu ne crois. Combien de monde y a-t-il dans cette baraque ?

— La Gélatine, Sybil, le chauffeur, l'infirmier, un autre docteur je suppose. Si je comprends bien, l'infirmier sert de valet de chambre à la Gélatine. Sybil s'occupe des serpents. Je crois qu'il n'y a personne d'autre.

— T'a-t-on dit ce qu'on ferait de toi quand tu aurais « parlé » ?

— Non.

— Est-ce qu'on t'interroge dans cette pièce ?

— Non. On m'emmène dans une espèce de laboratoire. C'est la pièce à côté. Il y a des magnétophones, une caméra de télévision, deux armoires : l'une marquée SCAVENGER, l'autre CASARABONELA. Ça doit être le nom de l'autre toubib.

— Viens. On va visiter. »

Edmond se leva avec l'aide de Langelot et, sur la pointe des pieds, les deux garçons passèrent dans le couloir, puis dans une salle plus grande que la cellule où Edmond était enfermé. Outre les meubles qu'Edmond avait mentionnés, il y avait là une table, deux chaises et un lit. Langelot prit la couverture du lit et alla la suspendre de manière à voiler le soupirail. Puis, ayant soigneusement fermé la porte, il tourna le commutateur. Une lumière crue jaillit.

« Tu es fou ! » s'écria le jeune Balantinier.

Sans faire attention à lui, Langelot alla à l'armoire marquée CASARABONELA. Elle était fermée à clef. Le canif entra en action. La porte pivota.

« Eh bien, dis donc, tu sais en faire des choses ! s'exclama Edmond avec admiration. Ça doit être utile, dans la vie, ça. Tu ne pourrais pas m'apprendre ? »

À l'intérieur de l'armoire, s'alignaient des boîtes contenant divers produits chimiques. Dans un coin était déposé un coffre-fort à combinaison de trois chiffres. Pour un agent entraîné du SNIF, ce n'était pas un obstacle : tout au plus un délai. Au bout de quelques minutes, le coffre d'acier s'ouvrait, d'un mouvement parallèle à celui de la bouche d'Edmond.

« Eh bien, mon vieux, murmura Balantinier junior, eh bien, mon vieux... »

Le coffre contenait une mallette noire, en cuir de crocodile, avec des fermoirs en cuivre ; la mallette (dont la serrure ne se défendit pas plus de deux minutes) était bourrée d'un assortiment d'ustensiles médicaux. En outre il y avait là un flacon étiqueté « SERUM CASARABONELA » et contenant un liquide transparent. Langelot déboucha, respira, goûta.

« Incolore, inodore, insipide, constata-t-il. Snif snif ! »

Après un instant de réflexion, il se tourna vers Edmond.

« Balantinier, lui dit-il, jusqu'à maintenant nous avons joué au petit soldat tous les deux, mais il s'agit de devenir un peu plus sérieux. La Gélatine ne t'a pas dit ce qu'il ferait de toi une fois que tu aurais parlé. Je vais te le dire, moi. Si jamais tu lui racontais ce qu'il veut savoir, tu irais illico rejoindre Scavenger dans le fossé aux serpents. Heureusement, tu ne peux pas le faire, parce que tu ne sais rien. Mais si jamais la Gélatine apprend que tu ne sais rien, le résultat sera le même, parce que, en ce qui le concerne, tu en sais

déjà trop. Quant à lui parler de la femme du sous-préfet, cela lui fera autant d'effet qu'à ses serpents.

— Alors... tu veux dire que je suis perdu ? »

La lèvre inférieure d'Edmond se retroussa comme celle d'un enfant qui va pleurer.

« Cela dépend de toi. Est-ce que tu as jamais grimpé à un arbre de cinq mètres en te déchirant la peau des paumes et des cuisses ? Est-ce que tu as jamais traversé un espace de huit mètres suspendu à une corde ? Non ? Eh bien, tout ça, mon gars, tu l'auras fait dans le quart d'heure qui suit, ou tu es bon pour tenir compagnie à Scavenger. Ta cousine t'attend dans le maquis et elle te ramènera en pays civilisé.

— Et toi, Langelot ?

— Moi ? »

Langelot alla à l'évier, y vida le flacon qu'il remplit ensuite d'eau. Puis il le reboucha, le remplaça dans la mallette, la referma, la rangea dans le coffre, fit jouer la serrure, remit la combinaison sur le nombre qu'il y avait lu avant d'y toucher. Ensuite il ferma l'armoire, éteignit la lumière, ôta la couverture du soupirail et l'étendit sur le lit.

« Allez, viens, dit-il. Le moins que je puisse faire pour toi, c'est la courte échelle. Ah ! encore une chose. Donne-moi un bon coup de poing.

— Pour quoi faire ?

— Pour te ressembler, gros malin. Vas-y ! Cogne ! »

Edmond frappa timidement.

« Mais non ! De toutes tes forces ! Ça devrait te faire plaisir.

— Pas tellement, si c'est toi qui me le demandes.

— Alors ça, c'est du sadisme. Ramène le bras en arrière, pivote sur le pied, et essaie de me faire tomber. »

Edmond cogna avec discrétion.

« Tant pis. Je vois que tu n'as pas de muscles, dit Langelot. Je vais demander à Mirabelle de me rendre ce ser... »

Cette fois-ci le poing d'Edmond l'atteignit en plein sur la pommette gauche. Langelot en vacilla.

« Merci, dit-il. Évidemment, ce ne sera pas la bonne couleur, mais j'espère qu'ils n'y regarderont pas de si près. »

Les deux garçons repassèrent dans la première cave.

« Changeons de vêtements », commanda l'agent secret.

Edmond n'était pas enthousiaste pour céder sa belle saharienne et son foulard, mais il ne protesta pas.

« Mirabelle m'attend, expliqua Langelot. C'est toi qui arriveras. Ce sera une déception naturellement, mais tant pis. Elle te conduira jusqu'à Carratraca. De là, téléphonez à un numéro en France que je lui ai donné. Racontez tout. Je te promets que tu n'auras pas d'ennuis pour la Midget. D'accord ?

— Pour partir d'ici, je ferais n'importe quoi », répondit Edmond.

Avec l'aide de Langelot, il se hissa sans grand mal par le soupirail, mais quand il vit le pin auquel il lui fallait grimper, il déclara tout net que c'était impossible. En guise de réponse, Langelot le conduisit près du fossé et lui montra les serpents qui y fourmillaient. Puis il lui fit la courte échelle au pied du pin.

Edmond commença à grimper. Il s'arrêtait tous les cinquante centimètres, gémissait et repartait. Enfin il atteignit la corde.

Pas question pour Edmond de se déplacer « confortablement » comme l'avait fait Langelot, c'est-à-dire en rampant. Il se suspendit à la corde des deux mains, et, avançant l'une, puis l'autre, malgré l'intense douleur que lui causaient les déchirures et les ampoules qu'il s'était déjà faites, il parvint à progresser. Langelot à un bout, Mirabelle à l'autre, observaient ses efforts. De temps en temps, il semblait au malheureux qu'il ne pouvait plus déplacer les mains, qu'il allait tomber... Mais un seul regard en bas lui redonnait du courage, et il avançait encore la main gauche, et puis la droite.

Edmond n'était pas un sportif de grande classe comme Langelot, mais il faisait du tennis, du ski, de la natation : ses muscles étaient en bon état. Il finit par atteindre le pin et par se hisser sur la branche qui avait servi de point de départ à son libérateur. Alors, n'oubliant pas les instructions du snifien, il détacha la corde et la laissa retomber.

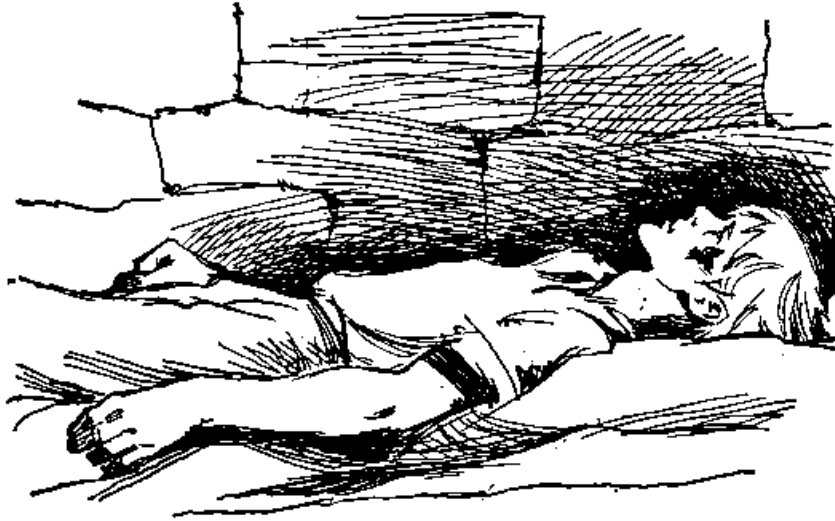
Enfin il aborda la troisième étape de son voyage, descendant le long du tronc et pleurnichant un peu à la vue des traces sanglantes que ses mains laissaient sur l'écorce. Mirabelle se précipita vers lui et le soutint lorsqu'il faillit s'écrouler au sol. Il lui chuchota quelques mots. Elle parut éperdue d'admiration.

Langelot, cependant, agile comme un singe, grimpait au pin auquel la corde était restée accrochée au moyen du marteau. Il défit la boucle qui s'était formée, et lança marteau et corde de l'autre côté du fossé. Mirabelle ramassa le tout et courut au garage, pendant

qu'Edmond, prostré dans une pose décorative, récupérait lentement ses forces. La jeune fille remit le marteau en place, attacha de nouveau la Midget à la Landrover, et revint. Elle aida Edmond à se relever. Appuyé sur elle, et clopinant d'un air pitoyable, il disparut sans jeter un regard en arrière, tandis que Mirabelle se retournait sans cesse et faisait de grands signes émus à Langelot, déjà redescendu de son pin.

Ayant regardé les deux cousins s'éloigner, le snifien retourna au soupirail, se coula à l'intérieur, remit le barreau en place de son mieux, et, une fois rentré dans la cellule, s'étendit sur le lit, d'où il n'oublia pas d'émettre de temps en temps un petit sanglot, pour le cas où Mr. Sidney ou l'un de ses hommes auraient eu des insomnies.





IX

CE N'ÉTAIT pas par sympathie personnelle pour le jeune Balantinier, ni par simple héroïsme, que Langelot avait décidé de prendre la place du cousin de Mirabelle.

« Sans doute, se disait-il, il ne serait pas juste de laisser Edmond expier les défaites cuisantes que, en toute modestie, j'ai infligées au SPHINX. Après tout, si ce garçon petit et blond ne s'était pas trouvé en même temps que moi à l'hôtel Torremar, et s'il n'avait pas eu l'idée de lire mon courrier et de conduire ma voiture, c'est moi qui serais allé au rendez-vous que me fixait la mystérieuse Sybil, c'est moi qui aurais été capturé, c'est moi que l'excellent docteur Scavenger aurait interrogé après m'avoir fait une injection de penthotal ou de je ne sais quelle autre concoction.

« Apparemment Sidney a décidé de monter une opération très secrète ; c'est pourquoi il a recruté si peu de personnel ; mais il faut reconnaître que son système de sécurité est à peu près impeccable. J'ai pu libérer Edmond parce que j'étais dehors, mais j'aurais été bien empêché de me libérer moi-même, avec tous ces serpents qui montent la garde à la place de sentinelles qu'on peut quelquefois assommer, enivrer ou soudoyer. Bref, si Edmond ne s'était pas trouvé là, j'aurais probablement déjà raconté tous les secrets du SNIF

au SPHINX, ce qui n'aurait pas fait l'affaire de mes camarades, ni du capitaine Montferrand. Donc, il n'y a pas de doute : j'ai eu raison de libérer le prisonnier. Si j'étais allé chercher du secours, ce qui m'aurait pris quelques heures, Sidney pouvait s'apercevoir de son erreur et faire disparaître le malheureux garçon...

« Évidemment, j'aurais pu me sauver avec lui. Mais alors Sidney nous échappait une fois de plus. Quand il a essayé de saboter un projet cosmonautique américain, tout ce que la police des U.S.A. lui a fait, c'est guili guili sous le menton. Quand il a été près de découvrir pour son propre compte l'arme biologique absolue, il n'a même pas été inquiété. Quand il a eu l'idée proprement diabolique de former un commando de singes pour lui faire ses coups de main, il n'y a pas eu moyen de prouver qu'il était coupable. Mais maintenant... avec un peu de chance... rien ne s'oppose à ce que je le livre au SNIF pieds et poings liés.

« Mirabelle et Edmond arriveront dans quatre heures à Carratraca. Ils appelleront le SNIF. Ils raconteront où ils m'ont laissé. Ils décriront la Gélatine. Demain matin une petite équipe de camarades bien armés va débarquer dans la région. Et je peux être tranquille : Montferrand aura combiné un plan efficace pour l'exportation de Sidney, qui sera déféré à la justice française, laquelle se révélera, espérons-le, plus efficace que l'américaine.

« Reste à savoir ce que je vais raconter à ces messieurs en attendant l'arrivée de mes amis. »

Langelot passa une heure ou deux à mettre ses idées en ordre sur ce point. Puis, malgré sa joue qui lui faisait un peu mal, il s'endormit le plus tranquillement du monde.

Le lendemain matin, une présence à son chevet le réveilla.

Un petit homme rond, aux rares cheveux noirs peignés de travers de façon à dissimuler si peu que ce fût sa calvitie, lui présentait un plateau, sur lequel fumait une tasse de café au lait.

« Je vous souhaite le bonjour, monsieur Langelot, dit le petit homme en un français fortement entaché d'accent espagnol.

— Salut, répondit le snifien. Mais pourquoi diable vous entêtez-vous à m'appeler d'un nom qui n'est pas le mien. C'est comme Mac Portillon, del Crépinet et tous les autres...

— Monsieur le lieutenant veut plaisanter. Permettez-moi de me présenter. Je suis le docteur Casarabonela, et je vais avoir l'honneur de vous rendre la mémoire.

— Quoi ! Il va encore falloir que je raconte ma vie ?

— Dans quelques moments. Vous verrez comme ce sera facile. Ah ! comme le docteur Scavenger a été déplaisant avec vous. Quel être vulgaire c'était ! Des coups de poing, je vous demande un peu ! Votre pauvre œil est tout enflé. Désirez-vous que j'y applique un bifteck ? C'est le meilleur remède.

— Ce n'est pas la peine, répondit Langelot du ton d'un martyr. Je ne souffre presque plus.

— Alors buvez ce café. Malheureusement je ne peux rien vous donner à manger avant l'injection. Ensuite, lorsque vous m'aurez fait des confidences, nous ferons griller ce bifteck dont vous venez de refuser l'utilisation externe, mais dont l'usage interne vous fera le plus grand bien. »

Langelot songea que le café contenait peut-être une autre drogue, qu'il n'avait pas eu l'occasion de remplacer, et déclara qu'il n'avait ni faim ni soif :

« Je suis prêt à subir toutes les injections que vous voudrez, et vous verrez bien que je vous dis la vérité : je suis Edmond Balantinier. Mon père est un monsieur très important, et ma mère connaît la femme d'un sous-préfet, alors vous n'avez qu'à bien vous tenir. »

Le docteur Casarabonela s'excusa pour un instant, au bout duquel il revint, portant sa mallette en cuir de crocodile. Il y prit le flacon de sérum, une seringue et un flacon d'ouate qu'il imbiba d'alcool.

« Scavenger me piquait toujours au bras gauche, dit Langelot, craignant que le médecin ne s'aperçut qu'il ne portait pas de traces de piqûres. Cela ne vous ferait rien d'utiliser le droit ?

— Mais comment donc, monsieur le lieutenant ! Vos désirs sont des ordres. »

L'injection fut faite, et Langelot feignit un engourdissement soudain. Au bout d'une dizaine de minutes il reprit ses sens et, d'un ton languide, murmura :

« Où suis-je ?

— Parmi des gens qui ne vous veulent que du bien », répondit le docteur.

Il n'avait pas absorbé de penthotal, lui, et rien ne le forçait à dire la vérité.

« Êtes-vous enfin décidé à nous avouer votre vrai nom ? » reprit-il.

Un terrible conflit d'émotions se peignit sur le visage du prisonnier. Les traits crispés, la bouche tordue par une grimace de douleur, il finit par murmurer :

« Langelot.

— Quelle est votre profession ?

— Agent secret.

— Pour quel service travaillez-vous ? »

L'expression de souffrance redoubla. Le chuchotement qui suivit fut à peine audible :

« Le SNIF.

— Quel est le nom du chef de ce service ?

— Je l'ignore.

— Celui de votre chef direct ?

— Le capitaine Roger Noël.

— Combien de missions avez-vous remplies jusqu'à ce jour ?

— Une trentaine.

— Avez-vous déjà combattu contre le SPHINX ?

— Sept fois.

— Le nom « Sidney » vous dit-il quelque chose ?

— Oui, c'est un gros-plein-de-soupe, beaucoup moins doué qu'il ne le croit.

— Quel est votre grade ?

— Sous-lieutenant.

— Quelle était votre rang à la sortie de l'école ?

— Major de promotion... »

Le petit homme rond bondit sur ses pieds et se mit à battre des mains comme un enfant.

« Mon cher, cher monsieur ! s'écria-t-il. Vous êtes le couronnement de ma carrière ! Venez vite dans la salle d'interrogatoire, où nous pourrons enregistrer vos déclarations.

— Vous me faites souffrir horriblement..., râla le prisonnier. Ma conscience professionnelle... Mon honneur d'officier...

— Taratata ! Tout cela ne tient pas trente secondes contre le sérum Casarabonela. Venez, venez. Vous allez faire ma fortune ! »

Et le petit docteur entraîna sa victime dans le laboratoire où l'interrogatoire recommença.

Langelot s'était préparé à mentir, et il mêla adroitement le faux et le vrai pendant deux heures. Les magnétophones enregistrèrent. Casarabonela prenait des notes. Tout allait le mieux du monde. De

temps en temps, Langelot consultait sa montre. D'un instant à l'autre, maintenant, il attendait l'arrivée du SNIF : cela commencerait, pensait-il, par quelques grenades à fusil éclatant au rez-de-chaussée...

Mais comme elles tardaient à venir, et qu'il était à bout d'imagination, il se mit à répondre plus lentement, et même à s'embrouiller dans certaines de ses explications.

« Ah ah ! fit Casarabonela. Le sérum n'agit plus aussi bien. Qu'à cela ne tienne. Nous allons pratiquer une nouvelle injection. »

Il refit une piqûre. Il fallut que Langelot redoublât d'efforts. Tout en racontant des missions imaginaires, il refaisait des calculs d'heures et de minutes. Normalement, Montferrand aurait envoyé pour le libérer un commando transporté par avion spécial. Mais peut-être y avait-il eu des difficultés avec le gouvernement espagnol ? Dans ce cas, ce seraient les Espagnols eux-mêmes qui interviendraient. Plus probablement, les snifiens envoyés ne voulaient agir qu'à coup sûr. Ils installaient peut-être un système d'écoute du genre perception acoustique à l'infrarouge ? Ou bien ils interrogeaient l'ancien propriétaire de la maison sur la disposition des pièces... ?

« Ah ! si c'était Pierrot la Marmite⁶ qui avait été chargé de la mission, pensait mélancoliquement Langelot, je suis sûr qu'il serait déjà là : droit au but et pas d'histoires, c'est la devise de son patron, le commandant Rossini ! »

Les questions pleuvaient, et il fallait répondre, sans compromettre personne et en ayant toujours l'air de dire la vérité.

À midi il y eut une pause. Le bon docteur Casarabonela avait besoin de reprendre des forces en déjeunant. Il n'en était pas question pour Langelot : tout aliment risquait de contrarier l'action du sérum.

« Midi. Les camarades doivent être là. Ils ont apporté des plaques d'aluminium qu'ils vont jeter par-dessus le fossé. Dans cinq minutes, les mitraillettes vont cracher ! Ça sentira la poudre, et il va falloir se jeter par terre pour éviter les ricochets... » La porte s'ouvrit. Casarabonela, souriant jusqu'aux oreilles, annonçait :

« Monsieur le lieutenant, Sa Seigneurie est contente de moi et de vous. Elle nous fera l'honneur d'assister à l'interrogatoire, et peut-

être même de poser elle-même quelques questions. Si votre bon plaisir est de vous rendre sur la terrasse... ? »

Il fit passer Langelot devant lui et le pilota aimablement dans un escalier qui aboutissait au rez-de-chaussée. De là, on passa sur la terrasse.

Un ciel sans nuages s'arrondissait au-dessus du maquis. Les pins parasols se balançaient mollement dans la brise. Les serpents grouillaient dans le fossé. Étendu sur une chaise longue, entre deux vases de marbre décorés de motifs mythologiques, Sidney la Gélatine accueillit Langelot d'un sourire gourmand.



« Ah ! mon jeune vieil ami, lui dit-il, il paraît que vous avez retrouvé la mémoire. Vous me reconnaissez ?

— Non, mister Sidney, je ne vous reconnais pas.

— Que Sa Seigneurie ne s'inquiète pas, intervint Casarabonela. L'intéressé a, de temps en temps, des retours de conscience, des renvois d'honneur. Mais cela ne l'empêche pas de me raconter ce qu'il sait.

— Cas', dit Sidney, vous semblez avoir fait merveille. Hier, il était arrivé à se donner l'air si stupide et si mou que je le reconnaissais à peine. Aujourd'hui, il a retrouvé l'expression impertinente qui lui est naturelle. »

Le docteur s'inclina.

Langelot, sans en avoir l'air, regardait autour de lui. N'y avait-il pas, derrière ce rocher, un fusil à lunette, et un lance-grenades

derrière ce bosquet de pins ?

Derrière Mr. Sidney se tenaient l'infirmier-valet mentionné par Edmond et une jeune fille très brune, très pâle, avec des cheveux qui lui descendaient sur les épaules par grandes torsades rappelant en effet des serpents.

« Bonbon », prononça Sidney.

Le valet présenta une bonbonnière d'or massif, où le gros homme préleva une friandise rose qu'il fit glisser dans sa bouche.

« Mon cher Langelot, dit-il alors en faisant claquer sa langue de plaisir, je suis ravi de vous retrouver. Trois fois vous m'avez faussé compagnie. Ni mes requins ni mes cachalots n'ont eu le plaisir de vous mordiller les petons. Cette joie était réservée à mes *mocassins* de Georgie, les plus venimeux des serpents aquatiques que je connaisse. Leur venin attaque le sang, et la mort s'ensuit, sinon immédiatement, du moins après un laps de temps raisonnable. Il sera agréable, voyez-vous, de vous interroger, tout en sachant que vous savez le sort qui vous est réservé. »

Il sourit agréablement.

« Grenouille. »



La jeune fille brune présenta un autre vase d'or massif, de dimensions plus considérables. Sidney y plonge la main et en ramena une grenouille gigotante. Il la jeta dans le fossé, et aussitôt une quinzaine de serpents à la tête triangulaire, à la peau d'un brun tirant sur le noir, longs d'un mètre environ, se précipitèrent à la surface.

« Voilà, dit Mr. Sidney en s'essuyant les mains sur une serviette damassée déposée sur ses genoux. Pour moi, mon petit Langelot, vous ne valez pas plus cher qu'une grenouille. »

Les yeux glauques du gros homme s'attachèrent aux yeux durs de l'agent secret. Langelot ne put s'empêcher de détourner son regard

pour voir si, le moment venu, il aurait quelque moyen de se défendre. Sidney se mit à rire et ses joues entrèrent en mouvement.

« Vous pensez à fuir ? demanda-t-il. La chose est hors de question. Je sais que vous avez quelques connaissances de karaté et que je peux vous paraître une victime facile. Mais... »

Il montra un petit pistolet automatique à poignée de nacre.

« Je ne suis pas tout à fait désarmé, et je me trouve être assez bon tireur pour vous mettre hors d'état de nuire sans pourtant priver les pensionnaires de Sybil de votre compagnie. En outre, Joe que voici – il désignait l'infirmier qui ressemblait plutôt à un catcheur professionnel – a aussi quelques lueurs de karaté. Il est ceinture rouge, si je ne me trompe, et il lui serait facile de vous jeter dans le fossé au moindre signe de résistance. Alors maintenant que nous sommes bons amis, asseyez-vous dans ce fauteuil – non, tournez-le dans l'autre sens, s'il vous plaît, pour voir les serpents – et racontez-moi votre vie.

– Je l'ai déjà racontée au docteur.

– On ne se lasse jamais d'entendre une bonne histoire. Et celle-ci, mon petit Français, est la plus belle que je connaisse. Ce que j'en aime surtout, voyez-vous, c'est le dénouement. En Amérique, nous appelons cela un *happy end*. »

En un certain sens, il était plus facile à Langelot de recommencer les mêmes récits que d'en inventer de neufs. Mais il savait bien pourquoi on le soumettait à cette épreuve : pour contrôler sa sincérité, et, par là même, l'efficacité du sérum Casarabonela. Il ne s'agissait donc pas de se couper.

« Questionnez, répondit-il d'un ton accablé. Je répondrai. »

Et les questions se succédèrent. Casarabonela avait apporté l'un de ses magnétophones, et il enregistrerait les déclarations du snifien racontant ce qu'il savait sur le SNIF.

Le détail des opérations où il avait lui-même été mêlé intéressait particulièrement Mr. Sidney, ce qui était une chance. Langelot pouvait en parler sans crainte de révéler aucun secret. Cela dura des heures. De temps en temps, l'interrogateur se rafraîchissait avec un bonbon ; de temps en temps il envoyait une grenouille aux serpents ; quant à l'interrogé, il n'eut droit de toute la journée qu'à quelques verres d'eau.

Le soir commençait à tomber. Le SNIF ne donnait toujours pas signe de vie. Mr. Sidney changea de position dans sa chaise-longue :

« Et maintenant, fit-il, vous allez me dire ce que vous savez des autres agents du SNIF. »

Les ombres s'allongeaient. Le soleil se coucha. La Gélatine était infatigable. Le maquis demeurait muet et, selon toute apparence, vide.

Pour gagner encore du temps, Langelot lâcha un ou deux mensonges énormes. Sidney s'en aperçut aussitôt et fit signe à Casarabonela :

« Votre sérum ne fonctionne plus.

— Seigneurie, je m'étonne qu'il ait fonctionné si longtemps. J'estimais son action à trois heures tout au plus. Mais nous allons arranger cela. L'honorable visiteur se prêtera à une injection supplémentaire et la vérité reprendra ses droits.

— Moi, je veux bien, dit Langelot, mais j'ai faim. Et ça, je vous jure que c'est vrai.

— Bonbon », fit Sidney.

Et, lorsqu'il eut sucé son bonbon :

« Grenouille. »

Ayant lancé la grenouille dans le fossé il se pencha vers Langelot :

« Vous mangerez, fit-il, quand j'aurais fini de vous interroger. Je commence seulement.

— Seigneurie, intervint le docteur, rien ne s'oppose à ce que le prisonnier dîne lorsque vous en aurez terminé avec lui pour la journée. À moins que vous n'ayez l'intention de continuer pendant la nuit... ?

— On verra », dit Sidney.

L'injection fut pratiquée. Alors, pour fatiguer son auditoire, Langelot commença à expliquer des codes compliqués qui n'étaient plus en usage depuis longtemps, mais qu'il avait étudiés à l'école du SNIF. Le stratagème réussit. Au bout d'une heure, Sidney reconnut qu'il était lui-même épuisé.

« Eh bien, annonça-t-il, nous continuerons demain. Cette nuit, Sybil, vous comparerez les enregistrements pour vous assurer que notre sympathique visiteur ne nous a pas raconté de bobards.

— C'est un travail que je pourrais faire moi-même, proposa Casarabonela.

— Sans doute, mais si le prisonnier avait menti, vous auriez intérêt à me le cacher. Croyez-vous que j'oublie que vous êtes un

coquin comme je les aime ? Sybil nous fera ça très bien : ses serpents lui laissent des loisirs et cela lui permettra de réviser son français. »

Sidney se leva et rentra dans la maison, appuyé sur le bras de Joe.

« Après vous, monsieur le lieutenant », dit poliment Casarabonela à Langelot.

L'agent secret jeta un dernier regard autour de lui. La nuit maintenant entourait la terrasse. Quelques étoiles luisaient dans le ciel profond. Les cimes des pins parasols palpitaient. Une chouette hulula. Où étaient les envoyés du SNIF ?

Langelot haussa les épaules et entra dans la maison. Casarabonela le reconduisit dans sa cellule, où il lui servit un bifteck arrosé d'une demi-bouteille de Rioja.

« *Que aproveche !* Bon appétit, lui dit-il d'un air affable. Au demeurant, que monsieur le lieutenant ne s'inquiète de rien. Le sérum Casarabonela opère à merveille. Sa Seigneurie n'a plus que quelques questions à vous poser. Je suis persuadé qu'avant demain soir vous serez au bout de vos peines. Définitivement. Dormez bien, monsieur le lieutenant. »





X

« TU TE RENDS compte de ce que Langelot est en train de faire pour toi, Edmond ? Il s'est fait enfermer à ta place.

— Moi aussi, j'ai été enfermé.

— Toi, c'est par ta faute. Lui, c'est pour te sauver.

— Tu ne comprends rien à rien. C'est sa faute à lui si j'ai été enfermé.

— Comment cela ?

— C'est lui que ces gens voulaient enlever. C'était bien le moins qu'il ne me laisse pas dans un pétrin où je n'étais pour rien. Je ne suis pas un aventurier, moi.

— Ah ! tu l'aurais vu traverser ce fossé en rampant sur cette corde ! C'était magnifique.

— Moi aussi, j'ai traversé ce fossé sur cette corde. Et c'était beaucoup plus difficile pour moi parce que je ne suis pas entraîné. Regarde ce que je me suis fait aux mains.

— Oui, Edmond, mais toi, tu l'as fait pour t'échapper. Lui, c'est pour aller te libérer.

— Écoute, Mirabelle, tu commences à m'agacer sérieusement. Tu ne me parles que de ce Langelot depuis quatre heures. Il est joli

garçon, je reconnais : il me ressemble. Mais enfin il y a tout de même d'autres sujets de conversation.

— Edmond, tu es ingrat. Langelot t'a sauvé la vie.

— Peut-être. Mais peut-être aussi que je me la serais sauvé moi-même. Je ne suis pas manchot non plus. Tu as vu comment j'ai grimpé à ce pin ? En deux temps, ça y était. »

Épuisés par des heures de marche, les deux cousins arrivèrent enfin à Coin. Le village dormait profondément. Il valait mieux rentrer à Marbella pour téléphoner du Torremar. La Seat n'avait pas bougé de place. Mirabelle donna les clefs à Edmond qui s'installa derrière le volant.

« Une Seat ! On n'a pas une idée. Il est un peu mesquin, ton Langelot, tu sais.

— Il n'est pas mesquin. Il n'a pas besoin de grosse voiture pour qu'on reconnaisse tout de suite qu'il est quelqu'un, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu insinues, Mirabelle ?

— Rien, je n'insinue rien. Démarre, tiens. Plus tôt nous serons arrivés, plus tôt nous pourrons téléphoner, et plus tôt Langelot sera sauvé. »

Mirabelle tira de sa poche le bout de papier que Langelot lui avait donné.

« Tu sais, Edmond, reprit-elle, Langelot est tout simplement le garçon le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré.

— Change de disque, ma vieille. C'est un ordre ! commanda Edmond en essayant d'embrayer en troisième.

— Rien qu'à lui parler, on sent que c'est un...

— Un quoi ?

— Tu vas te moquer de moi. J'ai envie de dire : un chevalier.

— Un chevalier d'industrie, oui !

— D'abord il est génial.

— Pour crocheter les serrures, il faut avouer qu'il en connaît un rayon. De là à « génial »... Moi, je crois que c'est une espèce de rat d'hôtel. Ah ! Maudite voiture ! Elle cale tous les trois mètres ! Quelle camelote !

— Edmond ! Langelot t'a sauvé ! Et tu te permets de le soupçonner...

— Oui, oui, je me permets tout ce que je veux, et toi, je ne te permets pas de me regarder de cet air-là. Pauvre idiot ! Il doit bien se moquer de toi, ton Langelot.

— Non, dit Mirabelle à travers ses larmes. Il est gentil, lui. Il est intelligent, il est fort, il est bon, il n'est pas comme toi. »

D'un geste rapide, Edmond arracha le papier que sa cousine tenait à la main, le froissa et le jeta par la fenêtre ouverte de la Seat.

« Tiens, voilà ce que j'en fais, de ton Langelot.

— Edmond ! Tu es fou ! C'était le numéro de téléphone que...

— Je le sais bien.

— Arrête, arrête, je t'en supplie. C'était notre seul moyen de le sauver. Je ne me souviens plus du numéro ! »

Edmond accélérât.

« Edmond ! Langelot ne veut pas que nous allions voir la police !

— Ça ne m'étonne pas.

— Mais alors comment ferons-nous pour le libérer ? Ces gens vont le donner aux serpents. Après ce qu'il a fait pour toi, Edmond... »

Mirabelle se tordait les mains. Le jeune Balantinier donna un coup de frein. La Seat s'arrêta presque sur place. Mirabelle heurta le pare-brise du front.

« Ma petite fille, dit Edmond, je t'ai assez entendue. Tu me fatigues. Descends.

— Comment ? »

La voiture était arrêtée sur une route de montagne, en pleine nature, en pleine nuit.

« Descends ! hurla Edmond. J'ai assez de toi et de ton Langelot. Va le chercher, ton précieux papier. Ou bien retourne voir les serpents. Ça m'est égal.

— Edmond, je t'en supplie...

— Descends, je te dis. Est-ce qu'il faut que je fasse le tour de la voiture pour te tirer par les cheveux ? »

Pleurant à chaudes larmes, Mirabelle ouvrit la portière et glissa sur la chaussée. La portière battant contre le flanc de la voiture, la Seat repartit à fond de train dans la nuit.



XI

LONGTEMPS, Langelot se força à ne pas dormir. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'Edmond et Mirabelle l'avaient quitté. Le SNIF avait eu tout le temps nécessaire pour organiser une opération.

Peut-être, pour une raison inconnue, le capitaine Montferrand ne désirait-il pas capturer Sidney la Gélatine ? C'était imaginable. Peut-être Langelot s'exagérait-il l'affection personnelle qu'il inspirait à son chef ? Admettons. Mais quoi qu'il en fût, le patron de la section Protection ne pouvait manquer de tenter quelque chose pour sauver la vie d'un de ses agents. Il leur répétait assez que leur entraînement avait coûté des sommes folles au pays.

Donc le commando avait dû être retardé. Il attaquerait pendant la nuit. Le tout était d'attendre encore quelques heures – quelques minutes peut-être – et d'être prêt à agir soi-même le moment venu.

Ayant placé son lit à l'aplomb du soupirail, Langelot grimpa dessus, et, mettant sa tête entre les barreaux, essaya de percer la nuit du regard.

Il ne vit rien.

Il finit par se lasser de cette position, reporta le lit à sa place et se coucha pour réfléchir sinon pour dormir. Pas un instant il ne douta de la bonne volonté de Montferrand. « Solitaires mais solidaires »,

c'était la devise du SNIF, et quand bien même le capitaine serait malade, ou blessé, ou en congé, n'importe quel autre snifien remuerait ciel et terre plutôt que de laisser un camarade en péril. Donc, le message n'avait pas été transmis. Pourquoi ?

Langelot avait de l'estime pour Mirabelle ; il n'en avait guère pour son cousin, encore que le garçon n'eût pas manqué de cran dans l'épreuve inattendue qui avait fondu sur lui. Mais certains caractères sont ainsi : soumis à des situations extraordinaires, ils réagissent avec courage, alors que dans la vie quotidienne ils se comportent comme des pleutres.

« Il faut donc croire qu'Edmond a eu une crise de nerfs avant d'arriver à Carratraca, et que Mirabelle a préféré le soigner plutôt que de téléphoner au SNIF. Ou bien se seraient-ils perdus dans la montagne ? Mais enfin ce chemin était tout droit. Il n'y avait qu'à le suivre. Ou alors un accident de voiture entre Carratraca et Marbella ?... Pauvre petite Mirabelle. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave. Quoi qu'il en soit, il ne faut plus que je compte sur le SNIF. Mais qu'est-ce que je peux faire tout seul ? »

Langelot énuméra ce qu'il pouvait faire : défoncer la porte de son cachot, rejoindre l'autre cave, grimper par le soupirail, atteindre la terrasse. Et après ?... Ou alors, lorsque Casarabonela viendrait lui apporter son déjeuner, l'assommer, pousser des cris, attendre l'arrivée de l'infirmier-valet Joe, essayer de l'assommer aussi, ce qui serait plus difficile, et puis faire le tour de la maison en réglant successivement leur compte à Sybil, au chauffeur, et à Sidney lui-même. Mais Sidney était armé ; les autres aussi probablement.

« Je suis doué, c'est vrai, mais tout de même pas à ce point », conclut l'agent secret.

S'il ne pouvait rien faire par la force, restait la ruse. Quel stratagème inventer pour... ? Une intuition lui vint. S'il était très adroit, cette idée pourrait le faire sinon échapper à ses geôliers, du moins sortir de sa geôle. Et déjà ne plus avoir tous ces serpents autour de lui, ce serait un soulagement. Évidemment, il fallait renoncer à l'espoir de capturer Sidney. Si Langelot se tirait vivant lui-même du mauvais pas où il s'était mis, il aurait lieu d'être reconnaissant à la Providence.

Cet espoir lui ayant un peu remonté le moral, il alla encore jeter un coup d'œil par le soupirail. Après tout, les snifiens attendaient peut-être que toutes les fenêtres de la maison fussent éteintes pour

attaquer ? Mais il n'y avait de lumière nulle part, ni d'attaque non plus ! Langelot se recoucha. Cette fois il dut recourir à la technique de la décontraction systématique des muscles pour se forcer à s'endormir.

Le lendemain matin, le docteur Casarabonela, toujours courtois, le réveilla.

« Monsieur le lieutenant, le dernier jour de vos souffrances est arrivé, je m'en porte garant. Toujours pas de café ? »

Langelot pensait avoir suffisamment persuadé Sidney de sa bonne foi, et il accepta le café. Après tout, il avait bu de l'eau et du vin, mangé un bifteck la veille : rien ne lui était arrivé.

« Maintenant une petite injection, et tout ira de nouveau comme sur des roulettes. Je vois que votre œil se porte mieux. Cela doit être une grande satisfaction pour vous.

— Ça m'est complètement égal si je dois mourir aujourd'hui, répondit Langelot.

— Mourir, c'est notre part à tous. Mais on n'est pas obligé de mourir défiguré, monsieur le lieutenant. J'ai le plaisir de vous annoncer que Sa Seigneurie est très contente de vos bandes. Pas une contradiction, d'après Mlle Sybil. Aujourd'hui, nous ferons comme hier : le matin, c'est moi qui aurai l'honneur de vous interroger. L'après-midi, Sa Seigneurie vous posera les dernières questions. Nous pensons que vers quatre heures tout sera terminé. »

Le programme du petit docteur fut réalisé de point en point. Le matin, au laboratoire, Langelot inventa des biographies fantaisistes pour les chefs des trois sections, Renseignement, Action, Protection ; l'après-midi, il fut de nouveau admis à paraître sur la terrasse. Le décor de la veille était en place ; les personnages étaient les mêmes ; Sybil paraissait encore plus pâle ; Mr. Sidney encore plus réjoui.

« Mon cher ami, dit-il, lorsque la cérémonie bonbon-grenouille eut été accomplie une première fois, il ne me reste plus qu'à vous poser des questions somme toute secondaires, et d'abord, pour mémoire, que faites-vous à Marbella ? »

Langelot baissa la tête et ne répondit pas. Sidney jeta un coup d'œil à Casarabonela. Casarabonela indiqua interrogativement sa seringue. Sidney secoua la tête.

« Voyons, reprit-il, n'êtes-vous pas en permission ? »

Langelot ferma les yeux, se balançait d'avant en arrière et finit par prononcer :

« Oui.

— Une permission que vous aviez l'intention de passer avec M. Roche-Verger et sa fille Hedwige dite Choupette ? »

Même mimique. Même « oui ! » laborieusement proféré.

« Nous le savions, dit Mr. Sidney, des mois à l'avance. C'est pour cela que j'ai acquis ce petit domaine. C'est même moi qui ai fait mettre Roche-Verger au courant des déplacements de von Grün, pour que, en l'absence de votre amie Choupette, le charme de l'aimable Sybil opérât plus sûrement. Choupette n'est pas de la plus grande discrétion, et il nous a suffi de nous renseigner adroitement auprès de ses camarades de lycée pour connaître ses projets de vacances. »

Langelot ne répondit pas.

« Nous n'avons pas commis d'erreur ? Vous étiez bien en permission ?

— ... Oui !

— Seigneurie, je crois qu'une injection supplémentaire s'impose. Visiblement, le sur-moi de l'intéressé est en train de livrer un combat désespéré contre je ne sais quelles inhibitions.

— Faites, mon bon ami, faites. »

Langelot se dressa :

« Non, non ! Assez d'injections !

— Calmez-vous, mon bon ami, dit Sidney. Ou voulez-vous que je demande à Joe de faciliter la tâche du docteur ? Bonbon. Grenouille. »

Injection. Un léger engourdissement suivit. Puis Langelot rouvrit les yeux.

« Où suis-je ? murmura-t-il.

— Vous en êtes, répondit Sidney, à nous révéler la véritable raison de votre présence à Marbella.

— Couverture..., proféra Langelot d'une voix mate, sans la moindre expression.

— Pour qui ? Pour quoi ?

— Choisi comme garde du corps par Snif.

— Snif ?

— Chef de mon service. Doit venir à Séville : rencontrer le chef des services secrets espagnols. Rencontre ultra-secrète. Préparée longtemps à l'avance. Garde du corps sur place : ne pas attirer l'attention... »

Sidney eut recours à un nouveau bonbon pour l'aider à digérer la nouvelle. Une ambition folle venait de naître dans son esprit. Si, au lieu d'un obscur sous-lieutenant, il capturerait le chef d'un des services spéciaux les plus modernes du monde... ? Application du sérum Casarabonela. Interrogatoire. Vente aux enchères des renseignements obtenus. Que dis-je aux enchères ? On pourrait vendre les mêmes renseignements à tous les services du monde. Quel surcroît de profit et de prestige pour le SPHINX, et, dans le sein du SPHINX, pour Mr. Sidney lui-même !

« Où ? Quand ? demanda-t-il brièvement.

— Demain. 15 h 15. Giralda.

— C'est grand, la Giralda⁷. À quel endroit précis ?

— Je ne sais pas. Je dois me promener à l'intérieur : monter, descendre... Je vous ai dit que je ne connaissais pas Snif. Mais lui me connaît. Il m'interpellerà. Je me mettrai à ses ordres. »

Mr. Sidney se mordit délicatement l'ongle du pouce.

« Mon cher Langelot, prononça-t-il, après réflexion, vous venez d'obtenir un sursis de vingt-quatre heures. Et peut-être même... » Une expression d'astuce se peignit sur ses traits enrobés de graisse. « Et peut-être même une remise de peine. Si je tiens le chef du SNIF dans mon poing, que voulez-vous que je fasse d'un microbe comme vous ? Marché conclu ? Vous me livrez Snif et je vous libère ? »

Langelot retint à peine un sourire de triomphe. Le poisson avait mordu à l'appât. Dans la Giralda, sans *mocassins*, la Gélatine et sa petite équipe ne faisaient plus peur du tout à l'agent secret. Au demeurant, il ne se faisait aucune illusion sur le marché proposé : Sidney n'avait évidemment pas l'intention de tenir parole. Pourquoi relâcherait-il un ennemi dont il avait décidé de se venger ? Mieux valait refuser : cela ferait plus convaincant. Langelot secoua donc la tête :

« Non, mister Sidney. Votre drogue peut me forcer à dire la vérité, pas à trahir délibérément. Si j'ai le moindre moyen d'alerter Snif, je le ferai.

— Brave petit, ironisa la Gélatine. Enfin ! Je ne reviens pas sur ma proposition : la vie de Snif contre la vôtre. Quant à le prévenir, n'y comptez pas. Vous vous imaginez peut-être que je n'ai ici que ces trois associés que vous connaissez, sans compter l'aimable Sybil ? Détrompez-vous. Toutes les ressources du SPHINX sont à ma

disposition ; un bon nombre d'organisations terroristes espagnoles sont prêtes à travailler pour moi. Demain, il y aura deux fois plus de touristes que d'habitude à la Giralda : la moitié d'entre eux seront à moi. Si vous faites le moindre geste suspect, la moindre tentative d'évasion, ou tout simplement si l'enlèvement de Snif, pour une raison quelconque, ne réussit pas... »

Mr. Sidney passa une petite langue gourmande sur ses lèvres.

« Alors, mon jeune ami, nous rentrerons ici et vous regretterez le jour où vous êtes né : je ne vous dis que ça ! Bonbon. Grenouille. »



XII

L'INTERROGATOIRE fut suspendu, Mr. Sidney ayant à régler de multiples arrangements pour le lendemain. Le docteur Casarabonela, tout frétilant à l'idée d'injecter son sérum à l'un des hommes les plus puissants du monde, se montra pour Langelot d'une prévenance particulière.

« Toutes les ressources de notre magasin sont à votre disposition, monsieur le lieutenant. Commandez le menu le plus exquis ! Je me flatte d'être assez bon cuisinier, et je vous mijoterai les petits plats que vous voudrez.

— Docteur, répondit Langelot, je vois bien que vous êtes un brave homme dans le fond, et je suis désolé de voir que vos admirables talents se perdent au service d'un fripon de petite envergure comme la Gélatine. Au sens figuré, veux-je dire, car au sens propre son envergure ne laisse rien à désirer. Ne croyez-vous pas... » Langelot baissa la voix « que vous acquerriez beaucoup plus de gloire et même d'argent à travailler... je ne sais pas, moi : par exemple pour le SNIF ? Vous ne risqueriez pas alors de finir dans le fossé aux serpents, comme cela vous arrivera sûrement le premier jour où vous aurez mécontenté vos maîtres actuels. »

Casarabonela lissa les rares cheveux qui étaient censés cacher sa calvitie.

« Monsieur le lieutenant, dit-il, si vous essayez de me faire changer de bord, vous perdez votre temps. Dans un service gouvernemental, je ne serais jamais qu'un des rouages d'une grosse machine. Avec des hommes comme Sa Seigneurie, je suis l'équivalent des conquistadors du temps jadis ! Quant au fossé aux serpents... je me sais trop utile pour rien craindre de ce côté. Alors, que préférez-vous, monsieur le lieutenant, une bonne paella valencienne ou des langoustines sauce tartare ? »

Les plaisirs de la table – auxquels Langelot n'était pas insensible en temps ordinaire – semblaient peu faits à cet instant pour lui remonter le moral. Sans doute, il s'était assuré un sursis d'un jour. Mais comme il savait d'avance – et pour cause – que Snif ne paraîtrait pas au rendez-vous, et comme toute évasion serait impossible si Sidney réunissait effectivement une multitude d'agents acquis au SPHINX, le snifien en venait à se demander s'il avait bien fait de recourir à son stratagème.

« C'est trop bête, se disait-il, enfermé dans sa cave. Pour une fois que je prends une permission, il faut que je réussisse à me faire kidnapper. Et ne disons pas qu'il n'y a pas de ma faute. C'est moi qui ai voulu être trop malin. Le plus raisonnable, je suppose, sera encore de me jeter du haut de la Giralda si on me laisse faire : comme cela, au moins, je ne souffrirai pas trop longtemps. Pauvre Choupette ! Elle est peut-être déjà arrivée au Torremar, ou elle y arrivera demain. Elle va s'inquiéter... »

Les langoustines à la sauce tartare passaient mal. Langelot n'était guère porté à se désespérer, mais cette fois la situation paraissait véritablement sans issue.

Il venait de réussir à s'endormir, toujours en appliquant sa méthode, lorsqu'un bruit à peine perceptible le réveilla. Il ouvrit les yeux. Un spectacle de cauchemar s'offrit à sa vue.

Éclairée par en bas au moyen d'une torche électrique, les traits déformés par cette illumination en contre-plongée, une femme se tenait devant lui, un serpent enroulé autour de chaque bras. Un instant, Langelot crut qu'elle en avait aussi sur la tête, mais ensuite il vit que c'étaient ses cheveux qui se tordaient ainsi, et il devina qu'il s'agissait de Sybil.

Sidney avait-il changé d'avis et avait-il envoyé la jeune fille pour l'assassiner ?

« Silence ! » siffla Sybil, et elle éteignit sa torche.

C'était le premier mot que Langelot lui eût jamais entendu prononcer.

Il se releva sur les coudes, louchant vers les deux têtes triangulaires qui oscillaient dans la pénombre. Leurs yeux brillaient comme des gouttes d'or.

« Je veux vous parler », reprit la jeune fille, avec un fort accent américain.

Elle s'assit et déposa sa torche sur la table.

« À votre service. Et ces deux-là, ils veulent me parler aussi ?

— *Darling* et *Sweetie* ? Non, non. Ils sont un peu malades. La chaleur de mon corps leur fait du bien.

— Vous n'avez pas peur qu'ils vous mordent ?

— Les serpents ne me mordent pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne prends pas d'alcool, de thé, ni de café, que je ne fume pas, que je suis... » Elle prononça à l'anglaise : « *Pioure*. Chez moi, nous sommes tous *piours*.

— *Pioure* ? Vous voulez dire : pure ?

— Je veux dire que dans ma famille tout le monde est comme moi. Nous ne buvons que de l'eau. Et nous touchons les serpents sans qu'ils nous mordent. Il y a beaucoup de gens comme moi, là d'où je viens.

— D'où venez-vous ?

— Du nord de la Géorgie⁸. J'ai aussi fait des études d'herpétologie, mais ce n'est pas là que j'ai appris à ne pas me faire mordre. Voyez-vous, comme je suis *pioure*, j'aime les serpents, et ils le savent.

— Tous les goûts sont dans la nature, reconnut sentencieusement Langelot. Entre le café et les serpents, je préfère le café.

— Il ne faut pas parler légèrement de ces choses, répliqua Sybil. Mais je vois que vous êtes tout à fait contaminé, vous. Aussi bien n'est-ce pas de vous que je m'inquiète. C'est de mes serpents. Mes *mocassins*, monsieur, ne sont pas des assassins.

— Les grenouilles de Sidney ne seraient pas de votre avis.

— Tuer pour se nourrir, c'est différent. Mais voyez ce qu'il leur a fait faire ! Il leur a fait mordre Scavenger à mort. Ce sera la même chose pour vous.

— Je le crains, dit Langelot en émettant un profond soupir.

— Oui, je comprends, cela vous ennuie de mourir. Cependant c'est bien préférable à assassiner. Quand j'ai été engagée, on ne m'a pas dit à quoi serviraient mes *mocassins*.

— Vous croyiez que Sidney était un honnête marchand de nouilles ?

— Pas tout à fait. Vous voyez, ma famille et mes voisins, nous nous réunissons quelquefois pour faire des parties de serpents...

— Pour faire quoi ?

— Des réunions, où tout le monde touche des serpents.

— Et personne ne se fait mordre ?

— Si, mais ceux-là meurent, et cela prouve qu'ils n'étaient pas tout à fait *pioures*.

— Ah ! c'est pratique.

— Seulement ces réunions sont interdites par la loi. Je me suis fait prendre deux fois de suite et je devais rester longtemps en prison. Mr. Sidney m'en a fait sortir. En échange je devais lui promettre de l'aider à faire des choses pas très régulières, comme par exemple de vous attirer dans ce guet-apens. Comme récompense, je pourrais m'occuper de serpents tant que je voudrais. Et ça, c'est toute ma vie. Alors j'ai accepté parce que je croyais qu'il s'agissait simplement de faire des missions un peu secrètes...

— Pour le gouvernement ?

— Ça m'est égal. Ils sont tous *impioures* au gouvernement. Mais ce que je refuse, c'est de vous laisser transformer mes mocassins en tueurs à gages ! »

Ce point de vue était plutôt nouveau pour Langelot, mais l'agent secret était tout prêt à s'y adapter, pourvu qu'il pût en tirer quelque avantage.

« Je comprends, dit-il. Cela serait déplorable. Et alors, comment pourrais-je vous aider ?

— C'est pourtant clair, répondit l'illuminée. Vous devez vous en aller.

— S'il ne faut que cela pour vous faire plaisir, je consentirai peut-être à fournir un petit effort. Avez-vous accès à la machinerie qui commande le pont-levis ?

— Non. Mr. Sidney garde sur lui l'une des deux clefs. Joe a l'autre.
— Pouvez-vous téléphoner à l'extérieur ?
— Il n'y a pas de téléphone. Rien qu'un poste radio. Joe ou le chauffeur le surveillent nuit et jour.

— À quoi servent les grillages qui divisent le fossé en plusieurs secteurs ?

— À séparer les mocassins. Voyez-vous, en réalité, ils ne sont pas du tout agressifs. Si on les laissait libres, ils s'installeraient tous ensemble sur l'une des plates-formes et ne patrouilleraient plus. Je vous dis que ce sont de bonnes petites bêtes. N'est-ce pas, Darling ? N'est-ce pas, Sweetie ? »

Sybil déposa un baiser sur chacune des deux têtes triangulaires qui clignèrent alors des yeux. Peut-être était-ce de plaisir, mais Langelot eut l'impression que le clin d'œil lui était adressé : « Sont-ils bêtes, ces herpétologues ! » semblaient dire Sweetie et Darling.

« Mais si je m'élançais dans le fossé et que je le traversais en quelques brasses ?

— Vous n'en réchapperiez pas. Les mocassins sont rapides comme l'éclair.

— Bien. Pourriez-vous administrer un somnifère à Sidney et Compagnie ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Je suis *pioure*. Je suis contre l'utilisation de toute drogue agissant sur le cerveau. C'est presque aussi mauvais que le thé ou le café.

— Savez-vous s'il est vrai que Sidney peut réunir des centaines d'agents ?

— Oui. Il est en contact avec une organisation terroriste espagnole.

— Savez-vous ce qu'il compte faire du chef du SNIF quand il l'aura capturé ? Va-t-il le ramener ici ?

— Non. Il en parlait hier à table. Il est en contact radio avec un sous-marin...

— Ah ! je connais. *Le Sphinx*, commandé par le commodore Burma.

— Oui, c'est le nom qu'il utilise quand il lui parle à la radio. Le sous-marin croise en Méditerranée, et Mr. Sidney lui a fixé un rendez-vous.

— Où cela ?
— Un peu de longitude, un peu de latitude... Une histoire comme ça.

— Vous ne pourriez pas être un peu plus précise ?

— Les herpétologues ne sont pas des géographes.

— Savez-vous comment il compte se rendre à bord de ce sous-marin ?

— Il a un petit bateau caché quelque part. Je ne sais pas où.

— Sybil, vous êtes la personne la plus mal renseignée du monde. Et moi, est-ce que je serai du voyage ?

— Non, justement : c'est cela qui m'affole. Mr. Sidney a dit à table qu'on n'aurait pas besoin de nourrir les mocassins demain parce qu'ils avaient un menu tout préparé. Vous.

— Alors dites-moi, vous avez une idée ?

— Pour quoi ?

— Pour me faire évader.

— Pour qui prenez-vous les herpétologues ? Pour des agents secrets ? C'est votre spécialité, ça. Est-ce que je vous demande de me fournir des idées sur les serpents ? »

Langelot soupira profondément.

« Ma chère Sybil, peut-on vous demander pourquoi vous êtes venue me rendre cette agréable visite ? Pour me remonter le moral, peut-être ?

— Pour vous déclarer qu'il est urgent que vous songiez à empêcher mes mocassins de commettre un autre crime.

— Je suis prêt à vous promettre que je ferai de mon mieux.

— Eh bien, c'est heureux ! »

Sur quoi, Sybil tourna les talons et sortit, refermant la porte à clef derrière elle. Darling et Sweetie, dodelinant de la tête, se tournèrent vers Langelot au moment où elle franchissait le seuil et lui adressèrent un dernier clin d'œil.

« Eh ! Pst ! Au moins ne fermez pas la porte à clef ! cria Langelot.

— Cela serait agir contre ma conscience, répondit la voix de la *pioure* Sybil. Vous devez vous enfuir vous-même. Moi, je ne peux pas trahir qui me paie. »

« Cette fille est complètement folle, murmura Langelot. Dommage, j'avais commencé à compter sur elle. Apparemment la meilleure solution sera encore de m'adresser au premier agent de police que je verrai demain. Les sidneyistes me brûleront la cervelle.

Ce sera préférable aux douceurs que me feraient Darling ou Sweetie. Et encore, j'aurai de la chance si je réussis à trouver un véritable policier : Sidney est capable d'en disposer de faux autour de moi. Alors... »

À cet instant une minuscule tache lumineuse apparut sur le mur qui faisait face au soupirail.



XIII

« LAISSEZ-MOI ! Laissez-moi, tous ! Il faut que j'aïlle sauver Langelot ! »

Le blessé avait été relevé sur la route, près d'une Seat qui, ayant essayé de grimper à un arbre, n'avait réussi qu'à se dresser debout sur son pare-chocs arrière, le pont avant appuyé au tronc. Par bonheur, la portière droite était restée ouverte et, au moment du choc, le conducteur avait été éjecté sur le côté. Un épicier l'avait ramassé au petit matin, saignant et geignant beaucoup. Il l'avait immédiatement emmené à l'hôpital de Malaga, où des examens avaient été pratiqués. Le patient demeurait toujours en état de choc. Mais aucune lésion sérieuse n'avait été relevée.

« Qu'on le laisse dormir, avait dit le vieux docteur Ramirez. C'est tout ce qu'il lui faut, à ce pauvre touriste français, ce pauvre M. Langelot. »

C'était en effet le nom qu'on avait trouvé dans les papiers du blessé. C'était celui qui figurait maintenant au-dessus de son lit. Et voilà que le pauvre touriste français repoussait les infirmières et les étudiants en médecine qui l'entouraient, allongeait un coup de poing au docteur Ramirez lui-même, et s'écriait : « Il faut que j'aïlle sauver Langelot. »

Ramirez sourit dans sa barbiche blanche.

« Je maintiens mon diagnostic, dit-il. Le cerveau n'est pas atteint. Simplement le patient a eu grand-peur pour sa vie, et c'est pour cela qu'il pense qu'il doit aller se sauver lui-même. Qu'on lui donne une double dose de sédatif. Il se réveillera tout à fait normal demain. »

Le médecin et sa suite sortirent. L'infirmière alla préparer une injection de calmant. Edmond Balantinier inspecta rapidement la chambre toute blanche où il se trouvait. Il fut affolé de voir le nom « Langelot » inscrit au-dessus de son lit.

« Je ne sais plus qui je suis, balbutia-t-il. C'est peut-être Balantinier qu'il faut que j'aille sauver. Et vite ! Il faut que je sois parti avant que l'infirmière ne revienne. »

Sautant du lit, il courut à la chaise sur laquelle ses vêtements avaient été déposés. Ses vêtements ? Non. Ceux de Langelot. Eh bien, oui, les siens, puisqu'il était Langelot. Ah ! ce pauvre Edmond qui était resté à sa place, entouré de serpents ! Ce pauvre jeune Balantinier qui promettait tant ! Il fallait le sauver à n'importe quel prix.

Et Mirabelle, abandonnée en pleine montagne, en pleine nuit, par ce petit imbécile prétentieux de Langelot ! Non ! Par Balantinier ! Car Mirabelle était la cousine de Balantinier : cela, au moins, était sûr.

« Or, elle est ma cousine. Donc j'avais raison. Je suis bien Balantinier. Et il faut que je sauve Langelot qui m'a sauvé, et Mirabelle qui est une idiote, mais pas méchante au fond. »

En un tour de main, il s'était habillé. Les pas de l'infirmière retentirent dans le couloir. Edmond courut à la fenêtre. Elle donnait sur un jardin luxuriant, planté de palmiers. Il ouvrit et sauta. Ayant atterri dans un parterre d'arums, il partit au galop sans se retourner. Le mur du jardin n'était pas haut. Edmond grimpa par-dessus et se laissa tomber sur un trottoir.

Il s'aperçut alors qu'il n'avait aucune idée ni du lieu où il se trouvait, ni de la date. Il avisa le premier passant et, rassemblant tout l'espagnol qu'il connaissait, il demanda :

« Pardon, caballero, pourriez-vous me dire quel jour nous sommes ? »

Le vieux monsieur auquel il s'était adressé le regarda d'un air soupçonneux par-dessus ses lunettes.

« Vendredi, jeune homme.

— Vendredi ? Je croyais : jeudi. Et comment s'appelle cette ville ? »

Sur quoi, étant donné le voisinage de l'hôpital, le vieux monsieur le prit pour un fou qui s'en serait échappé, et partit à toutes jambes, en criant :

« Police ! Police ! »

Edmond ne demanda pas son reste et fila dans la direction contraire.

« Vendredi, se répétait-il, vendredi ! Il y a au moins trente-six heures que j'ai eu cet accident. Qu'est devenu Langelot ? Qu'est devenue Mirabelle ? »

Une transformation s'était opérée en lui pendant qu'il était inconscient. Non qu'il fût devenu différent lui-même, mais les choses avaient changé pour lui. Il savait maintenant ce qui était important et ce qui l'était moins. Sauver Langelot, mis en péril par un mouvement d'envie dont il n'y avait pas lieu d'être fier, retrouver Mirabelle, abandonnée par mauvaise humeur, ça, c'était important.

« Autrement, je ne pourrais plus me regarder en face dans mon miroir ! »

Et se regarder dans son miroir, c'était une occupation dont Edmond Balantinier ne pouvait se passer.

« Trente-six heures ! J'ai perdu trente-six heures ! »

Soudain il se rappela le papier qu'il avait jeté aux quatre vents.

« Sauver Langelot, c'est très bien, mais comment faire sans numéro de téléphone ? »

Le plus urgent était de retrouver Mirabelle. Peut-être se souvenait-elle de ce numéro ? Encore qu'avec sa mémoire, la pauvre... Edmond héla un taxi et donna l'adresse du Torremar.

« Mais c'est à Marbella, ça, lui dit le chauffeur.

— Eh bien oui, et alors ? Vous ne savez pas conduire sur la grand-route ?

— Mais nous sommes à Malaga, mon garçon. Tu as de quoi me payer une course de cinquante-cinq kilomètres ?

— Pour qui me prenez-vous ? Pour un pauvre ? »

Edmond porta la main à sa poche : elle était vide.

Langelot avait donné son portefeuille à Mirabelle.

« Mes parents vous paieront », dit Edmond.

Il se rappelait que ses parents n'étaient pas là, mais cela ne l'inquiétait pas beaucoup. Si le chauffeur n'était pas payé, tant pis pour lui.

« Pas d'argent, pas de course », déclara l'Espagnol, et il démarra.

Edmond mit ses mains en porte-voix :

« Imbécile ! hurla-t-il. Tu crois m'ennuyer ? Et l'auto-stop, c'est fait pour les chiens ? »

Il rejoignit à pied la route qui longe la mer, et leva le pouce. Une Volkswagen qui passait s'arrêta. Elle allait à Torremolinos. Ce serait toujours quatorze kilomètres de faits. Pourtant, une Volkswagen... Edmond hésita. C'était bien peu distingué. Mais il réfléchit que personne au Torremar ne le verrait arriver, et il accepta gracieusement de se laisser conduire. À Torremolinos, il eut la chance de trouver une Rolls, mais malheureusement elle n'allait que jusqu'à Fuengirola. Là, il dut attendre une bonne demi-heure. Personne ne s'arrêtait, pas même cette ravissante Lancia bleu ciel, pas même cette Alfa Roméo cerise... Finalement ce fut un triporteur, conduit par un marchand de quatre saisons, à la physionomie de bandit ornée d'une superbe moustache en guidon de vélo, qui stoppa.



« Touriste ? demanda le moustachu.

— Oui. »

Cela fit rire le brave homme. Tous les touristes le faisaient rire. Quelle bande d'empotés c'était !

« Tu vas à Marbella ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Grimpe dans la caisse. »

Ô scandale ! ô conflit cornélien ! Edmond Balantinier dans la caisse d'un triporteur, parmi des trognons de choux et trois vieilles

carottes ? Mais il fallait sauver Langelot ! Edmond monta de mauvaise grâce, en se disant qu'il descendait à l'entrée du village.

« À quel hôtel tu perches, mon gars ? demanda le marchand en soufflant dans sa moustache.

— Au Torremar ! » répondit Edmond.

Ça lui montrera un peu qui je suis, pensait-il. En arrivant à Marbella, il tapa dans le dos du conducteur :

« Arrêtez. Je descends.

— Non, fit l'autre. Ce n'est point encore le Torremar. »

Ces pauvres touristes, se disait-il, ça ne connaît rien à rien. Ça serait beaucoup plus heureux si ça restait chez soi.

« Je veux descendre ! cria Edmond, gesticulant, essayant de se mettre debout, et retombant dans les carottes.

— Ce n'est point ici, je te dis. Moi, quand je conduis quelqu'un, je le laisse à sa porte », répliqua le vieux têtue.

Et ce fut précisément ce qu'il fit. Le triporteur s'arrêta entre deux palmiers au pied même du perron, et le portier galonné, cherchant à cacher sa surprise, vint aider Edmond à descendre de son perchoir. Rouge jusqu'aux oreilles, ne regardant ni à droite ni à gauche, mais trouvant quelque satisfaction intérieure à l'idée qu'il avait sacrifié son prestige à son devoir, Edmond courut à la chambre de Mirabelle.



XIV

.-.. .- - . - - . . - .. - - - - -
. - .. . - - . - - . . - .. - - - - -

UN ÉCLAIR de lumière, puis une tache blanche demeurant plus longtemps sur le mur, puis deux éclairs, puis une longue période d'obscurité, puis un éclair, puis une tache prolongée, puis l'obscurité, puis une tache prolongée...

Le rythme de la transmission était si lent que Langelot mit du temps à comprendre de quoi il s'agissait. Une torche pourvue d'un bouton à ressort était braquée sur son soupirail, et signalait en morse :

LANGELOT...

LANGELOT...

et ainsi de suite. L'inconnu n'appartenait pas au SNIF – sans quoi il eût été un meilleur opérateur et aurait sûrement utilisé le numéro de Langelot, 222, qui ne faisait que trois signes, plutôt que son nom qui en faisait huit.

S'agissait-il d'un piège quelconque tendu par Sidney pour vérifier l'action du sérum de Casarabonela ? Bah ! on verrait bien. Encore une chance que Sybil eût oublié sa torche, et que celle-ci fût pourvue

elle aussi d'un bouton à ressort permettant de lancer des éclairs rapides pour figurer les points.

Langelot bondit hors de son lit, saisit l'instrument, posa l'escabeau près du soupirail et monta dessus. Il vit clairement les coups de torche lancés à une trentaine de mètres de la maison et étroitement focalisés sur le soupirail du prisonnier. Quelqu'un prenait des risques sérieux... La lampe de Sybil entra en action :

— — . — .. — .. — — — — .. — ...
QUI ÊTES VOUS

La réponse ne se fit pas attendre, aussi laborieuse que les premiers appels :

PLUS LENTEMENT SVP

Langelot répéta à une allure qui lui aurait valu un 0 sur 20 à l'école du SNIF :

QUI ÊTES VOUS

Réponse :

EDMOND MIRABELLE DONNEZ NUMÉRO TÉLÉPHONE

« Eh bien, pensa Langelot, ils ont mis du temps à s'apercevoir qu'ils l'avaient perdu. »

Il passa la phrase suivante :

NOTEZ MESSAGE

PRÊT, répondit la torche.

Mot à mot, lettre à lettre, Langelot passa une longue communication où il mettait ses chefs au courant de sa situation ; il expliquait qu'il avait remplacé la provision de sérum par de l'eau pure et il exposait le stratagème qu'il avait inventé pour s'assurer un sursis. À tout cela, il ajouta les minces renseignements recueillis auprès de Sybil. Après avoir donné le numéro de téléphone du SNIF, il conclut :

CESSEZ TRANSMISSION

Chaque minute de plus que les cousins passaient si près de la maison les exposait à être repérés et poursuivis par les sidneyistes.

Malgré cet ordre, il y eut encore un message, transmis d'une main encore plus malhabile que la première :

TU ES HÉRO...

« Comment fait-on un i tréma, Edmond ? »

Derrière le rocher qui leur servait de couvert, Edmond referma brusquement son Larousse :

« Ça suffit comme ça, Mirabelle. Tu ne vas pas lui faire une déclaration d'amour en morse. Maintenant il s'agit de décamper en

vitesse.

— Mais le pauvre a besoin d'encouragements, dans sa cave !

— Moi, je n'en ai pas eu, et je n'ai pas perdu courage pour autant ! Tu avoueras en passant que l'idée de lui transmettre un message lumineux n'était pas mauvaise. Dans le fond, tu vois, je crois que je serais plutôt doué comme agent secret... »

Langelot se recoucha, tout songeur. Les plus grands espoirs lui étaient de nouveau permis. Soit le SNIF attaquerait le repaire de Sidney cette nuit même. Soit, si le temps manquait, un commando serait envoyé à la Giralda, qui deviendrait alors le théâtre d'une bataille rangée. Ou peut-être, si le gouvernement espagnol donnait son accord, la Giralda serait transformée en souricière : ce serait alors la police locale qui s'emparerait de Sidney.

« Dommage, dommage, pensa Langelot. J'aurais bien aimé faire ce gros cadeau à Montferrand. Mais enfin, si je m'en tire moi-même, ce ne sera déjà pas mal, étant donné où les choses en étaient il n'y a pas une heure ! »

Il n'y eut pas d'attaque cette nuit-là.

Le matin, Casarabonela servit encore le petit déjeuner du prisonnier au lit. Le médecin ne se tenait plus d'aise. Il faisait de grands projets.

« Après le chef du SNIF, disait-il, je ferai capturer par ce brave Sidney les patrons des services secrets américains et soviétiques. Ensuite, j'aimerais appliquer mon sérum au Présidentissime Maréchal Docteur Ali Aman Dadi. Je suis sûr qu'on obtiendrait des résultats intéressants. Et puis au fameux Professeur Propergol... Quant à votre chef, monsieur le lieutenant, à tout seigneur tout honneur : j'ai refait un flacon de sérum Casarabonela spécialement pour lui ! »

Le déjeuner pris, on s'entassa dans la Landrover qui avait trois rangs de sièges : Langelot était assis derrière, entre Joe qui braquait sur lui un petit pistolet 6,35 disparaissant presque entièrement dans la main énorme de l'infirmier, et Sybil, qui emportait Sweetie et Darling, toujours malades, dans ses manches ; Sidney, indifférent à la présence des serpents, occupait tout le siège du milieu ; le petit docteur avait pris place à côté du chauffeur, sa mallette noire à fermoirs de cuivre sur ses genoux.

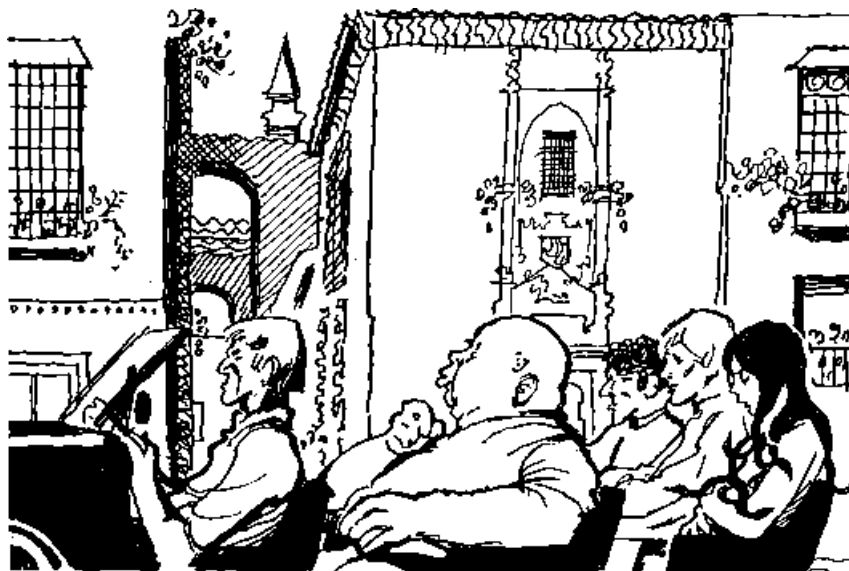
Langelot s'attendait à une embuscade au sortir de la propriété. Il n'y en eut pas. Sur la route de Carratraca, il y avait aussi plusieurs

endroits favorables à une attaque surprise, et il se raidit à l'approche de chacun d'eux, mais il ne s'y passa rien. De Carratraca à Osuna, Langelot demeura encore sur le qui-vive, car les petites routes qu'on suivait se prêtaient aux coups de main. Après Osuna, comme on rejoignait la nationale, il se dit :

« Tout va se jouer à la Giralda. »

Il savait qu'il courait toujours les plus grands dangers, mais cela, c'était son métier. S'il fallait mourir d'une balle au combat, surtout en léguant Sidney aux forces de l'ordre, Langelot était prêt. Tout valait mieux que le fossé aux serpents et le sort de l'infortuné Scavenger.

Séville est une ville très étendue, et il fallut un bon moment à la Landrover pour atteindre le quartier de la cathédrale. Pendant tout le chemin, la conversation avait été inexistante, chacun s'occupant de ses affaires. Mr. Sidney suçait des bonbons, Sybil relisait un manuel d'herpétologie ou pouponnait ses favoris, Casarabonela dressait des listes de futures victimes, le chauffeur conduisait, Joe surveillait Langelot, Langelot faisait des projets pour la fin de sa permission ; en particulier il se demandait si Chouquette et Mirabelle sympathiseraient, ou si un soupçon de jalousie les en empêcherait. Mais lorsqu'enfin la Landrover s'arrêta à deux heures dans un garage où une place avait été retenue à l'avance, Mr. Sidney tint un discours :



« Mes amis, nous allons commencer par partager un petit en-cas que le bon docteur Casarabonela s'est chargé de nous préparer. Ensuite, en vrais touristes, nous irons visiter la Giralda. Sybil, vous laisserez vos serpents dans le panier qui aura servi à transporter le déjeuner : je sais ce que vous allez dire, ils s'ennuieront tout seuls, mais je ne veux pas courir le risque d'attirer l'attention sur nous. Pour le reste, excepté le chauffeur qui a ses ordres, chacun d'entre vous n'a pratiquement rien à faire, sauf à me suivre. Langelot, détachez-vous du groupe, agissez avec naturel, et surtout n'oubliez pas que vous serez constamment entouré d'une douzaine de faux touristes, qui n'auront rien de plus pressé que de vous enfoncer une aiguille empoisonnée dans le foie si vous bronchez le moins du monde. Certains seront déguisés en policiers, d'autres en prêtres, d'autres seront des femmes... En fait, la seule personne qui aura le loisir de vous approcher sera votre contact. Si vous me trahissez par le moindre geste, nous recommencerons l'opération « grenouille » à votre profit. Sinon, d'ici quelques jours, je vous libérerai comme je vous l'ai promis. De toute manière, vous ne pouvez rien faire pour sauver votre chef : lui aussi sera entouré d'une multitude d'hommes à moi. Si, au moment de sa capture, il nous oppose la moindre résistance, le bon docteur Cas' lui fera une injection anesthésiante, et nous l'emporterons avec l'aide de la police en disant que c'est un ami qui s'est trouvé mal. La capture elle-même sera effectuée par un groupe de spécialistes du kidnapping que j'ai engagés à prix d'or. Nous autres ne serons là que comme spectateurs. Soyez calmes, mes enfants, surtout vous, Langelot, et tout ira comme sur des roulettes. »

Langelot n'avait aucun mal à être calme : il savait que le chef du SNIF ne serait pas au rendez-vous, et ne songeait qu'à jouer des pieds et des poings dès que l'occasion lui en serait fournie par ses camarades qu'il attendait d'un moment à l'autre. L'attaque aurait-elle lieu sur le parcours entre le garage et la Giralda ?

Se mêlant au flot des touristes de toutes les nations, le groupe de Sidney fit pacifiquement une centaine de mètres. Seule la monstrueuse corpulence de la Gélatine attirait peut-être l'attention : pour le reste, on eût dit une petite bande de touristes relativement inoffensifs comme tous les autres.

Casarabonela fit la queue pour acheter les billets. Le soleil était haut dans le ciel. D'innombrables pigeons s'ébattaient sur les

trottoirs. Langelot leva la tête. La vénérable tour, vieille de près de huit siècles, haute de près de cent mètres, écrasait les environs de sa masse. Casarabonela revenait, jouant les guides :

« Mademoiselle et messieurs, vous verrez à quel point cette construction est curieuse. Au lieu d'un escalier, elle contient une rampe qui monte en spirale jusqu'au sommet de l'édifice. Au temps jadis, on pouvait donc parvenir en haut sans descendre de son cheval ou de son mulet... »

On entra.

Les touristes étaient innombrables. Ils ressemblaient à tous les touristes du monde, jouaient des jumelles, de l'appareil photo et de la caméra, braillaient dans toutes les langues, grignotaient des morceaux de chocolat, suçaient des glaces...

Parmi eux, certains étaient des kidnappeurs déguisés en touristes, et d'autres, probablement, des agents du SNIF déguisés en kidnappeurs déguisés en touristes.

Langelot chercha des visages de connaissance et n'en trouva pas. Cependant il était 15 h 03. La rampe s'élevait toujours, tournant à angle droit, à intervalles réguliers. Sidney commençait à s'essouffler. Joe était obligé de le soutenir et sa vigilance se relâchait en conséquence. Langelot, qui, conformément aux instructions reçues, marchait indépendamment du groupe, se demandait si le moment n'était pas venu d'essayer de fausser compagnie à ses gardiens. Mais non : le SNIF avait sûrement combiné quelque projet plus raffiné. Il ne s'agissait pas de le faire manquer.

Cependant, comme rien ne forçait Langelot à marcher au pas de Sidney, il accéléra un peu. Il lui sembla que d'autres touristes faisaient comme lui, mais, visiblement, l'opération avait été montée par des experts. Ceux qui filaient Langelot se relayaient de minute en minute, si bien que, tout professionnel qu'il était, il n'arrivait pas à les identifier.

Enfin, hâtant encore le pas, le snifien atteignit le balcon supérieur. Ses camarades étaient peut-être massés là : ils interdiraient la porte aux sidneyistes, et, s'il y en avait déjà sur le balcon, leur offriraient de choisir entre la reddition et la culbute.

Oui, c'était sûrement là l'idée de Montferrand.

Courant presque, Langelot se précipita sur le balcon...

Il n'y avait là qu'une patrouille entière de scouts, trois bonnes sœurs, quelques jeunes filles, deux jeunes garçons aux cheveux longs

flottant dans le vent.

Et puis aussi... Sûrement Langelot ne se trompait pas : cette silhouette, il l'aurait reconnue entre mille ! L'homme aux cheveux gris fer, vêtu d'une veste de sport beige et d'un pantalon blanc, la jambe droite un peu raide, se tenait accoudé au garde-fou en fumant la pipe.

Ou bien il avait des yeux dans le dos, ou bien quelqu'un lui signala l'arrivée de l'agent secret, car il se retourna brusquement : c'était le capitaine Montferrand, le chef direct de Langelot, presque son père adoptif.





XV

PAS un muscle du visage de Langelot ne trahit son émotion. Il feignit de regarder autour de lui comme s'il n'avait reconnu personne.

Montferrand l'eut atteint en trois enjambées. Il lui dit à voix basse mais distincte :

« L'occasion vous sera donnée de fuir. Prenez-la. C'est un ordre. Point de recueil : le musée de la Semana Santa. »

Il avait à peine achevé de parler que deux hommes athlétiques et basanés qui s'étaient tenus embusqués derrière des colonnes le saisissaient par les bras.

« Ne résistez pas, ou vous serez anesthésié », dit l'un d'eux, pendant que l'autre, d'une main experte, extrayait le pistolet que Montferrand portait sous l'aisselle gauche.

En même temps, une fille blonde attrapait Langelot par le cou, tout en se serrant contre lui et en lui pressant contre les côtes la pointe d'un stylet. Une brune braquait sur lui un appareil photo. Il ne fallait pas être grand sorcier pour deviner quel genre de petit oiseau pouvait en sortir.

Tout avait été fait avec une telle maestria, que ni les bonnes sœurs, ni les scouts, ni les touristes chevelus ne s'étaient aperçus de rien.

Montferrand ne résistait pas. Simplement il tourna la tête vers Langelot et lui dit calmement :

« Langelot, vous m'avez trahi. »

Le croyait-il vraiment ? Sûrement pas. Et pourtant ces mots qui ne signifiaient rien transpercèrent le cœur de Langelot. Ah ! comme il aurait voulu s'écrier :

« Non, mon capitaine ! Je mourrais dix fois plutôt que de vous trahir. »

Mais l'heure n'était pas aux effusions sentimentales.

Encadré par les deux filles, comme Montferrand l'était par les deux gars, Langelot se laissa piloter vers l'intérieur de la Giralda.

On descendit le plan incliné à allure précipitée. À mi-hauteur, on croisa Sidney et son groupe. La Gélatine s'épanouit. Ses joues ballottèrent. Casarabonela lui dit :

« Merci, mon cher ! C'est le plus beau jour de ma vie. »

La mégalomanie des inventeurs commençait à s'emparer de lui : ce n'était que pour lui faire plaisir, semblait-il, que Sidney faisait capturer les grands hommes !

Montferrand toisa ses vainqueurs avec mépris.

« Vous êtes le chef du SNIF ? » demanda Sidney.

L'eau lui en était venue à la bouche et il dut s'essuyer les lèvres avec son mouchoir.

« Affirmatif », laissa tomber le capitaine, qui ne commandait pourtant que la section Protection.

Le groupe fit demi-tour, précédant les deux prisonniers et leurs gardiens. Langelot fermait la marche, les deux filles, la brune et la blonde, accrochées à lui. Elles n'étaient pas laides, d'ailleurs, si musclées quelles fussent, et en d'autres circonstances il n'aurait pas trouvé la situation désagréable : les garçons solitaires qui le croisaient lui jetaient des regards d'envie...

On arriva au bas de la Giralda.

Une gigantesque limousine noire, à quatre portières de chaque côté, stationnait devant l'entrée. Un fanion flottait sur son capot. De faux policiers faisaient circuler les passants de manière à permettre à la limousine de démarrer dès que tout le monde aurait embarqué. Le moteur tournait. Le chauffeur était au volant, le pied sur la pédale d'embrayage.

Casarabonela monta par la première portière ; Sidney, par la deuxième ; les deux athlètes basanés tirèrent et poussèrent

Montferrand par la troisième ; la quatrième était réservée à Langelot et à ses deux gardiennes qui arrivaient en queue du cortège.

Cependant, au moment de s'asseoir à côté de Sidney, Sybil s'arrêta :

« Sweetie ! Darling ! s'écria-t-elle. Ils vont mourir dans le panier. Je vais les chercher... »

Un des faux policiers la saisit à bras le corps, l'enfourna dans la voiture et claqua la portière.

À cet instant deux ouvriers arrivaient, portant sur l'épaule gauche une poutre qu'ils maintenaient à deux mains.

« On ne passe pas, leur dit un autre policier.

— Ah ! bon », fit le premier ouvrier, un grand gars roux, bien découpé.

Il pivota sur place.

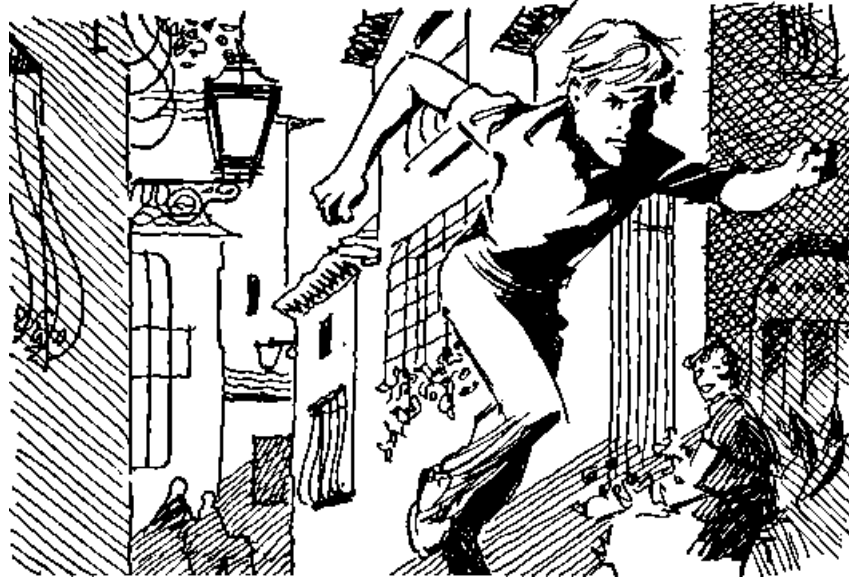
Entraînée par le mouvement, la poutre, que son camarade avait lâchée, vint heurter le policier sur le côté de la tête. Il s'abattit. L'ouvrier, qui n'avait l'air de s'être aperçu de rien, fit un tour complet sur lui-même et reprit sa marche en avant, aidé par son collègue, sur l'épaule droite de qui la poutre était venue se placer avec naturel.

« Attention, maladroits ! » cria la blonde gardienne de Langelot, voyant le tandem foncer sur elle.

Aussi sourd que stupide, le roux fit deux pas de plus : la poutre la heurta en plein front. Elle tomba à la renverse.

Deux autres faux policiers arrivaient à la rescousse. Ce fut au tour du deuxième ouvrier de pivoter sur place et de les balayer d'un revers de poutre, après quoi il la reposa sur l'épaule droite de son camarade. Ce petit ballet avait été exécuté avec la précision d'un numéro de cirque.

Langelot, de son côté, ne perdait pas son temps. D'un coup de pied au tendon d'Achille et d'un coup de coude simultané au plexus solaire il s'était débarrassé de sa gardienne brune. D'un bond, il fut sur le coffre de la voiture. D'un deuxième, sur la chaussée, et, zigzaguant à travers la foule, il fonça vers le Barrio de la Cruz.



La Gélatine n'avait pas menti. Même à l'extérieur de la Giralda, plusieurs de ses hommes étaient apostés. L'un d'eux, déguisé en marchand de sirop d'orgeat, essaya de jeter sa voiture sur le passage du fuyard. Langelot sauta par-dessus. Un autre, habillé en touriste américain, tenta de l'attraper au lasso avec la bandoulière de sa caméra. Langelot lui plongea entre les jambes. Trois autres se lancèrent à sa poursuite.

Langelot connaissait assez bien Séville, et en particulier ce quartier plein de vieilles maisons construites autour de patios auxquels on accède par des grilles de fer forgé. Certains de ces patios communiquent entre eux. Langelot se jeta dans ce labyrinthe, et il eut tôt fait d'y égarer ses poursuivants. À peine hors d'haleine, il arriva au musée où sont entreposés les cagoules, les crucifix, les statues, les bijoux, les costumes centenaires utilisés par les pénitents de la Semaine Sainte. Sur le seuil, deux garçons se tenaient négligemment adossés au mur, la main droite dans la poche du veston.

Langelot reconnut deux camarades du SNIF : les aspirants Gaspard et Esbon.

« Salut, Langelot, dit Gaspard. Content de te revoir en vie. Dis donc, tu as déjà visité ce musée ? Il y a là-dedans des idées de déguisements formidables. Tu me vois en cagoule ?

— Étant donné la bobine que tu as, ça t'avantagerait beaucoup, répondit Langelot.

— Entre, fit Esbon. Le p.c. est à l'intérieur. Dis donc, la prochaine fois que tu prendras une permission, essaie de ne pas déranger tout

le SNIF. Moi, par exemple, je sortais de la maison pour aller au cinéma avec Poussette, quand le téléphone a sonné : « avion spécial, casse-pipe à Séville ! »

Les snifiens se taquinaient souvent ainsi : cela n'enlevait rien à la camaraderie qui régnait entre eux.

Pendant que les deux aspirants restaient à l'extérieur pour monter la garde, Langelot entra dans un jardin luxuriant où un grand gars brun, le teint brique, les paupières proéminentes dans un long visage hâve strié de rides verticales, se promenait de long en large.

« Lieutenant Ferragu, chef de mission, se présenta-t-il en tendant la main.

— Mes respects, mon lieutenant. Sous-lieutenant Langelot, à vos ordres.

— Vous avez un bel œil au beurre noir, dites donc ! Bon, venez par ici. Tout a l'air de se dérouler au quart de poil, hein ? »

Ferragu montrait le chemin. Un couloir dallé aboutissait à une grille de fer forgé, laquelle donnait sur un patio où murmurait un jet d'eau. Langelot n'était pas plus tôt entré dans le patio qu'une jeune fille blonde et potelée se jeta à son cou. C'était Mirabelle.

« Langelot, s'écria-t-elle, tu es vivant ! Bien vivant !

— Et tout cela grâce à moi », ajouta Edmond Balantinier en s'avancant.

Langelot lui tendit la main en souriant :

« Sans rancune ?

— Mais bien sûr. De quoi t'en voudrais-je ? Tu m'as jeté dans la piscine ; je t'ai abîmé la physionomie. Tu m'as sauvé la vie ; j'ai sauvé la tienne. Nous sommes quittes.

— Ah ! Langelot, si tu savais comme je me suis inquiétée pour toi ! Edmond m'a abandonnée dans la montagne. Je me suis perdue. J'ai marché, marché... J'ai dormi à la belle étoile. Finalement de braves Andalous m'ont trouvée : ils ne comprenaient pas un mot de mon espagnol. Il m'a encore fallu des heures pour rentrer au Torremar. Et pendant tout ce temps, je me torturais d'angoisse pour toi.

— Eh bien moi, je ne me torturais pas du tout. Je me disais simplement : il faut sauver Langelot et je le sauverai. À propos, mon vieux, je suis désolé, mais j'ai un peu abîmé ta Seat de louage. Que veux-tu, j'étais pressé de voler à ton secours. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, hein ? »

Jusqu'alors, Mirabelle avait généralement accepté avec humilité les pires misères qu'Edmond lui avait fait subir. Mais ayant risqué sa vie pour aller avec lui « sauver Langelot », elle se sentait maintenant son égale.

« Et il aurait sûrement abîmé ta Midget, ajouta-t-elle, s'il n'était pas tombé en panne d'essence au bout de dix kilomètres.

— Espèce d'idiote ! Toi qui n'as même pas ton permis...

— Mon permis de grimper aux arbres en automobile ?

— Hé ! Psst ! Les bleus ! intervint Ferragu. Nous vous avons recueillis parce que le pitaine voulait assurer votre protection au cas où la Gélatine aurait découvert la part que vous avez prise à l'opération. Mais si vous me cassez les oreilles, moi, je vous mets chacun dans un parc avec un hochet et une tétine. Compris ? Langelot, au rapport ! »

Les deux snifiens entrèrent dans une petite pièce carrée avec bureau, chaises, téléphones et radio.

« Assieds-toi. Comment as-tu laissé le pitaine ?

— Entre deux sbires, dans une limousine noire immatriculée...

— Ça ne m'intéresse pas. De toute manière Sidney changera de voiture trois fois en une heure, s'il veut.

— Vous avez une filature organisée ?

— Négatif. Sidney s'en serait sûrement aperçu.

— Ah ! je comprends. Le pitaine a emporté un bip-bip qui nous permettra de le suivre au radiogoniomètre directionnel.

— Négatif. Sidney a sûrement prévu le coup : à la première occasion il fera passer le pitaine au détecteur électronique. Vous comprenez : il est essentiel que l'ennemi ait l'impression d'avoir réussi son enlèvement sans une bavure. Plus exactement avec une seule bavure : votre évasion. Mais Borgès m'a dit à la radio que tout s'était bien passé : le coup de la poutre a eu l'air à peu près naturel. Évidemment, d'un point de vue strictement professionnel, il aurait été préférable de ne pas vous libérer. Mais Montferrand pensait que Sidney vous ferait éliminer dès que vous auriez fini de jouer votre rôle. Et comme il a la faiblesse de tenir à vous... il a déclaré que votre entraînement avait coûté si cher au contribuable qu'il fallait que nous fassions l'impossible pour vous sauver. Et que si nous ne réussissions pas, nous aurions affaire à lui.

— Oui, mais... Montferrand lui-même est à la merci du SPHINX. Son entraînement à lui a coûté encore plus cher que le mien.

— C'est ce que je lui ai fait remarquer. Il a répliqué qu'il l'avait amorti depuis longtemps.

— Est-ce que les Espagnols sont dans le coup ? Est-ce qu'il y a des barrages sur les routes ? Des hélicoptères dans l'air ?

— Les Espagnols, mon vieux, ont eu la gentillesse de mettre ce bureau à notre disposition et de nous autoriser à faire passer la frontière à une demi-douzaine de gars armés. C'est tout. Franchement, ce n'est déjà pas mal.

— Vous voulez dire, mon lieutenant, qu'ils n'ont pas l'intention d'arrêter Sidney ?

— Précisément. Sidney est citoyen américain. Ce serait plutôt embarrassant pour l'Espagne, qui a, comme vous savez, d'excellentes relations avec l'Amérique, d'arrêter un citoyen américain et de lui faire le procès du siècle. Si encore il avait causé du tort à l'Espagne... Mais dans ce pays, il n'a guère qu'exécuté Scavenger, autre citoyen américain. Donc, l'Espagne ferme les yeux sur nos activités. C'est tout ce qu'on lui demande, hein ?

— Mais alors, mon lieutenant... comment la sécurité du capitaine est-elle assurée ? »

Ferragu se renversa dans son fauteuil. Il regarda Langelot, les paupières plissées, et, allumant une cigarette :

« Elle ne l'est pas, prononça-t-il avec sang-froid.

— Quoi ? Le capitaine Montferrand n'est pas protégé ? Mais il n'a même pas d'arme !

— Je m'en doute.

— Sidney le prend pour le chef du SNIF !

— Justement.

— Il le fera tuer après l'avoir interrogé.

— L'interrogatoire du chef du SNIF durera plus de vingt-quatre heures. Et dans vingt-quatre heures nous aurons récupéré Montferrand. Il a lui-même organisé sa libération. Vu ?

— Mais, mon lieutenant, en vingt-quatre heures, le capitaine a le temps de raconter tout ce qu'il sait du SNIF, de donner tous les agents de sa section, de...

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez vous-même rendu compte, mon cher Langelot, que vous aviez remplacé toute la provision de sérum par un placebo emprunté au robinet. Vous aviez oublié ce détail, hein ? Le

petit jeu que vous avez joué avec vos interrogateurs, le capitaine Montferrand est peut-être capable de le jouer aussi, hein ? »

Langelot s'était rejeté en arrière sur sa chaise. Pendant quelques instants il ne put parler.

« Qu'est-ce que vous avez, mon petit ? Vous vous sentez mal ? Un peu de nerf, je vous prie ! Un snifien ne s'évanouit pas comme une femmelette.

— Mon lieutenant, vous ne comprenez pas. Le capitaine m'a dit : « Vous m'avez trahi. » Eh bien...

— Eh bien ?

— C'est presque vrai : il est perdu, – et par ma faute.

— Que voulez-vous dire ?

— Que le maudit Casarabonela a refait un autre flacon de sérum. »



XVI

LES DEUX snifiens observèrent une minute de silence. Pas pour faire une cérémonie. Parce qu'ils ne trouvaient rien à dire, tout simplement.

Le capitaine Montferrand avait commis, ils le reconnaissent, une imprudence. Il était allé se mettre entre les mains de l'ennemi. Mais ce n'était pas en préférant sa sécurité personnelle à son devoir qu'il était devenu le chef de la section Protection du SNIF. L'imprudence, en l'occurrence, était grave, parce que sa capture mettait son service en péril.

« Remarquez, dit Ferragu, il devait se douter de quelque chose de ce genre. Avant de partir, il a fait changer tous les mots de passe, tous les lieux de contact, il a demandé à Snif de mettre le service en état d'alerte. S'il est interrogé et s'il parle, les dégâts seront réduits au minimum.

— Mais sa carrière, mon lieutenant ? Son prestige ? Vous voyez le capitaine reprenant sa place derrière son bureau après avoir été forcé de parler contre son gré ?

— J'ai l'impression qu'il se brûlerait plutôt la cervelle.

— Il n'irait pas jusque-là : il a une famille. Mais cette famille, justement ! Vous imaginez les petits Montferrand, qui respectent

tant leur père, apprenant qu'il est obligé de prendre sa retraite parce qu'il a démérité... ? Il faut empêcher ça, mon lieutenant.

— Je suis de votre avis. Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Nous n'avons aucun moyen de joindre Sidney et consorts avant vingt-quatre heures.

— Pourquoi vingt-quatre heures ?

— Nous avons fait des écoutes radio. Nous connaissons la date et le lieu de son rendez-vous avec le sous-marin. Dans l'entre-temps, nous n'avons pas la moindre idée sur l'endroit où Sidney va garder – et peut-être commencer à interroger – son prisonnier.

— Si les Espagnols acceptaient de faire des recherches...

— Les Espagnols n'accepteront pas. D'ailleurs, si nous leur racontions dans quel guêpier nous sommes, nous n'aurions pas bonne mine, hein ? »

Langelot se prit la tête à deux mains.

Pour l'instant, Sidney était en fuite ; mais dès qu'il s'arrêterait dans un refuge quelconque, comme le prévoyait Ferragu, il ne résisterait sans doute pas à la tentation de questionner son prisonnier avant même d'avoir atteint le sous-marin. Le sérum Casarabonela entrerait en action, et Montferrand serait perdu.

Par la faute de qui ? De Langelot.

Pourquoi, oh ! pourquoi s'était-il vanté d'avoir saboté toute la réserve de sérum ?...

Et puis la vérité se présenta à ses yeux. Montferrand savait fort bien qu'un sérum une fois composé peut être refait. Les précautions qu'il avait prises le prouvaient. Donc, il était allé se jeter entre les mains de Sidney *délibérément*, sachant qu'il serait peut-être soumis à un interrogatoire auquel il ne pourrait résister. Pourquoi avait-il fait cela ?

Pour avoir une chance de capturer Sidney ? Oui. Mais si le sérum lui était appliqué, il révélerait ses véritables intentions, et Sidney s'échapperait. Le seul résultat positif, dans ce cas, aurait été le salut de Langelot.

Donc, Montferrand, après avoir assuré la sécurité de son service, risquait sa propre vie pour que Langelot ne fût pas jeté dans le fossé aux serpents.

« Je le sauverai ! » cria le jeune agent secret en bondissant sur ses pieds.

Ferragu plissa ses paupières proéminentes.

« Vous avez une idée ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

— Oui, j'ai une idée.

— Qui ne fait pas appel à la participation des Espagnols ?

— Un tout petit peu. Tout ce que vous leur demanderez sera de vous indiquer d'où viendra un appel téléphonique qui aboutira ici. D'accord ?

— Oui, je pense qu'ils feront cela. Que vous faut-il d'autre ?

— Un avion. Une valise de médecin en peau de crocodile noire à fermoirs de cuivre. Trois voitures. Des déguisements de policiers ou de gardes civils.

— Cela peut se trouver.

— Combien de monde avez-vous ici ?

— Pas tant que cela. J'avais Borgès, Masson et della Rocca à la Giralda : les deux premiers déguisés en ouvriers porteurs de poutre, le troisième en touriste à cheveux longs : il était avec Montferrand sur le balcon. Mais ces trois-là sont allés investir la maison aux serpents. Il me reste Esbon, Gaspard et vous : c'est tout.

— Alors nous allons utiliser les cousins Balantinier.

— Vous êtes fou, mon petit gars ! Le pitaine m'a justement ordonné de veiller à leur sécurité. Et vous voulez leur faire courir des dangers supplémentaires ?

— C'est la sécurité du pitaine contre la leur. Il n'y a pas à hésiter. Une petite initiative, un petit risque, et Montferrand est sauvé !

— Dites donc, Langelot, vous n'oubliez pas que le chef de mission, c'est moi ? »

Le regard de Ferragu s'était fait plus dur.

« Euh... non, mon lieutenant. Je ne me permettrais jamais. Voici ce que vous allez nous commander de faire. »

Ferragu écouta la proposition sans mot dire, fumant d'un air ennuyé.

« Guère de chances que ça marche », conclut-il lorsque Langelot eut terminé.

À ce moment on frappa à la porte : Gaspard, Esbon, Mirabelle et Edmond venaient aux nouvelles.

« Entrez, fit Ferragu. L'opération continue.

— Mon lieutenant ! s'écria Langelot. Vous allez vraiment... ?

— Que ne ferait-on pas pour un patron comme Montferrand ? Écoutez, vous autres. Il nous faut un médecin légiste.

— Moi ! dit Gaspard.

- Deux gardes civils en chapeaux de carton bouilli. Armés.
- Moi, dit Langelot.
- Et moi, je suppose, soupira Esbon.
- Et deux mauvais chauffeurs.
- Prenez Edmond, insinua Mirabelle.
- D'accord, dit Ferragu. Il sera l'un. Et vous, l'autre, ma belle.
- Mais monsieur, je ne sais pas conduire.
- C'est exactement ce qu'on vous demande. Langelot, à vous. »

Ferragu poussait le téléphone vers le jeune agent secret qui avait déjà recherché dans l'annuaire le numéro de Radio-Séville. Une sémillante Andalouse lui répondit.



« Bonjour, señorita, dit Langelot. Vous avez une bien jolie voix. Je vous appelle pour vous demander de transmettre un message personnel extrêmement urgent. Deux serpents ont été découverts dans un garage non loin de la Giralda. D'après le vétérinaire du quartier, il s'agit d'une espèce rare, inconnue en Espagne, sûrement importée d'Amérique. D'ailleurs très venimeuse. Évidemment nous pourrions les détruire, mais nous pensons qu'ils ont peut-être une grande valeur, et nous préférons ne pas y toucher. Prière au propriétaire de se faire connaître. Sinon, on sera obligé d'en venir à de pénibles extrémités.

— Nous passerons le message immédiatement, et nous le répéterons autant de fois qu'il faudra. Quel est votre numéro de téléphone ? »

Langelot donna celui qui était inscrit sur le cadran et raccrocha.

Ce fut au tour de Ferragu de décrocher et de téléphoner à diverses adresses pour demander les services et accessoires réclamés par son jeune camarade.

« Langelot, dit Mirabelle, je ne comprends pas ce que tu cherches à faire. Comment peux-tu être sûr que Sidney va écouter la radio ?

— C'est pourtant évident, fit Edmond. Le lieutenant Ferragu nous a tout expliqué et tu n'as rien compris à rien. Ça ne m'étonne pas d'une idiote comme toi. Sidney pense qu'il a enlevé un Français qui avait rendez-vous avec un Espagnol très important. Alors naturellement les Espagnols vont s'affoler un peu, peut-être donner son signalement, peut-être le poursuivre : il faut bien qu'il se tienne au courant, le pauvre gros.

— Et il va permettre à cette jeune fille de téléphoner pour une histoire de serpents ?

— Il ne le lui permettra sûrement pas, dit Langelot, mais je fais confiance à Sybil. Si elle entend que Sweetie et Darling sont en péril, elle trouvera un moyen de prendre contact avec nous. »

L'attente commença.

Plusieurs fois le téléphone sonna. Mais c'était pour faire savoir à Ferragu que l'avion qu'il avait commandé était prêt à décoller, ou que trois costumes de gardes civils étaient à sa disposition chez tel costumier de théâtre... Gaspard se proposa pour aller chercher les déguisements et les autres accessoires.

L'attente continua sans lui.

Ferragu avait un transistor qu'il mit en marche. L'annonce concernant les serpents passait à intervalles réguliers.

16 heures... 17 heures... 18 heures... 18 heures 13.

Téléphone. Langelot décrocha.

« Allô, c'est vous qui avez trouvé les serpents ? »

C'était la voix de Sybil. L'herpétologue était au bord de l'hystérie.

« C'est nous.

— Écoutez, ils sont tout à fait inoffensifs. C'est-à-dire qu'ils vous tuent un homme comme rien, mais il ne faut pas leur faire de mal. Vous vous gantez, vous les prenez délicatement par la queue et vous les mettez dans votre baignoire. Ce sont des serpents aquatiques, vous comprenez ? Évidemment, il faut aussi prévoir une surface où ils puissent se reposer de temps en temps. Est-ce que vous aimez les serpents ?

— C'est-à-dire que...

— Je vous en supplie. Aimez-les. Et puis il y en a d'autres. On m'avait promis que je pourrais rentrer m'en occuper. Mais maintenant je commence à me demander si c'était vrai. Ils sont dans un fossé, autour d'une maison, près de Carratraca. C'est la même race. Il faut les nourrir de grenouilles. Ils doivent déjà s'ennuyer sans moi et... »

Puis un petit cri, un silence, et on raccrocha.

L'attente recommença. Esbon semblait sommeiller dans son coin. Mirabelle, de temps en temps, ouvrait la bouche pour parler, mais se rattrapait à temps. Edmond rêvait aux récits qu'il ferait de ses exploits à Nathanaël et à Hervé. Ferragu, les paupières mi-closes, ne bougeait pas plus qu'un lézard au soleil. Langelot faisait de sérieux efforts pour ne pas trahir sa nervosité.

Téléphone. Cette fois-ci, ce fut Ferragu qui prit le combiné. C'était le Service des écoutes de la Garde civile. D'une voix solennelle, le policier prononça :

« Le café La Cartuja à Chiclana de la Frontera. »

Et il raccrocha.

Une carte était suspendue au mur. Ferragu désigna Chiclana, à 135 kilomètres de Séville.

« Ils vont au moins à Algésiras, peut-être plus loin, dit Langelot.

— Ce serait logique, acquiesça Ferragu. Le rendez-vous est en Méditerranée, pas dans l'Atlantique.

— Et Sybil avait parlé d'un petit bateau, ajouta Langelot.

— On y va ! » conclut Ferragu.

Un dernier coup de téléphone et les snifiens s'entassaient avec leurs alliés dans une Ford de louage. Justement Gaspard arrivait, apportant fièrement tous les accessoires qu'il s'était procurés.

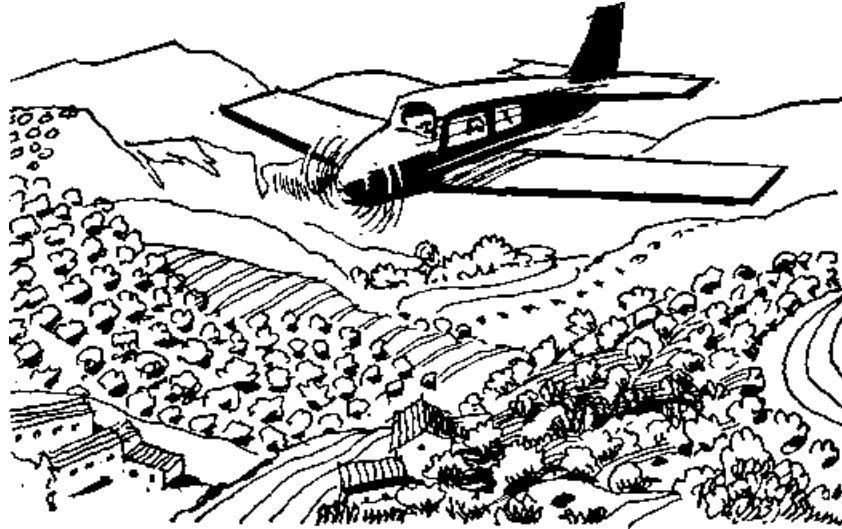
« Ça va, comme valise ? demanda-t-il à Langelot, en exhibant une mallette noire, en cuir de crocodile, identique à celle de Casarabonela.

— Impeccable, mon vieux. »

Ferragu au volant, la Ford partit à fond de train, roulant sur la gauche de la chaussée quand la droite était occupée, faisant quelquefois un détour par le trottoir, négligeant superbement les feux rouges, et ne recourant presque jamais à certain appareillage dont l'utilité est manifestement surfaite et qu'on appelle le frein.

« Voilà, Mirabelle, comme j'aimerais conduire ! » commenta Edmond.

L'aéroport. Le petit avion attendait, l'hélice tournante. Décollage. Merveilleux spectacle de l'Andalousie ondulant dans la lumière du couchant sous les ailes de l'avion. Malheureusement, les snifiens n'eurent guère le temps de l'admirer : ils devaient se livrer à de difficiles contorsions pour revêtir leurs divers déguisements.



Atterrissage à Algésiras. Les trois voitures commandées attendaient : une Opel, une Renault, une Seat.

« Eh, toi, le champion, dit Ferragu à Edmond, laquelle veux-tu démolir ?

— Beuh... Disons l'Opel.

— Bon. La Renault sera pour toi, la belle. Non, non, pas question de vous mettre au volant tout de suite. Vous les démolirez le moment venu, pas avant. Esbon, vous conduisez l'Opel. Langelot, la Renault. Gaspard, vous venez avec moi dans la Seat. Distance : cinquante mètres. »

On quitta Algésiras et on s'avança sur la route de Chiclana jusqu'à un endroit que Ferragu jugea propice. La circulation était assez fluide. Néanmoins, on rencontrait des voitures qui n'allaient pas rendre les choses plus faciles. Comment reconnaître la bonne ?

« Je me demande comment cette pauvre fille qui aime tant les serpents a fait pour qu'on lui permette de téléphoner, dit Mirabelle.

— Elle a dû feindre un malaise et demander qu'on s'arrête dans ce café. Une fois aux toilettes, elle a bondi sur le téléphone. Mais Sidney a dû se douter de quelque chose. Quelqu'un est venu l'interrompre.

— Qu'est-ce que tu crois qu'on va lui faire ?

— Ça, ma petite fille, je n'en sais rien. Et au risque de te paraître sans cœur, je t'avouerai que le sort de mon capitaine m'inquiète beaucoup plus que celui de cette folle.

— Et les serpents, Sweetie et Darling, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Ferragu les a fait chercher par un vétérinaire. Ils doivent être au zoo à l'heure qu'il est, en train de se faire traire.

— Traire ?

— Oui. On traite les serpents pour leur extraire leur venin. C'est comme cela qu'on fait du sérum anti venimeux.

— Tout le monde descend ! » ordonna Ferragu.

L'endroit choisi était un pont étroit, dominé par une colline où il était facile de poster une vedette. Ce rôle fut assumé par Esbon, à qui son chapeau de carton bouilli donnait l'air de Polichinelle.

La Renault vide fut placée dos à Algésiras, sur le bon côté de la chaussée. L'Opel, à vingt mètres plus loin, face à Algésiras, sur le mauvais côté.

« Je suis bien sûr que tu roules toujours à gauche, dit Ferragu à Edmond. Ça ne te changera pas. Tu as mis ta ceinture de sécurité ?

— Je ne la mets jamais. Je trouve que ça fait plouk.

— Eh bien, aujourd'hui tu feras plouk, c'est tout. Bon, maintenant fais-nous une démonstration de tes talents. Tu accroches la Renault de façon à la mettre un peu en diagonale, mais pas trop, hein. Fonce ! »

Pour une fois qu'on demandait à Edmond d'abîmer une voiture, il faillit passer le pont sans encombre, mais, au dernier moment il donna le coup de volant nécessaire. L'Opel projeta la Renault sur le côté dans un dramatique déchirement de carrosseries.

« Bon, c'est convaincant, dit Ferragu. Maintenant, la belle, tu remontes dans la Renault et tu t'évanouis. Toi, mon grand, tu peux te coucher sur la route. On va te mettre un peu de jus de tomate sur le bout du nez. »

Ce fut Gaspard qui maquilla les deux blessés. Il s'en donna à cœur joie : à en juger par l'état des victimes, on aurait cru que les deux voitures s'étaient heurtées à cinquante kilomètres à l'heure. Gaspard, d'ailleurs, ne ressemblait plus du tout à Gaspard, mais à un vieux médecin de campagne portant canotier, pince-nez, impériale, col à bouts cassés et pantalon rayé.

À cet instant, une Peugeot approcha, venant d'Algésiras. Naturellement, elle s'arrêta, mais Ferragu, habillé en sergent des Gardes civils, lui fit signe de circuler.

« Je pourrais secourir ces malheureux : je suis médecin ! cria le conducteur.

— Nous en avons déjà un : le voilà ! » répondit Ferragu en désignant Gaspard qui ôta son chapeau et salua profondément.

La Peugeot s'éloigna.

Alors Ferragu, Langelot et Gaspard montèrent dans la Seat, qui fut placée à une vingtaine de mètres du pont, côté Chiclana. Ferragu regarda sa montre :

« S'ils ont toujours roulé à la même allure, ils ne devraient pas tarder à arriver, remarqua-t-il.



— J'espère qu'ils ne sont pas déjà passés, répondit Langelot.

— Moi aussi, acquiesça Ferragu. Toutes ces dépenses pour rien... C'est à moi que la section financière demandera des comptes, hein ! »

Le crépuscule commençait à tomber.

« Pourvu qu'ils arrivent avant la nuit, dit Gaspard.

— Quelle voiture crois-tu qu'ils ont ? demanda Langelot.

— Je pense, dit Ferragu, qu'ils ne se seront pas séparés en plusieurs groupes. Il leur faut donc un véhicule de bonne taille. »

En haut de la colline, Esbon se mit à jouer les sémaphores.

« Il annonce une Volkswagen, dit Ferragu.

— Ce n'est pas pour nous », commenta Langelot.

Malgré tout, il fallut descendre, recommencer à faire circuler, décliner les offres de service, expliquer qu'on avait un médecin... La Volkswagen reprit le chemin d'Algésiras. Les snifiens remontèrent dans la Seat.

« Ah ! ça, ça a l'air plus gros, dit Ferragu en déchiffrant les signes que faisait Esbon. Tiens, un camion-caravane !

— Ça doit être eux, fit Langelot. Mr. Sidney aime ses aises. »

Ferragu démarra et vint stopper sur le côté du pont, le bloquant entièrement. Les trois agents secrets sautèrent à terre. Gaspard voulut d'abord s'agenouiller au-dessus d'Edmond, puis réfléchit qu'il serait plus agréable de soigner sa cousine et courut à elle. Il tenait à la main sa mallette de médecin. Ferragu et Langelot se mirent au milieu du pont, bien en évidence. Langelot était à peu près méconnaissable sous son chapeau, mais, pour plus de sûreté, Gaspard avait tenu à lui faire mettre en outre une perruque et une moustache noires et à le maquiller pour cacher le bleu qu'il avait à l'œil. Ferragu feignait de noter les détails de l'accident dans un calepin. Langelot se pencha sur Edmond.



« Dis donc, moi, je commence à en avoir assez de faire le mort, grommela le jeune Balantinier.

— Tu as avantage à continuer encore cinq minutes, sans quoi tu risques de le faire pour le restant de ta vie ! » lança Ferragu, qui avait

l'oreille fine.

La caravane atteignit le sommet de la colline. Ses phares étaient allumés. Le conducteur aperçut alors l'accident et freina. La caravane s'arrêta à quelques mètres du pont.

Plusieurs plans d'action avaient été prévus, à appliquer selon le genre de véhicule qu'utiliserait Sidney.

Langelot, moustachu et chapeauté, remonta vers la caravane.

« Eh, monsieur l'agent, on voudrait passer ! » l'apostropha le chauffeur.

C'était bien celui de Mr. Sidney.

« Vous ne voyez pas qu'il y a un accident ? répliqua le garde civil d'un ton rogue.

— Oui, mais c'est que nous sommes pressés.

— Ça tombe mal. Votre véhicule est réquisitionné pour transporter les blessés à Algésiras. »

Le chauffeur se retourna vers l'intérieur du camion-caravane et prononça quelques mots. Son voisin, l'un des athlètes basanés qui avaient enlevé Montferrand, regardait de tous côtés, sans doute pour voir si un passage en force était possible. Mais le pont était bouché. D'ailleurs savait-on combien il y avait de gardes civils ? N'étaient-ils pas en communication radio avec leur p.c. ? Ce n'était certes pas dans l'intérêt de Sidney d'attirer l'attention des autorités sur son véhicule. En conséquence, la porte arrière s'ouvrit, et le petit docteur Casarabonela en roula plutôt qu'il n'en descendit.

« Seigneur policier, dit-il en lissant ses cheveux peignés en diagonale, nous serons ravis de transporter vos blessés. Malheureusement nous avons nous-mêmes deux malades à bord. Il nous est donc difficile de vous abandonner notre caravane. Mais nous vous aiderons bien volontiers à étendre ces malheureux jeunes gens sur des couchettes et nous nous ferons un plaisir de les déposer à l'hôpital d'Algésiras. Je suis moi-même médecin et je pourrais leur donner les premiers soins.

— Ils ont déjà été examinés par le docteur Aguilar de la Fuente y Azulejos, répondit Langelot en désignant Gaspard qui approchait, les manches retroussées, les avant-bras dégoulinant de sauce tomate.

— Cher collègue ! dit Casarabonela en s'inclinant très bas.

— Cher collègue ! répéta Gaspard en s'inclinant encore plus bas.

— Proposition acceptée, décida Langelot. Mais ne vous dérangez pas. Nous porterons bien les blessés nous-mêmes. Peut-être

seulement auriez-vous des couvertures à nous prêter ? Ils sont en état de choc et ne doivent pas prendre froid.

— Mais comment donc, seigneur policier ! Toutes nos couvertures sont à vos ordres. »

Ferragu souleva Edmond Balantinier, avec moins de ménagements peut-être que son état apparent n'en réclamait. Langelot prit Mirabelle dans ses bras, ce qui ne parut pas déplaire à la mourante. Casarabonela ouvrit bien grande la porte arrière du camion-caravane et fit tomber le marchepied. Les deux gardes civils pénétrèrent à l'intérieur. Gaspard monta aussi, sa mallette à la main. Esbon resta dehors, la main posée sur l'étui de son pistolet.

L'intérieur de la caravane était arrangé luxueusement : ce n'étaient que tapis d'Orient, fauteuils club, tableaux abstraits aux murs. Deux couchettes étaient rabattues. Sur l'une d'elles gisait Sybil, inconsciente. Casarabonela lui avait probablement fait une piqûre pour l'obliger à rester tranquille. Sur l'autre était allongé le capitaine Montferrand. L'énorme infirmier-valet était assis auprès de lui, une main sous les couvertures. Sans doute cette main tenait-elle le 6,35 que Langelot connaissait. Mr. Sidney, étalé dans un fauteuil, suçait un bonbon. Le deuxième athlète basané se tenait debout derrière Sidney, les mains dans les poches.

Les yeux de Langelot et du capitaine se rencontrèrent. Malgré le chapeau et la moustache, Montferrand ne pouvait pas ne pas reconnaître ce regard... Mais son visage demeura aussi impassible que celui de son subordonné. Et pourtant il y avait tant de choses à dire ! D'un côté :

« Mon capitaine, comment avez-vous pu risquer votre carrière, votre vie, pour moi ! »

De l'autre :

« Lieutenant, comment avez-vous osé contrevenir à mes ordres en modifiant un plan que j'avais établi ? »

Casarabonela s'affairait, abattant deux autres couchettes sur lesquelles furent déposés Mirabelle et Edmond. Gaspard les recouvrit soigneusement de couvertures.

« Je te laisse avec les blessés : tu en seras responsable », dit Ferragu à Langelot en quittant la caravane.

La porte arrière se referma. Langelot et Gaspard restaient seuls au milieu des sidneyistes.

Ferragu alla déplacer la Seat de manière que le camion pût passer. Lorsqu'on fut en route :

« Docteur, dit Mr. Sidney à Gaspard, qu'il dévisageait d'un œil attentif, asseyez-vous donc. Ce fauteuil vous tend les bras.

— *Gracias* », répondit Gaspard en s'asseyant.

Son espagnol était approximatif. Il avait simplement jeté un coup d'œil à l'Assimil dans l'avion Paris-Séville.

« Voulez-vous un bonbon, docteur ?

— *No.* »

Puis, se rappelant l'étiquette espagnole enseignée par son manuel, il ajouta précipitamment :

« *Kaprovêche.* »

Il voulait dire « *Que aproveche !* » (bon appétit).

Sidney n'était pas un hispanisant de grande classe, mais l'accent du médecin le surprit. Il se tourna vers Casarabonela :

« De quelle province est donc le docteur ? interrogea-t-il.

— C'est ce que j'étais en train de me demander. Sa Seigneurie, le docteur Aguilar de la Fuente y Azulejos nous fera-t-il l'honneur de nous dire quelle province l'a vu naître ? »

Langelot, debout, adossé à la porte, cherchait des yeux la mallette de Casarabonela. Il ricana :

« Le docteur est un réfugié de Cuba. Il paraît qu'ils écorchent tous le castillan là-bas.

— Et quelle est la spécialité de Sa Seigneurie ? » demanda Casarabonela.

Gaspard se tourna alors vers lui d'un air furibond, mit le doigt sur ses lèvres et lui montra les blessés.

« Au point où ils en sont, dit Casarabonela, je ne crois pas qu'une conversation à voix normale les dérange beaucoup. »

Gaspard le foudroya du regard. Langelot gloussa :

« Ils sont tous comme ça, à Cuba, dit-il. Tous toqués ! »

Casarabonela n'insista pas. Montferrand, qui ne quittait pas ses subordonnés des yeux, se demandait si Langelot avait encore pris une de ses initiatives intempestives et s'il allait faire manquer un montage compliqué destiné à capturer l'un des membres les plus influents du SPHINX.

Il ne fallait qu'un quart d'heure pour aller jusqu'à Algésiras, mais ce furent les quinze minutes les plus longues de la vie de Langelot. D'une part, il comprenait bien que son stratagème ne tenait qu'à un

fil, et que sa vie ainsi que celle des cousins Balantinier étaient en péril. Mais surtout il souffrait de ne pouvoir expliquer à Montferrand qu'il n'était pas en train de lui désobéir, que, si tout se passait comme prévu, le montage n'en fonctionnerait que mieux.

En attendant il fallait trouver la mallette. Celle de Gaspard était déposée près de son fauteuil. Mais où pouvait donc être celle de Casarabonela ? Comment visiter les divers placards de la caravane sans éveiller de soupçons ?

Déjà on approchait d'Algésiras. Il fallait trouver un moyen...

Sidney et Casarabonela s'entretenaient à mi-voix. Joe et le basané ne quittaient pas des yeux les nouveaux passagers.

Bon ! Il fallait employer les grands moyens. Langelot oscilla sur ses jambes et, brusquement, s'abattit sur le plancher de la caravane. Les tapis d'Orient amortirent la chute. À Gaspard de jouer !



L'aspirant bondit ; Casarabonela aussi ; les deux confrères arrivèrent en même temps. Chacun saisit un poignet pour y prendre le pouls du malade. Chacun souleva une paupière pour lui regarder la pupille. Puis ils échangèrent un regard, et hochèrent la tête d'un air sentencieux. Gaspard alla chercher sa mallette, l'ouvrit et feignit d'y chercher des sels.

« *No !* prononça-t-il avec le ton du désespoir. *No, no, no, no, no, no !* »

— Ne vous inquiétez pas, mon cher collègue, dit le vrai docteur. Ce n'est pas moi qui me laisserais prendre sans vert ou plutôt sans

chlorure d'ammonium ! »

Il se précipita vers l'un des placards, qu'il ouvrit. Il en retira sa fameuse mallette aux fermoirs de cuivre, l'ouvrit, y prit un flacon de sels, la referma soigneusement à clef. Ce faisant, il ne manqua pas d'avoir un regard affectueux pour certain autre flacon, contenant un liquide incolore, inodore et insipide, destiné à assurer la gloire internationale de son inventeur. Il revint au pauvre garde civil évanoui, s'accroupit devant lui et lui tendit le premier flacon. Gaspard se retira pour lui faire place, refermant sa propre mallette et se déplaçant à reculons vers le placard.

Montferrand observait ses subordonnés non sans fierté. Les braves petits n'avaient visiblement pas l'intention de commettre l'impardonnable bêtise de le libérer. Au contraire, ils se livraient avec pas mal d'adresse à une opération dont il devinait et approuvait même le but. Mais comment diable allaient-ils la réaliser sous les yeux de Sidney et des sidneyistes ?

Casarabonela fourrait son flacon dans le nez du garde civil évanoui qui faisait des efforts désespérés pour ne pas éternuer... Soudain le garde civil se redressa avec un rugissement terrible et saisit le docteur à la gorge. Immédiatement l'athlète qui se tenait auprès de Sidney se précipita à la rescousse. Sidney lui-même se pencha pour mieux voir ce qui se passait. Joe souffla à Montferrand :

« Ne bougez pas, sinon... »

Le chauffeur fit une embardée. Son voisin porta la main à sa poche. Tous les yeux étaient rivés sur le petit médecin et son agresseur.

Tout cela ne dura pas plus de trois secondes. Déjà le garde civil revenait à lui, passait sa main sur son front et se répandait en excuses devant le seigneur docteur : ces cauchemars, expliquait-il, lui venaient souvent après ses malaises. Cependant, profitant de la confusion générale, Gaspard avait substitué les mallettes : on n'est pas agent secret sans être un peu prestidigitateur. On chercha en vain le flacon de sels qui avait échappé à la main de Casarabonela ; Montferrand, qui avait observé la scène de l'œil d'un professionnel, aurait seul pu dire où il se trouvait : dans la poche de Langelot. Comme cela, on ne risquait pas que le petit médecin ne rouvrît « sa » mallette pour l'y ranger et ne s'étonnât du contenu. Justement, tout en frottant son cou endolori, Casarabonela vérifiait que la mallette

était toujours fermée à clef et la remettait dans le placard, avec une pensée attendrie de plus pour le sérum qu'elle contenait.

On arrivait. Le camion-caravane s'engagea dans la cour de l'hôpital, suivi de la Seat pilotée par Ferragu. Des infirmiers accoururent, apportant des civières sur lesquelles on déposa les deux blessés, toujours inanimés.

« Ne voudriez-vous pas laisser ici vos malades ? proposa gentiment Langelot à la Gélatine. Cette jeune fille m'a l'air fort mal en point. Et ce monsieur, malgré son regard vif, serait mieux dans un hôpital que sur les routes.

— Mon bon ami, lui répliqua Sidney, je vous suggère de vous occuper de vos affaires. C'est peut-être encore vous, avec vos évanouissements suivis de crises d'agressivité qui avez le plus besoin de soins. Chauffeur, en route ! »

Gaspard, cependant, se réfugiait à bord de la Seat et arrachait son déguisement : il n'avait aucune envie de se faire arrêter pour exercice illégal de la médecine !

Le camion-caravane fit demi-tour et disparut derrière le coin, emportant à son bord le capitaine Montferrand et six hommes bien décidés à lui arracher tous les secrets du SNIF avant de le liquider.

Il restait encore une scène à jouer. Tandis qu'Esbon demeurait avec Gaspard dans la Seat, Ferragu et Langelot se précipitèrent dans la salle des urgences, où un jeune médecin, grand, blond, l'air très sûr de lui, venait d'entrer :

« Eh bien, eh bien, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Encore un accident de la route ? Encore un ? Ôtez ces couvertures. Ôtez, j'ai dit. »

Des infirmiers s'empressaient d'obéir à ses ordres.

« Les têtes ont saigné, beaucoup saigné. C'est bon signe, très bon signe. Manuel, ma trousse ! Qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que je vois ? La Guardia Civil. Que venez-vous faire ici ? Messieurs, je vous préviens : je suis le docteur Santander et je ne tolérerai aucune ingérence policière dans mes affaires.

— Moi, répliqua Langelot, je suis le caporal Lopez et je ne permettrai à aucun médocastre d'entraver le cours de la justice.

— Mesurez vos paroles, caporal ! Mesurez-les. Nous avons ici deux blessés graves. Deux blessés graves que je vais essayer d'arracher aux griffes de la mort.

— Docteur, je ne veux pas le savoir. Je reconnais un voleur international et sa complice. Des Français tous les deux. Je suis chargé de les arrêter.

— Je vous répète qu'ils sont sous la protection d'Esculape. La protection d'Esculape, caporal. Vous ne savez même pas qui était Esculape, je parie.

— Ah ! vous pariez, docteur ? Eh bien parions donc. Je vous parie, moi, que leurs blessures sont simulées et qu'ils se portent aussi bien que vous et moi.

— Caporal, si vous vous trompez, j'aurai le plaisir de vous dénoncer personnellement à votre colonel. À votre colonel.

— Docteur, si je me trompe, j'aurai le plaisir de vous payer personnellement votre poids en cacahuètes. En cacahuètes. »

Sur quoi, tandis que Ferragu tirait de sa poche deux paires de menottes, Langelot marcha vers la première civière.

« Allons, Balantinier, dit-il. Assez joué la comédie. Tu croyais nous échapper par ce moyen, mais... la Guardia Civil ouvre l'œil. »

Il plongea sa main dans les cheveux d'Edmond et lui releva la tête.

« Bon, d'accord, je me rends, fit Edmond. Mais je vous préviens que ma mère connaît la femme d'un sous-préfet et que...

— Tu chanteras devant le juge d'instruction. Pour le moment, mets la sourdine. Et toi, la fille, tu as intérêt à te réveiller aussi de ta syncope. »

Mirabelle ouvrit les yeux.

« Caporal, dit-elle d'un air dolent, je me rends, à condition que vous me mettiez les menottes vous-même. »

Le docteur Santander ne trouva rien à dire d'autre que :

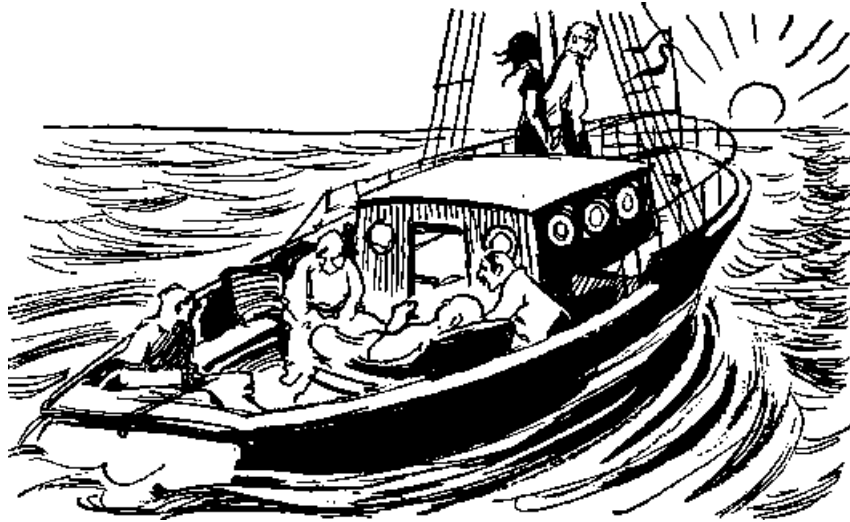
« C'est incroyable ! C'est incroyable ! Quels polissons, ces Français ! Ces Français, quels polissons ! »

Deux minutes plus tard, la Seat démarrait, emportant à son bord les snifiens, qui dépouillaient rapidement leurs déguisements, et les cousins, encore tout éberlués d'avoir participé à une véritable opération des services secrets.

« Langelot, chuchota Mirabelle à l'oreille du jeune snifien qui lui enlevait ses menottes, est-ce qu'il y a aussi des agentes secrètes ?

— Oh ! oui, Mirabelle, répondit Langelot en pensant à toutes ses camarades féminines.

— Alors dis-moi une chose. Pour être agente secrète... est-ce qu'il faut savoir nager ? »



XVII

VINGT heures plus tard.

Coucher de soleil sur la mer.

Un petit yacht à moteur, filant plein est, la poupe tournée vers les splendeurs flamboyantes et dorées qui se déroulaient à l'horizon, la proue, vers la nuit bleutée qui envahissait le ciel.

À bord : Mr. Sidney étalé dans un transatlantique ; l'infirmier-valet Joe ; le chauffeur de la Landrover, transformé en timonier ; le docteur Casarabonela, l'air soucieux. Enchaînés au pavois : à bâbord, Sybil ; à tribord, le capitaine Montferrand. Les deux hommes de main qui avaient enlevé Montferrand étaient restés à terre : ils n'appartenaient pas au SPHINX mais à une organisation criminelle locale, qui mettait ses experts et son matériel à la disposition de ses clients. Délesté d'un nombre appréciable de milliers de dollars, Mr. Sidney n'en paraissait pas moins fort satisfait. Sans doute, profitant de l'incident de la poutre, Langelot lui avait-il échappé. Mais il le repincerait au tournant, et c'était déjà une occupation agréable de lui inventer des supplices raffinés. Pour le moment, la prise était de taille : le chef du Service National d'Information Fonctionnelle de la France, il y avait de quoi pavoiser.

« Cas', prenez un bonbon, dit Sidney.

— Ah ! Seigneurie ! Je ne peux me consoler de la perte de ma mallette. Ce docteur cubain m'a laissé la sienne, c'est vrai, mais elle ne contient pas mon sérum.

— Tranquillisez-vous. Vous referez du sérum dès que nous serons à bord du *Sphinx*. Burma a sûrement dans son laboratoire tout ce dont vous aurez besoin.

— Sans doute, Seigneurie, mais je ne peux m'empêcher de me demander si la substitution n'a pas été réalisée exprès. Après tout, ce docteur cubain était tout de même bien bizarre...

— Qu'est-ce que vous insinuez, Casarabonela ? Que le SNIF nous a tendu une embuscade ? Mais dans ce cas, mon pauvre ami, ces gens auraient sûrement essayé de libérer leur chef.

— Votre Seigneurie a raison. Cependant je crains aussi qu'en analysant le contenu de mon flacon, le docteur Aguilar ne découvre mon secret.

— Il y a là un risque. Mais Aguilar a-t-il aucun moyen de se douter qu'il s'agit d'un sérum de vérité ?

— Aucun.

— Alors le plus probable, c'est qu'il le versera dans son évier et qu'il n'y pensera plus. Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore ? Cessez donc de gigner comme une grenouille.

— Seigneurie, je m'en voudrais de douter des aptitudes de Joe comme opérateur radio. Mais enfin êtes-vous bien sûr que le sous-marin sera au rendez-vous ? Pourquoi n'avons-nous pas pu communiquer avec lui depuis vingt-quatre heures ?

— Parce que, gros malin, les sous-marins ne peuvent ni recevoir ni émettre de messages radio quand ils sont en plongée.

— Le *Sphinx* en vue ! » annonça à ce moment le chauffeur-timonier.

En effet, à trois encâblures plein est, l'extrême pointe d'un kiosque de sous-marin émergeait des vagues plombées aux reflets roses.

Sidney la Gélatine, s'appuyant sur le plat-bord, se leva. Le yacht faillit en chavirer, mais Sidney n'y prêta pas attention. Son triomphe était complet. Il regarda avec mépris ses deux prisonniers.

« Sybil, dit-il, j'avais l'intention de vous renvoyer à vos serpents, mais vous avez fait preuve de tant de mauvais esprit depuis que nous avons été forcés d'abandonner Sweetie et Darling, que la chose me paraît maintenant risquée. Ce coup de téléphone que vous avez

donné était impardonnable. Je vais demander au commodore Burma de vous envoyer par le fond avec un peu de lest attaché aux pieds. Il paraît qu'il y a encore des requins en Méditerranée : espérons que ça leur fera plaisir. »

Puis, se tournant vers le capitaine Montferrand qui, malgré les chaînes qui lui enserraient les poignets et les chevilles, gardait l'air serein et impénétrable :

« Quant à vous, monsieur le chef du SNIF, nous aurons de longues et édifiantes conversations ensemble. Je poserai les questions ; le docteur pratiquera les injections ; vous fournirez les réponses. Voilà de quoi occuper nos longues soirées d'hiver. Désirez-vous un bonbon ?

— Négatif », répondit Montferrand.

C'était le deuxième mot qu'il proférait depuis vingt-quatre heures.

Sidney se mit à rire.

« N'ayez crainte, colonel, général, ou qui que vous soyez. Casarabonela aura tôt fait de vous délier la langue. Timonier, vérifiez l'identité du *Sphinx*. »

L'homme de barre lança une fusée. On la vit éclore en un parapluie d'étincelles vertes dans le ciel.

À deux encâblures – le sous-marin n'était plus qu'à cette distance – éclatèrent deux fusées rouges. C'était bien le signal qui avait été établi l'avant-veille, par message radio codé.

Sidney la Gélatine s'étira voluptueusement.

« Et mes collègues du SPHINX qui me traitaient d'amateur, murmura-t-il. On peut se permettre d'être un amateur quand on en a les moyens. Joe, mes jumelles. »

Le valet lui tendit ses jumelles de marine. Il les braqua sur le kiosque qui maintenant avait entièrement émergé des flots. Sur le pont, trois hommes en cirés noirs, les visages marqués par des lunettes d'aviateur, avaient fait leur apparition.

« Je crois que je reconnais Burma : c'est celui du milieu, le plus grand, marmonna Sidney. Ah ! monsieur le chef du SNIF, comme nous allons nous amuser à bord de ce sous-marin ! »

Le yacht n'était plus qu'à une demi-encâblure du kiosque émergé.

« Présentez... armes ! »

Les trois hommes en ciré placèrent leurs mains gauches sur les canons des pistolets mitrailleurs qu'ils portaient à la bretelle, et se pétrifièrent au garde-à-vous.

« C'est la première fois que j'ai droit à un accueil de ce genre, commenta Sidney, mais il faut reconnaître que je le mérite. Joe, enlevez les chaînes au prisonnier. Nous ne craignons plus rien de sa part. »

Joe ôta les chaînes. Montferrand se leva, vacillant légèrement et se massant les poignets.

Le yacht aborda le sous-marin. Soutenu par Joe, Sidney se transporta sur le pont du grand bâtiment fusiforme.

« Bonjour, bonjour, dit-il. Merci d'accueillir aussi gentiment un simple « amateur ». »

Le chef du trio ôta ses lunettes d'aviateur. Son visage hâve, aux paupières proéminentes, aux longues rides verticales, au teint de brique, n'était pas celui de Burma.

« Qui êtes-vous ? » demanda Sidney.

L'homme de droite ôta également ses lunettes.

« Permettez-moi de me présenter, intervint-il. Capitaine de frégate d'Arsabiec. Bienvenue à bord de mon sous-marin *Le Trionyx*⁹.

— Je ne comprends pas, balbutia Sidney en esquissant un mouvement de recul. Ce bâtiment n'est pas *Le Sphinx*, appartenant à la Société Financière Internationale x ?

— Non, monsieur. Ce bâtiment est le sous-marin atomique *Le Trionyx*, appartenant à la Marine nationale française.

— Alors comment se fait-il que vous soyez présent à *mon* rendez-vous ?

— Vos émissions radio ont été captées et déchiffrées.

— Et le vrai *Sphinx*, où est-il ?

— Monsieur, le commodore Burma n'est pas un imbécile. Quand il a vu *Le Trionyx* apparaître sur son écran radar, il a compris que son *Sphinx* ne faisait pas le poids. Il a donc déguerpi en vitesse. Évidemment, se trouvant en plongée, il n'avait aucun moyen de vous prévenir.

— Mais alors, dit la Gélatine, commençant enfin à comprendre ce qui lui arrivait, pourquoi me présentez-vous les armes ? »

Le troisième larron ôta aussi ses lunettes. C'était Langelot.

« Oh ! ce n'est pas à vous, mister Sidney, dit-il. C'est au capitaine Montferrand, chef de la section Protection du SNIF. »

Sidney se retourna. Montferrand était en train de monter à bord. Il se mit au garde-à-vous devant le commandant d'Arsabiec, tandis que des matelots armés surgissaient du kiosque et poussaient Joe, le chauffeur et Casarabonela à l'intérieur du sous-marin. Toute résistance était hors de question. Sybil fut libérée et priée d'embarquer avec toute la galanterie dont les officiers de marine sont coutumiers.

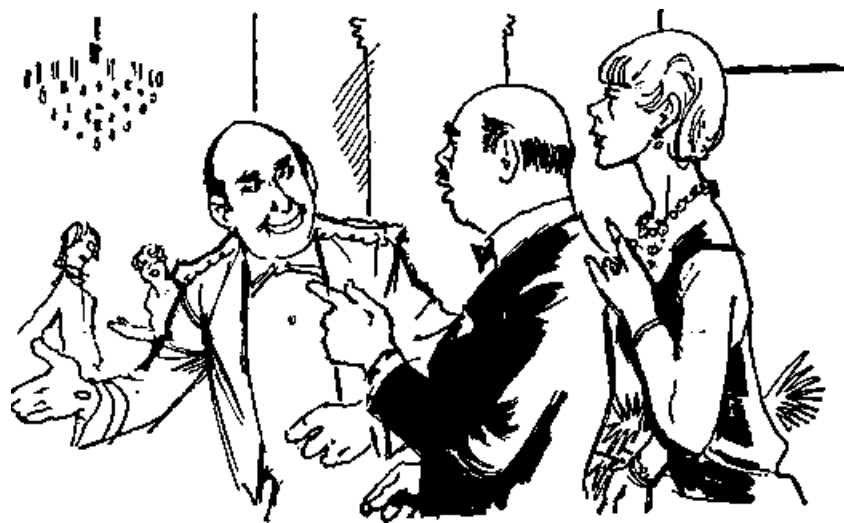
« Mademoiselle, lui dit le commandant, vous ne nous connaissez pas encore. C'est pour cela sans doute que vous avez l'air inquiet. Mais je suis persuadé que d'ici quelques heures vous aimerez beaucoup les marins français.

— Peut-être, répondit la jeune fille, qui pleurait à moitié. Mais sûrement pas autant que mes pauvres serpents.

— Ne vous inquiétez pas, Sybil. Vous n'êtes coupable de rien. On vous trouvera une bonne petite place au soleil, dans un zoo, à vos serpents et à vous, la rassurait Langelot.

— Et à moi, demanda Sidney, où me trouverez-vous une place, monsieur Crépon-Mac Ak-del Portillo ?

— À l'ombre », répondit l'agent secret.



XVIII

DE TOUS ceux qui, de près ou de loin, avaient participé à cette affaire, les plus surpris furent encore M. et Mme Balantinier, lorsqu'ils rentrèrent de Madrid.

L'important contrat que M. Balantinier avait été contraint de négocier était conclu, mais cela n'empêchait pas le digne homme d'affaires de s'inquiéter. En effet, sa femme et lui avaient plusieurs fois téléphoné au Torremar et n'avaient jamais réussi à joindre leur fils ou leur nièce. C'est donc mourant d'inquiétude qu'ils arrivèrent un soir à l'hôtel.

« Madame et Monsieur sont priés de passer dans le Salon d'or, où a lieu un banquet auquel ils sont invités, leur dit le portier.

— Je n'ai pas le temps d'aller à des réceptions, répondit sèchement M. Balantinier. Je veux voir mes enfants.

— Justement, ils y sont, monsieur. Permettez-moi de vous montrer le chemin. »

De fort mauvaise grâce, les Balantinier se laissèrent piloter jusqu'au Salon d'or. Le portier ouvrit la porte et les annonça.

« Maman !

— Oncle Georges ! »

Edmond et Mirabelle étaient assis côte à côte au haut bout d'une table, à laquelle avaient pris place en outre : un monsieur distingué,

aux cheveux gris-fer, au regard vigilant ; une jeune fille aux cheveux châains et au nez retroussé ; trois jeunes hommes auxquels les Balantinier ne prêtèrent pas d'attention particulière ; un être bizarre, blafard et lunaire, aux cheveux fous, un cordon à pompons en guise de cravate (« Mais c'est l'illustre professeur Propergol ! » chuchota M. Balantinier à l'oreille de sa femme) et enfin un garçon aux traits durs mais menus, qui n'était pas sans ressembler à leur fils.

Le monsieur distingué se leva à l'entrée des nouveaux arrivants :

« Madame et monsieur, leur dit-il, vous arrivez juste à temps. J'allais porter un toast au courage, à l'intelligence, au dévouement de M. votre fils et de Mlle votre nièce.

— Il se moque de nous, tu crois ? demanda Mme Balantinier à mi-voix à M. Balantinier. Mirabelle n'a aucune de ces qualités.

— Apparemment Edmond finira tout de même par ressembler à son père, lui répondit M. Balantinier sur le même ton.

— Vos enfants, madame et monsieur, viennent de rendre à leur pays et à moi-même, personnellement, des services inestimables. Nous vous demandons pardon des dangers que nous leur avons laissé courir. C'était sans doute imprudent de notre part. » (Ici un regard sévère pour Langelot.) « Mais ils s'en sont tirés indemnes et à leur honneur. Pardonnez-moi : j'ai omis de me présenter. Capitaine Roger Noël du Deuxième Bureau. Je compte demander pour Edmond et Mirabelle la Médaille d'honneur des actes de courage et de dévouement. Une coupe de champagne pour la señora et le señor. Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, je lève mon verre à deux jeunes qui ont bien mérité de leur pays ! »

Les applaudissements crépitèrent.

« Avec tout cela, mon capitaine, la moitié de ma permission est passée », fit observer Langelot.

Il espérait peut-être que son chef la lui prolongerait. Après tout, il y avait tant de choses à faire ! Apprendre à nager à Mirabelle, se promener avec Choupette, faire réparer la jauge de la Midget... Mais le service, au SNIF, c'était le service.

Montferrand regarda calmement son subordonné.

« Eh bien, dit-il, vous ne vous plaindrez pas de vous être ennuyé, n'est-ce pas ? »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 17-01-1979.

6330-5 – Dépôt légal n° 7794, 1^{er} trimestre 1979.

20 – 01 – 5750 – 01

ISBN : 2 – 01 – 005098 – 3

Dépôt : janvier 1979.

Notes

[←1]

Certains de ces épisodes ont été retracés dans les volumes suivants : *Langelot chez les Pa-pous*, *Langelot et les cosmonautes*, *Langelot et le sous-marin jeune*, *Langelot mène la vie de château*, *Langelot fait le malin*, *Langelot et les exterminateurs*, *Langelot fait le singe*.

[←2]

La jolie Midget bleu roi a eu des ennuis sérieux dans *Langelot et le plan rubis*.

[←3]

Voir *Langelot chez le Présidentissime*.

[←4]

La Guardia Civil.

[←5]

Voir *Langelot agent secret*.

[←6]

Voir *Langelot et les Exterminateurs*, *Langelot passe à l'ennemi*.

[←7]

Giralda : célèbre tour de Séville.

[←8]

Ces traits de mœurs sont authentiques.

[←9]

Voir *Langelot et la voyante*.